

2

**PRESENCE
AFRICAINNE**

Paris Dakar

JANVIER 48

N° 2

COMITE DE PATRONAGE

MM. André GIDE

P. RIVET

R. P. MAYDIEU

TH. MONOD

E. MOUNIER

L.-S. SENGHOR

P. HAZOUME

RICHARD WRIGHT

J.-P. SARTRE

Direction " REVUE

M. LEIRIS

INTERNATIONALE "

A. CAMUS

AIME CESAIRE

COMITE DE REDACTION

B. Dadié, Cissé Dia, Ayouné, Balandier, F.-D. Cissokho, Mamadou Dia, Mercier, Meyé, H. Panassié, A. Sadjì, T. Serpos, M. Sillaret.

ADMINISTRATION ET REDACTION

16, Rue Henri-Barbusse, 16

Téléphone : DANton 78-57

Directeur : Alioune Diop

PRÉSENCE AFRICAINE

2

SOMMAIRE

Premières réponses à l'enquête sur le " Mythe du Nègre "
 GEORGES MOUNIN, EMILE DERMENGHEM,
 MAGDELEINE PAZ

AIME PATRI Y a-t-il une philosophie ban-
 toue ?

MAURICE WATTEAU .. Situations raciales et condition
 de l'homme dans l'œuvre de
 J.-P. Sartre (1^{re} partie).

JACQUES ROUMAIN Bois d'ébène.

DAVID DIOP Trois poèmes.

Ballade khassonkaise de DIOUDI.

J. RABEMANANDJARA.. Chant.

MARTHE ARNAUD Mythologie et folklore du Haut-
 Zambèze.

L'histoire du singe fidèle, conte kabyle recueilli et présenté
 par EMILE DERMENGHEM.

MOUASSO PRISO Le cultivateur et la belle-mère.

ABDOULAYE SADJI Ninj (roman).

RICHARD WRIGHT Claire étoile du matin (fin).

CHRONIQUES

MICHEL DECAUDIN Guillaume Apollinaire devant
 l'art nègre.

XXX L'U.N.E.S.C.O. fera-t-elle ap-
 porter l'éducation dans les
 contrées arriérées ?

PAULHA Les coloniaux doivent-ils con-
 naître les langues africaines ?

NOTES DE LECTURE

La Poésie, par LEOPOLD SEDAR SENGHOR.

Les Essais, par M. M. DAVY.

Les Romans, par RENE MARAN et P. MINNE.

Le Jazz, par H.-J. DUPUY et MADELEINE GAUTIER.

L'Art, par J. CAILLENS.

Les Revues, par J. HOWLETT.

Premières réponses à l'enquête sur le "Mythe du Nègre"

LES NOIRS VIVANT!

J'ai eu la chance de ne pas découvrir les noirs à travers la *Mentalité primitive* de Lévy-Brühl, au cours de sociologie ; plus généralement, la chance de découvrir les noirs autrement que par les lectures, — et je m'en félicite tous les jours.

C'était pendant l'autre guerre, et j'avais six ou sept ans. Les gosses que nous étions fraternisaient sans théories avec *l'âme noire*, dans les régiments de Sénégalais et de Soudanais qui stationnaient sans cesse à proximité du front de Picardie. Nous allions chez eux manger leur sucre et leur riz avec eux ; nous les suivions dans les exercices de marche d'approche non couverte, le long des haies, dans les bois. Quand nous étions fatigués, des géants nous portaient à califourchon sur leurs épaules, assis sur la gamelle qui couronne le havresac. J'y ai peut-être gagné d'apprendre, au temps où l'on a l'esprit non prévenu, que les noirs sont des hommes comme nous. Plutôt, j'y ai gagné de les avoir abordés par nos ressemblances, et non par nos différences. J'y ai peut-être gagné, moi blanc, la possibilité d'être naturel pour toujours avec un noir, — et de ne jamais être en face de lui, bêtement ou subtilement, dans cette position d'enquêteur ethnographique qui reste trop souvent notre insupportable façon de les remettre à leur place. Je n'ai jamais eu besoin de m'empêcher de penser à leur endroit : comment peut-on être Persan ?

Je ne saurais plus dire aujourd'hui s'ils avaient des turbans ou des chéchias, des tenues kaki ou des ceintures de zouaves. Mais je revois les sourires, les dents, les faces, les expressions, les gestes qu'ils avaient pour nous. — et je suis content d'avoir cette mémoire-là plutôt qu'une autre.

J'ai vu des Soudanais par la suite en Afrique ; et je n'ai jamais

PRESENCE AFRICAINE

été tenté d'épaissir philosophiquement, ni métaphysiquement, l'épaisseur qui nous fait sur certains points différents d'eux. Leur psychologie n'est pas pour moi plus insondable que celle de telle de mes parentes qui brûlait pour mes examens des cierges à Saint-Expédit (dévotion qui m'a toujours paru fondée sur un calembour) : ou que cette façon de s'amuser des Anglais qui ne me fait presque jamais rire ; ou que le fonctionnement de la pensée dans le cerveau de M. Gabriel Marcel.

Je n'ai jamais eu de rapports *livresques* avec les noirs. La dernière fois que je vécus avec eux, ce fut en 1940, entre juillet et septembre, étant prisonnier. Dans le potager d'un château, près de Mehun-sur-Yèvre, où nous étions parqués, les Allemands s'amuserent pendant trois jours à empêcher de dormir les noirs qu'ils avaient capturés ; chaque fois qu'un noir s'écroulait, la sentinelle le relevait avec la pointe de sa baïonnette. On leur faisait ramasser toutes les ordures, entasser les papiers usés de la manière que l'on pense, ramasser les boîtes vides, brûler les immondices. Je ne vois plus l'expression qu'il pouvait y avoir sur la face des sentinelles, — mais je sais pour toujours celle des visages noirs. C'étaient des noirs avec qui nous avions partagé nos fonds de musette, à qui nous avions prêté nos vélos, en dépit des nazis qui ne voulaient pas de noirs à vélo dans la colonne (l'un des noirs avait les semelles usées par la retraite à pied, comme je n'en ai jamais vues, comme à la meule, et ne pouvait plus marcher). C'étaient des hommes comme nous.

Au camp de Montargis, dans la caserne des gardes mobiles, c'étaient peut-être eux les plus grands. Les Allemands leur avaient imposé cuisine à part, — alimentée de carcasses de chevaux crevés ; en plein air, entourés de barbelés. Les feldwebels arrivaient pour les photographier sans arrêt comme dans le jardin zoologique à Hambourg. J'ai appris là pour le restant de mes jours à douter de l'Allemand moyen, quoi qu'il arrive ; et je laisse aux générations qui viendront le soin d'oublier ces simples choses. Mais si j'étais sculpteur je donnerais à la dignité humaine la tête d'un noir assis par terre, en train de tuer ses poux, — comme nous tous, mais peut-être un peu mieux, — tandis qu'un Allemand l'observe avec une stupidité satisfaite. Toute la face du noir exactement comme s'il n'y avait rien devant lui, pas un regard, pas un mouvement des cils, pas un pli des paupières. Jamais je n'ai vu d'homme aussi totalement méprisé que cet Allemand planté là. *Et il le sentait.* Et le noir savait ce qu'il faisait. Je suis allé prendre plusieurs leçons de suite à cette école.

J'y ai peut-être gagné d'être beaucoup plus attentif à l'homme

noir de chair et d'os qu'à l'âme noire. Je me défie un peu, — pour quoi ne pas l'avouer, — d'une certaine utilisation du nègre en littérature, assez semblable à l'utilisation de la mystique hindoue. Il y a présentement le risque d'une mythologie du nègre en soi qui n'est qu'une évasion du blanc devant ses propres problèmes. Il existe le danger d'une négrophilie philistine, d'une *négrophilie sans obligation ni sanction* ; il y a présentement le risque d'une certaine façon d'aller au nègre un peu comme l'intelligentsia russe *allait au peuple* vers 1880, une sorte d'exaltation intellectualiste des valeurs nègres comme un racisme à rebours. Je n'aime pas cette façon de cultiver le mythe nègre pour éviter finalement d'examiner la réalité nègre, — ni cette façon d'aller chercher chez les noirs des justifications artistiques à la luxure blanche, à la paresse parasitaire, à la mystique. Et je crois que je finis, comme beaucoup de noirs, par avoir horreur de toute une phraséologie négrophile irresponsable, et de tant d'essais sur l'âme noire écrits dans des styles de poèmes en prose sur la soie de la peau de nègre. Je crains fort qu'un jour quasi tout ce qu'on écrit maintenant là-dessus ne soit aussi fade que Pierre Loti, pour la même raison : ç'aura peut-être été un exotisme intellectuel après l'exotisme géographique, un alibi de mauvaises consciences.

Il s'agit peut-être moins d'élaborer, pour l'université de Bordeaux par exemple, des thèses très académiques, — et qui ne sont pas tout à fait inutiles sans doute, — sur *La vision biblique dans les spirituals comme transposition lyrico-mythique*, — que d'aider d'abord à vivre, et à survivre, le peuple qui chante et qui crée les spirituals. On arrête aujourd'hui cinq cents Malgaches à Majunga ; cela fera peut-être naître un bouleversant spiritual un jour, à la Nouvelle-Orléans. Aujourd'hui c'est le fait lui-même qui devrait bouleverser les amis de la culture noire. Aujourd'hui, il s'agit peut-être moins d'étudier le thème du lynchage dans la poésie négro-américaine, que de s'élever d'abord contre les lynchages, sans oublier jamais, surtout quand on est un intellectuel sourcilieux, que la jurisprudence n'est pas la justice, et que la victime ne saurait avoir tort.

Peut-être que tout cela va sans dire, — mais peut-être aussi que tout cela ira encore mieux en le disant : on excusera que je détonne un peu. Quand il s'agit des noirs je suis vigilant, pour que l'ethnologie, l'esthétique et la curiosité intellectuelle ne me détournent pas de l'actualité noire. Je pense aux soutiers somalis avant de penser aux blues, je pense aux circonscriptions d'Oubangui dont les administrateurs ont l'ordre, non écrit, les mauvaises années, de ne pas prononcer le mot *famine* dans les documents officiels.

PRESENCE AFRICAINE

J'aime l'art des noirs, et la poésie noire, — pourtant j'aime d'abord les noirs, non parce qu'ils sont noirs, mais parce qu'ils sont hommes, et parce qu'ils sont encore opprimés plus que nous.

Georges MOUNIN.

(d'Aix-en-Provence).



En présence d'une race différente, l'on observe deux genres de réaction qui tiennent sans doute autant à des variétés de tempérament qu'à des attitudes intellectuelles ou morales : une réaction d'inquiétude, d'hostilité ou de répugnance, ou, tout au contraire, un attrait plus ou moins vif dans lequel la curiosité est une forme ou une préparation de l'amour.

Pour ma part, je fus toujours attiré par la race noire comme par toutes les races exotiques. Un de mes souvenirs d'enfance est une visite à l'exposition universelle de 1900, au cours de laquelle ma principale préoccupation était de voir un nègre. Mon imagination était naturellement excitée par des lectures : *Un capitaine de quinze ans*, *Les Aventures de Robert*, *Les Voyages de Livingstone*, etc.

Plus tard, évidemment, je compris l'intérêt primordial des études ethnographiques, non seulement pour la connaissance de l'homme, psychologique et sociale, mais pour la formation d'un humanisme élargi. Pour remplir le programme hérité de l'antiquité, n'être étranger à rien d'humain, il fallait dépasser l'horizon culturel de cette même antiquité judéo-gréco-latine, et s'adresser aussi à l'Afrique, à l'Extrême-Orient, voire à la préhistoire pour trouver la « forme de l'humaine condition ». On ne pouvait même comprendre la première sans connaître les autres, maintenant que la civilisation était à l'échelle mondiale.

La poésie, les arts, la religion s'éclairaient, se vivifiaient même à être placés dans cette perspective planétaire. Il n'était pas jusqu'à l'étude du folklore qui ne montrât dans des coutumes lointaines l'explication de certains traits de nos vieux contes populaires, et Perrault s'éclairait par la description de certains rites africains.

L'uis je compris aussi que le « racisme » était le péché moderne contre l'esprit, celui pour lequel il n'est point de rémission, car il nie tout à la fois, selon le point de vue auquel on se place, la forme de l'humaine condition, l'unité de l'esprit humain, la

« MYTHE DU NEGRE »

paternité divine, la fraternité en Christ, l' « image de Dieu » de la Bible, la « plus belle Forme » du Coran, l'*atman* de l'Inde, le *tao* de la Chine, la participation à l'intellect agent.

Emile DERMENGHEM.

(d'Alger).



PRESENCE REELLE

La « présence africaine », c'est à New-York qu'elle m'est apparue pour la première fois. J'en ai ressenti l'un des plus grands chocs de ma vie.

Qu'on excuse le « je ». Il n'est là que par un souci d'honnêteté et d'authenticité. Et qu'on se rassure : Ce « je » représente un être si moyen, si banal, si platement normal, qu'il est peut-être qualifié pour exprimer la réaction de toute personne située à son niveau, qui est le niveau ordinaire de la majorité humaine.

C'était plusieurs années avant la guerre. J'étais depuis quelques jours à New-York, je devais y faire des conférences, y rencontrer mes éditeurs, et faire le tour du continent. Quelques amis Américains me faisaient, de façon charmante, les honneurs de la ville. Depuis l'instant de l'arrivée — cette ville debout sur l'Océan ! — j'étais enthousiasmée. Sans me dire où l'on me menait, on me faisait faire ce jour-là la classique visite de Harlem. Nous allions à pied, devisant.

Soudain, au beau milieu du jour, je vis la nuit tomber sur les figures. Toutes les nuances de la nuit. La nuit bistre, la nuit de bronze, la nuit d'ambre, la nuit de topaze, la nuit d'ébène, la nuit d'encre, la nuit de jais. Des bébés, des femmes, des vieillards, des hommes faits, des adolescents. C'était étrange. J'avais du mal à suivre la conversation et le pas de mes compagnons. C'était étrange. La ville n'avait pas changé. Les mêmes trottoirs, les mêmes « bloks », les mêmes magasins, une pelure de pierre toute pareille. Et tout, cependant avait changé. Le mouvement secret, le rythme, les sons, les pulsations, la vie entière. J'étais au cœur d'un grand mystère. Comme j'aurais voulu être seule ! Sottement, je posais des questions. — Pourquoi parqués ? Pourquoi à part ? — On me répondait, on m'expliquait la situation, comme s'il s'agissait d'une chose naturelle. Je suis lente à comprendre. Mais, cette fois, quelque chose en moi refusait de com-

PRESENCE AFRICAINE

prendre. Je devais avoir un air buté, mauvais. On crut, sans doute, que le « pittoresque » m'absorbait. Pittoresque, vraiment, pittoresque, la condition de ces hommes, de ces femmes et de ces enfants, avec lesquels je n'aurais pas pu partager le même toit dans un hôtel, dans une école, dans un restaurant, un club, un train, une église; dont on parlait comme on parle d'une autre espèce !

Et pour l'amour du pittoresque, voilà qu'on m'annonçait que, le soir même, on m'emmènerait *les voir danser et chanter* dans un cabaret. Non, merci bien. Je n'avais pas la moindre envie de *les voir danser ni chanter*.

Mes compagnons, je le sentais, étaient déçus. Compliqués, ces Européens. Je paraissais m'intéresser fort sérieusement à la question (il me fallait des faits, des chiffres, des aperçus, des précisions), et lorsqu'on me proposait de me *les faire voir en chair et en os*, je tournais le dos !

J'interrompis l'une des dames, qui, précisément, me contait que sa nourrice était une négresse du Sud, une brave mamie qu'elle avait gardée, depuis, à son service :

— Demain, dis-je, à ce déjeuner où vous avez la gentillesse de réunir à mon intention des personnalités américaines, est-ce qu'il serait possible d'inviter... » Je citai le nom d'un poète noir.

Notre groupe s'immobilisa. Mon amie demeurait pétrifiée ; un flot de sang était monté à son visage. Elle tapa du pied :

— **Vous**, Magdeleine, **vous** que je croyais... si... si... »

Elle me croyait intelligente, et elle me croyait noble. Et je formulais un souhait indécent, un vœu absurde.

Je croisai son beau regard bleu. Au fond du cristal azuré, les feux de l'indignation mouraient sous l'ombre du dégoût. C'était, et c'est toujours, une femme exquise, parfaite épouse, bonne mère, excellente amie, cœur généreux, esprit cultivé.

Dressées l'une en face de l'autre, nous nous tenions à l'extrême bord de nos limites.

— Vous n'allez pas me dire que vous pourriez...

— Que je pourrais quoi ?

— Mais... vous asseoir à table auprès d'un nègre ! »

J'eus l'impression que le sol me manquait. Je ne songeai ni à dire oui, ni à dire non; tout chavirait dans ma malheureuse cervelle, tout ce que je croyais solide, sain et normal. Les autres regardaient à terre, impassibles, gênés, comme on se tient entre gens bien élevés, lorsqu'un maladroit commet une incongruité énorme. Je les considérais un par un. Ni celui-ci, ni celui-là, pas

plus que cet autre, n'avait envie de « s'asseoir à table avec un nègre ». Et moi je n'avais plus envie de « m'asseoir à table » avec eux. Le grand déjeuner n'eut pas lieu.

Mais je faisais une rencontre sans prix. Une présence réelle m'était dévoilée. Je la sentais déjà confusément, depuis le coin d'une certaine rue, innocente, chaude, puissante. Mais elle n'existait pas seulement en soi, elle se prolongeait dans les regards et dans l'attitude des êtres qui m'accompagnaient : elle y devenait une caricature de présence humaine, l'ombre mutilée d'un infirme...

Tandis que, silencieux, nous arpentions la Lennox Avenue, un coup de bascule s'opérait dans mon inconscient. Tous mes projets étaient à terre. Je me trouvais en face d'un phénomène immense, inattendu, difficile à appréhender. Il fallait l'étudier, voir clair, lutter si c'était nécessaire.

C'est ainsi que je me suis consacrée à l'étude du problème noir en Amérique, et que, quatre ou cinq jours après ma première visite à Harlem, j'avais déjà fait connaissance d'Arthur Spingarn (un véritable ami des noirs), des dirigeants de la *Ligue nationale pour l'avancement de la population de couleur*, le Dr Dubois, James Weldon Johnston, Walter White, et d'autres, qui me guidèrent dans mon étude.

C'est ainsi que j'ai vu s'exercer la loi de Lynch, et circuler les compartiments *Jim Crow*, que j'ai su ce que signifiait la « ségrégation » et le « préjudice », que j'ai pu constater la misérable condition de douze millions d'hommes au delà de la « Ligne de couleur ». Je me familiarisais, en même temps, avec les « blues », les « spirituals », la musique nègre, les accomplissements innombrables du peuple noir, et chaque jour je comprenais mieux ce qu'il y a de singulier et de splendide dans les poèmes des Langston Hughes, des Countee Cullen, des Paul Laurence Dunbar, et de tant de poètes et d'écrivains noirs.

Ce ne fut pas un sentiment de pitié qui me poussa vers eux. Mêlé à de la honte, à du remords, ce fut un besoin de justice, une profonde notion de respect, le sens de ma dignité et de la leur. Et plus encore : le sentiment qu'en laissant ainsi le peuple noir au bas de l'échelle, l'humanité perd un trésor de forces jeunes et de simplicité grandiose. Car il n'est pas fait tort à un seul homme en ce bas monde sans que l'humanité tout entière en soit atteinte.

On me dit que depuis mon dernier voyage les choses ont quelque peu changé. J'incline à le croire. J'aime l'Amérique et j'en garde la nostalgie. Mais je sais que le problème noir est loin

PRESENCE AFRICAINE

d'être résolu aux Etats-Unis, qu'il laisse toujours une tache affreuse sur le visage du pays, qu'il y constitue une menace, alors qu'il pourrait être une promesse.

Si je croyais en Dieu, je dirais qu'à côté du blanc, affadi, déformé, desséché et dénaturé par la « civilisation » mécanique, le nègre est resté près de Dieu, et que si le blanc peut lui apprendre bien des choses, le noir peut, à son tour, lui donner un grand enseignement.

Combien d'années — ou de décades — faudra-t-il traverser encore, avant que la main' toujours esclave ne mène la coupable main blanche au paradis de la fraternité humaine ?

Magdeleine PAZ.

(de Paris).



Y a-t-il une philosophie bantoue ?

par Aimé PATRI

« Comme sujet de controverse, la France a l'existentialisme et nous *La Philosophie bantoue*, de Placide Tempels », écrivait, le 23 septembre 1946, « l'Observateur » de l'*Essor du Congo*, journal publié à Léopoldville. Le titre du livre composé par le P. Placide Tempels, franciscain, *La Philosophie bantoue* (1) peut en effet paraître singulier. Les noirs Bantous qui forment un immense peuple (les observations de l'auteur ont surtout porté sur les « Baluba » du Congo belge) n'ayant pas dépassé par eux-mêmes le stade culturel des traditions orales ne disposent certainement pas d'une littérature philosophique qui leur appartiendrait en propre. Raisonnant avec ses habitudes de pensée de théologien, donc de métaphysicien, le P. Tempels a cependant estimé que le comportement des Bantous, faits, gestes et paroles, impliquent une vision d'ensemble du monde (*Weltanschauung*) et qu'il suffisait de la dégager pour voir apparaître un système de pensée original et aussi cohérent que celui de tel ou tel docteur de l'école. Cette manière de comprendre la philosophie peut se justifier, à cette réserve près que si les Bantous disposent, comme tous les autres peuples dits « primitifs », d'une sagesse traditionnelle, ils sont dispensés de se livrer à d'inquiètes recherches comme celles des Occidentaux. Ces derniers, lorsqu'ils se déclarent amoureux de la sagesse, doivent reconnaître que c'est à défaut de la posséder. Le terme de « sagesse bantoue » employé d'ailleurs dans le corps de l'ouvrage, pouvait donc être plus adéquat que celui de « philosophie ».

L'auteur est parti d'un problème qui fait comprendre que son travail ne doit pas seulement avoir un intérêt théorique, mais aussi comporter un enseignement pratique d'un intérêt capital : il s'agissait de savoir pourquoi, malgré tous les efforts faits pour les « civiliser », c'est-à-dire pour les amener à d'autres manières

(1) *La Philosophie bantoue*, par Placide Tempels, franciscain. Traduit du néerlandais par A. Rubben. (Ed. Lovania, Elisabethville, 1945.)

PRESENCE AFRICAINE

de penser et de se comporter que celles qui sont traditionnellement les leurs, les noirs restent les noirs. Placide Tempels estime, comme le regretté Eboué, que les exceptions que l'on signale chez de prétendus « évolués » en rupture de traditions, ne sont la plupart du temps qu'apparentes, voire peu heureuses, lorsqu'elles concernent des êtres que le déracinement a fait dégénérer. Il a donc été amené à concevoir que cette résistance de l'esprit noir traditionnel devait être après tout légitime et méritait un respect qu'on ne lui accorde généralement pas. L'échec des « civilisateurs » ne serait finalement imputable qu'à leur incompréhension d'un système de pensée différent du leur où ils ne voient qu'un amas de superstitions sans raison parce qu'ils ne se donnent pas la peine de pénétrer sa logique interne. C'est donc à la paresse mentale du « civilisateur » qu'il faudrait attribuer l'échec de l'entreprise de transformer l'esprit des noirs, soit par l'enseignement du christianisme, soit par celui des techniques modernes. Les noirs assimilent le catéchisme aussi bien que les techniques mais cela ne les empêche pas de continuer à penser et à agir conformément à leurs habitudes propres.

On pourrait être tenté de rapprocher la conception du P. Tempels concernant une structure originale de la pensée bantoue de celle qui a inspiré les travaux de Lévy-Brühl sur « la mentalité primitive » en général. Elle en diffère cependant radicalement parce que le P. Tempels n'invoque ni le « prélogisme » ni le mysticisme » des Bantous pour les opposer à la pensée rationnelle scientifique et technique des Européens modernes. Les noirs Bantous ne lui paraissent ni plus ni moins raisonnables que les blancs mais raisonneraient seulement à partir d'une conception différente de l'être. Cette différence d'attitude avec Lévy-Brühl s'explique aisément si l'on songe que ce dernier était imprégné d'esprit positiviste et considérait la métaphysique et la théologie comme de promotions du « mysticisme prélogique ». Pour le P. Tempels, formé dans les séminaires à d'autres habitudes de pensée, rationalisme et théologie métaphysique ne s'opposent pas. Bien plus, il est persuadé qu'aucune découverte de la science et de la technique ne saurait prévaloir contre les principes métaphysiques qui fondent une certaine conception du monde parce qu'ils sont d'un autre ordre. Dans cette conviction personnelle, Placide Tempels puise l'explication du fait que l'on n'arrivera jamais à modifier l'esprit des noirs par l'enseignement des sciences et des techniques. Si nous le comprenons bien, c'est en dernière analyse la même raison qui fonde pour lui la résistance de l'esprit noir à l'imprégnation de la pensée euro-

Y A-T-IL UNE PHILOSOPHIE BANTOUE

péenne et l'impossibilité d'établir ou de réfuter une proposition métaphysique prétendant à l'universalité et à la nécessité au moyen des raisonnements contingents et partiels des sciences. La prétendue « imperméabilité à l'expérience » démentie quotidiennement par leur conduite dans telle ou telle circonstance de la vie, est légitime dans le domaine « métémpirique » où elle s'exerce vraiment parce qu'il s'agit de questions où l'expérience ne peut rien décider.

« Notre philosophie se base-t-elle sur l'expérimentation scientifique ? Relève-t-elle de l'analyse chimique, de l'anatomie ou de la mécanique ? », demande le P. Tempels (p. 56). Il est certain qu'un positiviste répondrait affirmativement à ces questions. Mais un théologien métaphysicien comme P. Tempels dira non et soutiendra que « les sciences naturelles ne peuvent renverser une philosophie comme elles sont incapables de la créer. » (*Ibid.*) La divergence avec Lévy-Brühl est donc en dernière analyse d'ordre philosophique. Selon le P. Tempels, il faut admettre que les Bantous distinguent implicitement les connaissances métaphysiques des connaissances positives et que celles-ci n'ont aucun pouvoir sur celles-là. Le noir n'est nullement en désaccord avec lui-même lorsqu'on le voit « user magiquement » de ses aptitudes professionnelles (p. 68).

Dans l'esprit du P. Tempels, l'usage de ce dernier terme de « magic », placé d'ailleurs entre guillemets, n'implique nullement l'adhésion à une théorie générale de la mentalité bantoue qu'il servirait à fonder, encore moins un import péjoratif comme celui que l'on trouve dans les travaux du pasteur Raoul Allier sur « le Non-civilisé et nous, Différence irréductible ou identité foncière ? » et sur *La Psychologie de la conversion* (Payot, édit.) qui s'opposent également mais d'une autre manière aux vues de Lévy-Brühl.

Estimant que les « primitifs » ne sont pas moins raisonnables que leurs « civilisateurs » et que leur conception du monde se fonde aussi bien que la nôtre sur l'« évidence intense et externe » (p. 54), Placide Tempels n'est pas non plus d'accord avec O. Leroy, auteur d'un livre sur « *La Raison primitive* » qui cherchait la raison de l'« identité foncière » dans la communauté d'une « philosophie perennis » implicitement conforme aux vues d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin.

Quels sont donc en définitive les principes de cette métaphysique « bantoue » et dans quelle mesure diffèrent-ils de ceux que l'on trouve exprimés dans la tradition gréco-chrétienne ? Selon le P. Tempels, le principe fondamental de caractère onto-

PRESENCE AFRICAINE

logique est l'identification de l'être avec la force vitale. Tandis que la conception de l'être que la scolastique chrétienne a héritée de la pensée grecque est statique, la « philosophie bantoue » repose sur une vue essentiellement dynamique de l'être. Pour Aristote comme pour Platon chaque être est enfermé dans une essence immuable non susceptible d'augmentation ou de diminution. Notre classification logique des genres et des espèces continue à reposer sur ce principe. Par contre, pour les Bantous l'être identifié à la force vitale s'accroît ou dépérit, est susceptible de passer par des degrés d'intensité variable. Le lien de l'éthique et de l'ontologie s'établit de cette manière : toute augmentation de force vitale est bonne, toute diminution mauvaise. Un préjudice est causé à un individu toutes les fois que volontairement ou involontairement on a provoqué en lui une certaine déperdition de cette force. C'est ce qui explique que le responsable d'une perte matérielle occasionnée à un tiers s'estime tenu d'indemniser la victime bien au delà de cette perte matérielle elle-même : le préjudice « vital » subi en raison de la contrariété devant entrer en ligne de compte aussi bien que l'autre (p. 117-8).

Un second principe, étroitement solidaire du précédent, c'est que tous les êtres-forces de la nature sont en perpétuelle interaction et capables de s'affaiblir ou de se renforcer mutuellement. Cette conception des « influences » serait la base de la causalité « magique » où l'on croit découvrir à tort un recours constant à des « esprits » surnaturels (animisme). Le principe de l'universelle interaction non mécanique mais dynamique des êtres, comme le précédent, s'oppose à la conception grecque des « substances », c'est-à-dire des êtres existant par eux-mêmes, incapables de s'altérer mutuellement en raison du caractère immuable de leurs « essences ». En vertu d'un troisième principe de l'ontologie bantoue, cet univers de forces est cependant hiérarchisé mais selon des degrés d'être qui sont en même temps des degrés de puissance. Selon le P. Tempels, les Bantous ne commettent aucune des confusions que des observateurs malavisés prêtent généralement aux « primitifs » : ils distinguent parfaitement le conscient du non-conscient, l'animé de l'inanimé, le vivant du défunt. Chaque force humaine ou non humaine est échelonnée à son rang : c'est ainsi que les défunts sont supérieurs aux vivants. Suivant les vues de Schmidt et de son école, Placide Tempels admet que les Bantous comme la plupart des autres « primitifs » professent une sorte de « monothéisme » latent, puisqu'il placent un Etre Suprême au sommet de la hiérarchie des forces.

Y A-T-IL UNE PHILOSOPHIE BANTOUE

Si l'on ne craignait pas trop de paraître sacrifier à la mode, on pourrait dire que puisque la conception métaphysique de l'être chez les Bantous repose sur les degrés variables de l'existence, tandis que la nôtre se rapporte traditionnellement aux essences immuables, les noirs sont les véritables « existentialistes », mais dans un tout autre sens que celui de J.-P. Sartre.

Une remarque particulièrement intéressante (bien qu'elle ne soit pas neuve elle prend logiquement sa place dans le système) est celle qui concerne la supériorité reconnue spontanément par les noirs aux blancs à la fois en raison du caractère nouveau de leur apparition et de leur puissance technique évidente. C'est là que pourrait se trouver le nœud du problème de l'influence civilisatrice puisqu'il est hors de doute que les valeurs de civilisation sont reconnues généralement par les noirs sur la base même de leur système de pensée. « L'aspiration naturelle de l'âme bantoue, souligne le P. Tempels, étant donc de pouvoir prendre quelque part à notre force supérieure. Mais il se trouve précisément que, faute de savoir s'adapter à eux comme ils étaient disposés à s'adapter à nous, nous n'avons su faire des « évolués » que des « désillusionnés », les bonnes dispositions ne subsistant plus guère que chez les authentiques « sauvages » de la brousse.

D'où vient cette désillusion ? La « philosophie » des Bantous reposant en dernière analyse sur le concept de la force vitale identifiée à l'être, on pourrait supposer, comme le font souvent les Européens que l'idéal de vie des noirs a trait exclusivement à la puissance matérielle. Mais, comme le montre le P. Tempels, il y a une supposition injustifiée qu'une foule d'exemples peuvent venir démentir et le mauvais compliment des « civilisateurs » peut leur être facilement retourné. « Ces derniers temps, rapporte Placide Tempels, j'ai entendu de vieux notables répétant pour désigner notre production moderne d'évolués européenisés : « Ce sont les hommes du « lupeto », de l'argent. Ils m'expliquaient que les jeunes hommes de chez les blancs ne connaissaient plus que l'argent, que c'était la seule chose qui avait encore de la valeur dans leur vie. Ils ont abandonné la philosophie bantoue, la sagesse vitale bantoue pour une philosophie de l'argent. » (p. 145).

Il est assez curieux et même émouvant de voir le franciscain recueillir de la bouche des vieux sages de la brousse la remarque même qui inspirait à Marx sa critique de l'« aliénation » des forces humaines dans le régime capitaliste. Cette substitution d'une valeur fictive à toutes les valeurs réelles est en effet la plus grave objection que l'on puisse faire contre la

PRESENCE AFRICAINE

civilisation blanche, quels que soient ses mérites par ailleurs.

La question de savoir s'il existe une aspiration naturelle de l'âme bantoue vers le christianisme parce qu'il serait le seul système de pensée occidental dans lequel « le renforcement de la vie est encore tenu comme une réalité » (p. 148) est d'un autre ordre, théologique, et ce n'est pas le lieu de l'examiner ici. Il appartient encore aux ethnographes de décider si les vues du P. Tempels concernant la philosophie bantoue peuvent être étendues à d'autres peuples ou s'il faut au contraire en restreindre l'application parce qu'elles ne se vérifieraient déjà plus aux abords du lac Tanganyika, comme le soutient Mgr Roclens dans sa critique du livre (*Courrier d'Afrique*, 11-10-46). Il n'est pas douteux en tout cas que la thèse originale de Placide Tempels mérite de retenir l'attention non seulement des ethnographes et des théologiens, mais aussi de tous ceux que préoccupe au simple titre d'« honnêtes gens » le problème capital du contact des civilisations.

Aimé PATRI.

(de Paris).



Situations raciales et condition de l'homme dans l'œuvre de J.-P. Sartre

par Maurice WATTEAU

Nul n'ignore aujourd'hui à quelles extrémités les haines raciales ont pu porter certains hommes. A ceux qui ne voyaient là que discordes sans importance ou querelles éphémères, les camps de concentration de l'Allemagne hitlérienne sont venus apporter leur sinistre message. Nul doute que le conflit économique et idéologique qui opposait l'Allemagne nazie aux démocraties n'ait servi de *motif* à l'explosion d'un sadisme que l'on pouvait penser historiquement dépassé. Nul doute aussi que cet acharnement dans le mal n'ait trouvé de prétexte en la réalité douteuse et souvent mal définie de concept de « races » sur quoi les hommes entendaient fonder une table des valeurs.

Pour beaucoup cependant, les camps de concentration ne sont plus qu'un souvenir. On a volontiers tenu l'hitlérisme pour seul responsable des crimes odieux dont ils furent les théâtres. Or l'Allemagne hitlérienne n'est plus. Morte avec elle l'idéologie nazie, ainsi que les haines raciales et les exactions quelle entendait fonder. Ce ne sont plus là que souvenirs importuns qu'il serait déplacé d'évoquer à tout instant.

C'est bien vite dit : L'Allemagne hitlérienne n'est plus ; sans doute ; du moins osons-nous l'espérer. Mais est-ce à dire pour autant que son effondrement ait entraîné nécessairement l'abolition des systèmes arbitraires de valeurs raciales ? Il n'est que d'ouvrir le premier journal venu pour s'apercevoir qu'il n'en est rien. J'apprends, par exemple, que les populations juives qui ont

pu se soustraire aux massacres ordonnés par les S.S. connaissent aujourd'hui le régime de la matraque, de la captivité et de l'exil, rançons imprévues de leur délivrance, sous le regard narquois de leurs anciens geôliers, alliés inattendus de leurs étranges libérateurs. Je lis aussi, dans un journal récent (1) que cinq gardiens de prison américains qui avaient abattu, le 11 juillet dernier, huit détenus nègres condamnés de droit commun, ont été acquittés par le Tribunal fédéral, la Cour ayant estimé qu'ils n'avaient pas violé les droits reconnus aux condamnés.

Mais ne sont-ce point là faits exceptionnels, sera-t-il objecté ? Et de médiocre importance, comparés aux exterminations commandées par les nazis ? Cette appréciation optimiste assez répandue aujourd'hui nous apparaît comme une *erreur*, plus : comme une *erreur dangereuse*. Comme une erreur, car elle méconnaît, par delà la *formule* même, quelque peu assouplie de ces méthodes d'oppression, la *signification* profonde et permanente qui les caractérise ; comme une erreur dangereuse car personne ne saurait dire à quels errements peuvent conduire ces haines collectives toujours latentes, si quelque conjoncture propice (guerre civile ou internationale) vient à favoriser leur actualisation. Le problème des conflits ethniques demeure donc entier. Et notre projet n'est pas ici de le résoudre. Nous nous bornerons simplement à présenter aux lecteurs éloignés de *Présence africaine* les réflexions d'un philosophe et écrivain français contemporain à qui ces préoccupations ne sont pas demeurées étrangères : nous voulons parler de Jean-Paul Sartre. Sans entrer dans l'exposition détaillée de sa philosophie qui ne répondrait point aux exigences immédiates des noirs de l'Union française, nous nous contenterons ici d'une recension de celles de ses analyses qui intéressent le problème juif et le problème noir, et plus généralement le problème racial dans toute son ampleur. Et si nous sommes appelés à faire la part assez grande à l'examen du premier de ses problèmes, c'est que d'abord, il fait l'objet, chez Sartre, d'un exposé achevé de forme didactique ; c'est qu'ensuite il offre de fréquentes analogies avec les autres questions raciales, parmi lesquelles, au premier chef, la question noire. Et nous verrons, chemin faisant, le débat aller sans cesse s'élargissant au point de déboucher finalement sur la question fondamentale de la condition de l'homme, en tant que lié nécessairement à la nature qu'il informe dans ses entreprises et à ses semblables tour à tour favorables et hostiles à ses projets.

(1) *Combat*, 5-11-1947.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

On peut manifester quelque surprise, en ouvrant le petit livre de Sartre, de constater que les « *Réflexions sur la question juive* » s'ouvrent sur un « *Portrait de l'antisémite* », ce qui apparaît comme un déplacement du problème initial ; mais cette surprise se dissipe à mesure que l'on avance dans la lecture de l'ouvrage. Nous comprenons alors que, selon Sartre, le Juif, comme tout homme d'ailleurs, existe en quelque sorte, selon deux dimensions : *pour lui-même*, sans doute, dans le sens où il s'éprouve, dans une intuition ineffable, comme une liberté qui se manifeste par des actes concrets et toujours renouvelés ; mais aussi *pour les autres*, en tant que ceux-ci se forment de lui une certaine image fixe, définitive, construite de l'extérieur, à distance, à la façon d'un objet soigneusement classé et étiqueté. On dira du Juif qu'il est « arriviste », « intrigant », « spéculateur », sans prendre conscience qu'une telle représentation *dispose* de lui, en conférant à ses projets une valeur statique et éternelle, en le frustrant de son intime liberté pour la figer du dehors en *une chose* qui se laisse passivement décrire. Et cette constatation préliminaire est déjà riche de conséquences, elle nous fait entrevoir dès maintenant que quel que soit le choix que le Juif fera de lui-même, assomption de l'authenticité, ou, au contraire, fuite devant sa condition, il sera toujours condamné à tenir compte de cette représentation construite à ses dépens qui sera tout à la fois son être extérieur et son passé collectif. Tentons, à présent, à la suite de Sartre, d'esquisser à grands traits le portrait de l'antisémite.

« ...Si un homme attribue tout ou partie des malheurs du pays et de ses propres malheurs à la présence d'éléments juifs dans la communauté française, s'il se propose de remédier à cet état de choses, en privant les Juifs de certains de leurs droits, ou en les écartant de certaines fonctions économiques et sociales ou en les expulsant du territoire, ou en les exterminant tous, on dit qu'il a des opinions antisémites... » (1)

Ce mot d'opinion fait rêver. « Il suggère que tous les avis sont équivalents, il rassure et donne aux pensées une physiologie inoffensive en les assimilant à des goûts... » (2) Il n'en faut point discuter : l'antisémitisme apparaît alors comme un jugement étranger à la personnalité même de celui qui l'énonce, se bornant en sa pensée, à voisiner avec d'autres opinions et sentiments d'espèces diverses. « ...Comme une molécule susceptible

(1) *Réflexions sur la Question juive*, page 7.

(2) *Réflexions sur la Question juive*, page 8.

PRESENCE AFRICAINE

d'entrer, en combinaison, sans s'altérer, avec d'autres molécules, d'ailleurs quelconques... » (1)

Aussi bien s'agit-il d'une haine parfaitement justifiée, fondée tant sur l'expérience de chacun que sur des données historiques précises.

Les statistiques nous révèlent aujourd'hui le pourcentage élevé des Juifs commerçants et banquiers, au regard de la faible proportions de ceux d'entre eux qui furent mobilisés en 1914. Et la double conclusion de se dégager que le Juif *ne produit* pas de richesses nationales, mais se contente de les répartir et de les consommer ; et qu'il n'en *défend* point l'existence, au péril de sa vie, lorsqu'elles sont en danger. Double conclusion qui semble engendrer fatalement un antisémitisme cohérent, comme l'accroissement d'une température donnée détermine nécessairement la dilatation d'un métal.

Que nous enseignent maintenant les « *données historiques* » ? Que ce n'est pas d'aujourd'hui que les Juifs ont appris à cantonner leur activité dans l'exercice du négoce improductif. Il s'agit là d'un phénomène séculaire ; séculaire aussi ce refus de participer aux mouvements sociaux dans lesquels s'engageaient les ressortissants de leurs patries d'élection. Au cours des révoltes polonaises qui ensanglantèrent le dix-neuvième siècle, les Juifs de Varsovie s'abstinrent de prendre part aux insurrections et purent ainsi augmenter leur chiffre d'affaires dans un pays ruiné par la répression.

Or, ces deux arguments, selon Sartre, ne résistent pas à l'examen. Et d'abord, l'antisémitisme est autre chose qu'une *pensée*, c'est une *passion*. Les raisons dont il use à l'ordinaire ne ressortissent point à la logique rationnelle, mais à celle du sentiment, et que démontre assez cette horreur physique que le Juif inspire à de certaines gens. « ...Il doit y avoir « *quelque chose* » chez le Juif », nous disent-ils, « ...il me gêne physiquement ». Autant dire de la tomate qu'il doit y avoir quelque chose en elle, puisque j'ai horreur d'en manger. Et cette passion, bien loin d'être un simple accident dans la vie quotidienne d'un individu, est un engagement total de sa conduite, allant jusqu'à entraîner des modifications corporelles profondes : certains hommes sont frappés soudain d'impuissance s'ils apprennent de leur compagne qu'elle est Juive. « ...Il y a un dégoût du Juif, comme il y a un dégoût du Chinois ou du nègre, chez de certaines gens. Et ce n'est donc pas du corps que naît cette répulsion puisque vous pouvez

(1) Ibidem, p. 8.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

fort bien aimer une Juive si vous ignorez sa race, mais elle vient au corps par l'esprit ; c'est un engagement de l'âme, mais si profond et si total qu'il s'étend au physiologique comme c'est le cas dans l'hystérie... » (1)

Et cette passion précède et commande *réellement* les jugements *soi-disant* fondés sur l'expérience individuelle ou collective.

« Comment admettre, disait à Sartre, au lycée, un de ses collègues, qu'un Juif venu de Varsovie ait pu être reçu à l'agrégation, l'année où j'ai échoué ? Prétendrait-il mieux que moi comprendre Ronsard ou Virgile ? » Cependant, il avoue, par ailleurs, n'avoir point travaillé le concours, qu'il jugeait trop difficile et aléatoire. Il était vingt-septième sur la liste définitive : vingt-six candidats le précédaient, douze reçus, quatorze refusés : l'exclusion des Juifs du concours l'eût-il avancé d'un pas ?... Et, en toute hypothèse, pourquoi eût-on choisi d'éliminer « le Juif Weil », plutôt que le « Normand Mathieu », ou « le Breton Arzell » ? Le candidat évincé entendait justifier ici sa paresse passée, et se démettre de ses responsabilités par un jugement de justification à retardement ; il disposait de deux systèmes d'implication incompatibles ; tantôt lucide, tantôt de mauvaise foi en alimentant une haine injustifiée, il ressemblait à ces fous qui... « lorsqu'ils se laissent aller à leur délire prétendent être rois de Hongrie, et, qui si on les interroge brusquement, prétendent qu'ils sont cordonniers... » (1)

La même conclusion ressort de l'examen des données historiques. Est-ce par refus de s'engager dans une insurrection ou par plate soumission à l'autorité impériale que les Juifs gardèrent la neutralité au cours des révoltes polonaises du XIX^e siècle ? Il ne le semble pas. Le fait est que dans le même temps, les tsars les faisaient massacrer à Moscou et à Kiev, et, agissant de la sorte, ils manifestaient leur véritable dessein qui était, en ménageant les Juifs de Pologne, d'entretenir la discorde au sein de cette nation, sachant que, *là aussi*, les Juifs étaient tenus pour inassimilables. Quoi d'étonnant alors, que ces minoritaires se soient conduits conformément à la représentation qu'on avait d'eux ? Si l'on a cru de même établir que le nombre des soldats juifs était, en 1914, inférieur à ce qu'il aurait dû être, c'est qu'on a eu la curiosité d'aller consulter des statistiques «...car il ne s'agit pas là d'un de ces faits qui frappent d'eux-mêmes les esprits et aucun mobilisé n'a pu de son propre chef s'étonner de ne pas voir d'Israélites dans l'étroit secteur qui constituait son uni-

(1) Réflexions sur la Question juive, page 12.

(2) Réflexions sur la Question juive, page 14.

PRESENCE AFRICAINE

vers ». (1) Bien loin, par conséquent, que ce soit l'expérience individuelle ou collective qui fasse naître l'idée qu'on se fait du Juif, c'est au contraire, celle-ci qui *motive* au départ la perspective historique que l'on adopte et les jugements qu'on énonce. Et cette représentation se fonde elle-même sur un projet de haine passionnelle engageant totalement l'individu, et qui est plus et autre chose qu'une simple opinion.

Nous commençons à comprendre à présent ce qu'est l'anti-sémitisme : c'est une mauvaise conscience. Il s'agit là d'un perpétuel mensonge à soi-même, que Sartre appelle mauvaise foi, sur l'idée de laquelle il convient d'insister quelque peu.

Sans anticiper sur nos conclusions, qui viseront à dégager les aspects métaphysiques et universels de la condition humaine dans l'œuvre de Sartre, il nous semble dès à présent nécessaire à l'intelligence de sa pensée de considérer par quelle dialectique il nous conduit de l'idée de mauvaise foi à celle de liberté, et entend démontrer comment la seconde implique et fonde la première. Nous nous référerons, en cet examen, aux analyses si riches de détails de « L'Etre et le Néant », ainsi qu'à ses études publiées dans « Les Temps Modernes », ou reproduisant, à des fins de vulgarisation, telle de ses conférences les plus célèbres (2).

La mauvaise foi, selon Sartre, diffère essentiellement du mensonge. Alors que le mensonge tend expressément à faire admettre à autrui ce que l'on reconnaît, pour soi-même, comme le contraire de la vérité, la mauvaise foi est la duplicité sournoise à laquelle nous nous complaisons pour nous masquer la douloureuse urgence de notre liberté, sans y prétendre, toutefois, absolument renoncer. Elle est au mensonge ce qu'est l'ambiguïté au cynisme. Elle est, en chacun de nous, quasi permanente, alors que le mensonge voulu et conscient demeure exceptionnel.

C'est donc la liberté qui rend possible la mauvaise foi. Quelle est-elle donc, selon Sartre ? A l'inverse des objets du monde, *rencontrés* par le regard de l'homme, dont l'essence se définit par une certaine *plénitude* et une certaine *stabilité* , au sein de la nature où ils s'inscrivent, l'Homme, quant à lui, *n'est pas* , si l'on entend par là «...le mode de présence têtue et rigoureusement défini d'un objet » ; il *se fait être* ce qu'il est, en un constant échappement vers les choses et vers autrui que Sartre appelle, à la suite de Heidegger, transcendance ou liberté. Cette liberté consiste en une forme de choix fondamental et absolu que tout

(1) Réflexions sur la Question juive, page 16.

(2) Par exemple : Matérialisme et Révolution. Temps Modernes : juin-juillet 1946. L'Existentialisme est un humanisme. Paris-Nagel 1946.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

homme fait de lui-même et des autres dans chacun de ses actes quotidiens, si humble soit-il. Liberté *fondamentale*, car elle est première et originelle en chacun de nous, toute différente en cela de ce pouvoir abstrait et théorique de décision volontaire que philosophes cartésiens et sens commun désignent, à l'ordinaire, comme le centre de notre personnalité ; elle précède, en effet, et fonde toutes nos conduites volontaires ou rationnelles, instinctives ou passionnées. C'est elle qui détecte le regard infailible de l'intuition ; c'est le sens profond et ineffable d'un sourire douloureux, d'une mimique discrète, d'un geste las qui retombe, à peine ébauché. Liberté *absolue*, également, en ce sens qu'elle échappe à tout processus de causalité. Ni la causalité physique, ni la causalité organique ne sauraient l'expliquer et la restreindre du dehors. Le corps, en effet, *n'agit pas* sur une conscience libre, car le couple action-réaction ne se conçoit que si les deux termes envisagés sont en quelque sorte séparables. Et ce n'est point le cas : la liberté est tout entière corps et âme, esprit incarné, corps spiritualisé. Le corps n'est pas, sinon pour l'anatomiste, un objet qui serait extérieur à une fictive liberté de l'esprit ; il est, selon Sartre, le *point de vue* même que nous prenons sur le monde, sur les plans les plus divers de l'action, de la sensibilité, de la pensée ; point de vue qui ne renvoie à nul autre ; il est notre base vitale d'insertion dans le monde, notre *ancrage* au monde, pour reprendre le mot de M. Merleau-Ponty, ce qui rend possible et effective pour nous toute manière de vivre, qu'il s'agisse d'aimer une femme, de manier un outil, d'observer un objet, de former une pensée ayant prise sur le réel. Pareillement, cette liberté échappe à toute causalité physique, car elle précède et fonde tout déterminisme puisque les lois scientifiques ne se révèlent à l'homme qu'en tant qu'elles sont pensées par lui et que la pensée n'est qu'une manière parmi d'autres de s'intéresser à l'univers, de le « comprendre », au sens que Heidegger donne à ce terme, bref, un des modes de manifestation de l'existence humaine.

Mais il faut ajouter que cette liberté est toujours *en situation*, pour tout homme par rapport à ses semblables et à l'univers actuel de ses préoccupations journalières. Aussi la liberté sartrienne ne saurait-elle être assimilée à l'acte gratuit de Gide : elle ne se manifeste qu'à partir d'une *condition de fait*, limitée dans l'espace et dans le temps, qu'elle n'a point voulue ou nécessairement créée, mais dont elle est responsable par le sens et la valeur qu'elle lui confère. Je n'ai pas choisi mon corps, ma race, ma nationalité, ma classe sociale, la conjoncture historique

PRESENCE AFRICAINE

qui me déborde, ce pays où j'ai grandi et vécu, mais à partir de ce faisceau de *limites* et de *contraintes* historiques et géographiques, physiques et sociales, qui constituent ma situation *de fait*, je suis *libre* et responsable de la valeur dont je des investis. Je puis en particulier, opter pour la *soumission* passive ou pour le projet concret et réalisable de *modifier* ma situation. Ainsi de tout Français qui pouvait, en 1943, se résigner à subir la présence de l'envahisseur, ou, au contraire lutter pour le chasser. Ainsi de l'ouvrier qui, en 1947, peut choisir d'accepter un régime de famine et de déchéance imposé par telle forme de structure économique et politique, ou au contraire, se décider, par tous les moyens possibles, à conquérir le droit de travailler et de vivre décemment.

Telle est la conception existentialiste de la liberté humaine dont nous avons tenté de dégager l'essentiel. Elle semble se décomposer en trois démarches majeures : la première serait pour reconnaître à l'homme un pouvoir inconditionné de modifier sa situation ; la seconde pour reconnaître que tout individu ne saurait séparer sa vie du mouvement universel, ni son destin de celui de ses semblables, bref qu'il ne fait qu'un avec son « Etre-dans-le-Monde », comme le dit Heidegger ; la troisième pour nier l'existence d'une nature humaine stable et immuable, et pour admettre que l'homme se transforme, et qu'il *se fait* être, *en faisant quelque chose* de la nature et des hommes. Voilà la triple idée que Sartre semble exprimer quand il caractérise la liberté comme une structure fondamentale de la Réalité-Humaine qui, «...dans l'unité d'un même projet, « existe », à la fois et fait exister dans leur dépendance réciproque son rapport à la nature et son rapport à autrui. » (1)

Une telle doctrine peut être à bon droit appelée optimisme, dans la mesure où elle fait confiance à l'homme, mais elle apparaît comme un *optimisme dur* (2) dans la mesure où elle situe l'homme en présence de la nudité inexorable de sa condition. C'est *parce que* l'homme est libre, que nul ne saurait *agir sur lui*, au sens réaliste du terme, ni Dieu, s'il existe, ni son semblable. C'est pour la même raison que le fruit et le terme de ses entreprises sont toujours incertains, toujours problématiques, seulement *possibles*. La solitude, l'inquiétude, le doute, sont comme la rançon et l'envers douloureux de la transcendance.

La mauvaise foi nous a renvoyé à la liberté ; la liberté nous

(1) Matérialisme et Révolution II. La Philosophie de la Révolution. In. « Temps Modernes », juillet 1946, page 3.

(2) L'Existentialisme est un humanisme, Paris-Nagel 1946.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

renvoie à l'angoisse — cette angoisse très simple, très humaine que tous ceux qui ont eu des responsabilités connaissent — ce qu'exprime fort bien Sartre dans le passage suivant : «...Lorsqu'un chef militaire prend la responsabilité d'une attaque et envoie un certain nombre d'hommes à la mort, il choisit de le faire, et au fond, il choisit *seul*. Sans doute, il y a des ordres qui viennent d'en haut, mais ils sont trop larges, et une interprétation s'impose, qui *vient de lui*, et de cette interprétation dépend la vie de dix, de quatorze ou vingt hommes. Il ne peut pas ne pas avoir dans la décision qu'il prend une certaine angoisse. Tous les chefs connaissent cette angoisse. Cela ne les empêche pas d'agir, au contraire c'est la condition même de leur action ; car cela suppose qu'ils envisagent une pluralité de possibilités, et lorsqu'ils en choisissent une, ils se rendent compte qu'elle n'a de valeur que parce qu'elle est choisie. » (1)

Mesurons à présent le chemin parcouru. Conduits par voie de régression de la mauvaise foi à la liberté, et de celle-ci à l'angoisse, nous remontons maintenant à notre point de départ. La mauvaise foi est, elle aussi, une forme de choix : c'est celui de la fuite et de la soumission aux choses et aux valeurs pétries. C'est l'élection inconsidérée du « Royaume des fins » qu'incarne « l'esprit de sérieux » ; c'est le critère permanent de l'existence inauthentique. Pour se masquer leur angoisse devant leur liberté métaphysique, les hommes esquivent le plus souvent leurs concrètes et quotidiennes responsabilités. Ils projettent ainsi de combler symboliquement ce vide douloureux coextensif à leur liberté et leur existence de fait ; bref, ils entendent se faire *objets*, à leurs propres yeux, comme ils le sont déjà, nous l'avons vu, sous le regard d'autrui. Mieux, ils entendent se situer, à titre d'entités anonymes et passives au sein d'un univers matérialisé à l'extrême où toutes choses s'inscrivent dans un système étroitement déterminé de lois intangibles. Et comme cependant, aucun homme ne saurait renoncer *totale*ment à cette liberté qui fait son unique grandeur, il la *revendique* dans la seule mesure où elle satisfait son orgueil, sans entraîner pour lui de risques majeurs. Telle est bien l'attitude de cet officier des Affaires indigènes à qui nous exposons au Maroc la doctrine de Sartre. Il révoquait en doute cette liberté, alléguant l'obéissance à une discipline automatique, dans la mesure où la reconnaître l'eût conduit à modifier son attitude à l'égard des Arabes ; il la revendiquait par la suite au cours d'une même conversation, dans la mesure où

(1) L'Existentialisme est un humanisme, pages 32-33. — C'est nous qui soulignons.

PRESENCE AFRICAINE

sa reconnaissance lui conférait une dignité de chef capable d'initiatives non prévues par un code militaire étroit. Tel est aussi le cas de Baudelaire qui s'efforça toute sa vie, dans le secret de son cœur de concilier sa singularité artistique ou expression d'une absolue liberté de création, et son *appartenance* profonde à la communauté en faisant l'apologie du dogmatisme traditionnel de Joseph de Maistre, par l'application duquel un homme se fond dans son groupe et acquiert la sécurité et la permanence de la chose (1).

A la lumière de ces quelques remarques, le climat intérieur de l'âme de l'antisémite s'éclaire singulièrement. L'antisémitisme est, selon Sartre, une forme étrangement caractéristique de la mauvaise foi. Il est la passion d'un homme qui refuse de prendre ses responsabilités en face de la vie. Il tient ses décisions les plus authentiques pour de simples résultantes de facteurs objectifs extérieurs à lui-même et totalement étrangers à sa volonté. Ce n'est point de sa faute si le Juif est un parasite dangereux. La haine qu'il lui porte procède nécessairement d'un fait historique indéniable, à savoir l'infiltration insidieuse et nuisible d'Israël dans l'ensemble des communautés nationales constituées.

Mais, dans le temps même où il raisonne de la sorte, il demeure au fait de sa mauvaise foi; il éprouve qu'il se joue à lui-même une subtile comédie. C'est que les arguments dont il use sonnent toujours un *peu faux*, ils ne lui semblent jamais que comme *presque* probants. Il s'exaspère à convaincre les autres et, du même coup, à se convaincre lui-même. En vain. Un néant subtil ronge sa certitude par en dedans, car il échoue à se masquer entièrement ce projet global de haine et de destruction dont il a fait choix dans le secret de son cœur. Au fond de lui-même, il le sait : ce n'est pas le Juif qui est à l'origine véritable de ses souffrances et de ses échecs, c'est lui-même. De là cette comédie sans cesse renouvelée ; de là ce jeu outré et fallacieux qui vise à la création de l'état passionnel *comme tel*, à l'inverse d'autres passions similaire qui sont sollicitées par un objet précis. telle la haine que je porte à quelque personne qui me fait souffrir, me nargue ou m'insulte.

Un comportement de cette espèce se motive par une sorte de « nostalgie de l'imperméabilité... » « ...L'homme sensé cherche en gémissant ; il sait que ses raisonnements ne sont que probables, que d'autres considérations viendront les révoquer en doute ; il ne sait jamais très bien où il va ; il est ouvert... Mais il y a des gens qui sont attirés par la permanence de la pierre. Ils veu-

(1) Sartre : « Baudelaire ». Gallimard, Paris, 1947.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

lent être massifs et impénétrables ; ils ne veulent pas changer... » Il s'agit là d'une peur de soi originelle et d'une peur de la vérité, d'un mode de vie qui exclue raisonnements et recherche... « ...On ne cherche jamais que ce qu'on a déjà trouvé ; on ne devient jamais que ce que déjà on était. » « ...L'antisémite a choisi la haine parce que la haine est une foi », qui dévalorise les mots et les raisons (1). Et cette haine possède l'éternité de la chose puisqu'elle récuse la valeur des jugements objectifs toujours ouverts, en même temps qu'elle paraît nécessaire puisqu'elle se choisit aveuglément comme une conséquence irrécusable de données historiques postulées évidentes.

Le plus sûr moyen, pour l'antisémite, de se fuir lui-même est de dissoudre dans une de ces « communautés à température élevée », surgies brusquement à l'occasion d'un pogrome ou d'un lynchage. Cette phrase : « ...Je hais les Juifs... », est de celle qu'on prononce en groupe ; en la prononçant, on se rattache à une tradition et à une communauté : celle des médiocres. « ...Cet homme redoute toute espèce de solitude, celle du génie aussi bien que celle de l'assassin : c'est l'homme des foules ; si petit que soit sa taille, il prend encore la précaution de se baisser, de peur d'émerger du troupeau et de se retrouver en face de lui-même... » (2).

On peut classer les antisémites en deux groupes. Le premier est composé de ces propriétaires terriens scellés à leurs richesses naturelles comme par un lien de participation mystique. Cette terre qu'ils possèdent et fécondent de leur labeur, jamais un Juif ne saurait l'acquérir et la faire fructifier ; ils ne font qu'un avec elle ; elle ne fait qu'une avec eux. Que le Juif ne souille point de sa présence impure ce sol sacré. Seul le commerce lui sera accessible, car son usage n'implique pas cette union mystique du possesseur et de l'objet possédé.

Le second groupe d'antisémites est formé de ces classes moyennes qui, ne possédant ni terres, ni maisons, ni châteaux, mais seulement de l'argent liquide et des actions en banque, prennent soudain conscience de posséder un sol national devenu magnifiquement et symboliquement propriété concrète en se dressant d'un bloc contre le Juif. Ainsi, de ces jeunes militants d'« Action française », dont parle Sartre dans *L'Enfance d'un chef*, qui prennent brusquement conscience de leur qualité de « vrais Français » en conjugant leurs énergies pour rosser d'abondance un ivrogne égaré la nuit au coin d'une rue déserte. Ainsi, de ce prolétariat en « faux-col » qui, ruiné en 1925 par la grosse industrie, bafoué

(1) Réflexion sur la Question juive, pages 22, 23.

(2) Ibidem, page 27.

PRESENCE AFRICAINE

par les Junkers, s'adonnait en Allemagne, à l'antisémitisme « ...avec le même entrain qu'il mettait à porter des vêtements bourgeois »... A l'origine de l'antisémitisme des possesseurs réels de biens fonciers, comme à l'origine de l'antisémitisme de ceux qui tendent à s'approprier *symboliquement* de telles richesses, on découvre un seul et même projet, décomposable en quelque sorte en deux temps : recherche de la densité de la *chose éternelle* en se perdant dans la jouissance d'un bien permanent et rassurant, entraînant par voie de conséquence le rejet de cette intelligence « juive », toujours ouverte et orientée vers le futur ; recherche ensuite de la communauté mystique en se dissolvant dans la chaleur d'une foule dressée contre le Juif avec passion. Fuite vers autrui ; fuite vers les choses. Refus de la solitude, refus de la spéculation toujours aventureuse, en un mot *peur de soi*.

Ainsi l'antisémite poursuit-il la *mort du Juif*, mais par un singulier renversement de sa passion, dans le temps même où il projette de l'anéantir, il a besoin de lui, comme motif permanent de ses échecs, comme justification éternelle de sa médiocrité. On refuse toute dignité aux initiatives du Juif, mais comme on ne saurait toutefois haïr un événements brut, un tremblement de terre ou un phyloxéra, on confère alors au Juif un certain libre arbitre. Seulement cette liberté est soigneusement limitée : le Juif est libre *pour faire le Mal*, non le Bien, assez pour porter l'entière responsabilité de ses crimes ; pas assez pour pouvoir se réformer.

Ici s'achève ce portrait de l'antisémite que nous n'avons pu esquisser qu'à grands traits. C'est un homme qui use d'une certaine *méthode*, dans un certain *esprit*, se proposant d'atteindre un certain *but* en usant de *certaines moyens*. La *Méthode* relève de la magie qui, en créant la fiction d'une race maudite participant au principe maléfique de la « juiverie », vise à rejeter les libres mises en question de l'intelligence impartiale toujours ouverte. La *pensée* qui l'inspire est l'esprit de synthèse qui tient le Juif pour une totalité impure individuelle et historique, à tout jamais maudite. Le *but* poursuivi par l'antisémite est le refus d'assumer la responsabilité de ses entreprises en attribuant l'origine de ses échecs à la présence des Juifs. Le *moyen* utilisé pour atteindre ce but est la *mauvaise foi*. Si beaucoup de personnes qui déclarent volontiers détester les Juifs ne se reconnaissent pas en ce portrait, c'est qu'en fait elles ne les détestent point. Elles ne les aiment point non plus ; elles ne les détestent point ; elles ne sont rien, elles ne sont personne, « ...et comme il faut malgré tout paraître quelque chose, elles se font écho, rumeur, elles vont,

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

répétant, sans penser à mal, sans penser du tout, quelques formules apprises qui leur donnent droit d'accès dans certains salons... » (1). Tout autre est le véritable antisémite. C'est avant tout un homme qui a peur. « ...C'est un lâche qui ne veut pas s'avouer sa lâcheté ; un assassin qui refoule et censure sa tendance au meurtre sans pouvoir la réfréner et qui pourtant n'ose tuer qu'en effigie, ou dans l'anonymat d'une foule... Destructeur par fonction, sadique au cœur pur, l'antisémite est au plus profond de son cœur un criminel... » (2).

Les Juifs ont un ami pourtant : le démocrate, mais c'est un piètre défenseur. A l'inverse de l'antisémite qui use volontiers de l'esprit de synthèse, le démocrate est à l'ordinaire un esprit analytique. Il omet de considérer ces synthèses historiques concrètes et premières que sont le Juif, l'Arabe, le nègre, le bourgeois, l'ouvrier. Cartésien par excellence, épris de clarté, il assimile l'examen de la vie spirituelle à l'observation de la chose. Il décompose des ensembles inconnus en leurs éléments. Après avoir divisé, il regroupe. Il tient alors le tout pour la somme de ses parties, et non pour une essence initiale qui, antérieure à toute analyse, serait *autre chose* et *plus* que la somme de ses éléments. Qu'est-ce alors que le Juif dans cette perspective ? C'est un « *individu* ». « ...Une incarnation singulière des traits universels qui font la nature humaine... » (3). Et voilà bien qui rend tout dialogue impossible entre le démocrate et l'antisémite. Celui-ci poursuit la mort du Juif comme totalité synthétique distincte des autres espèces humaines ; celui-là ne reconnaît que l'homme universel et abstrait par crainte que ne s'éveillent ces grandes formes collectives (conscience juive ou conscience de classe) où il risque de se dissoudre. Aussi peut-on déceler chez lui comme une nuance d'antisémitisme, et Sartre précise ici sa pensée en disant que si l'antisémite reproche au Juif *d'être* Juif, le démocrate lui reprocherait volontiers de *se considérer* comme Juif.

Si l'on se souvient de nos remarques préliminaires à l'examen du « Portrait de l'Antisémitisme », on concevra aisément la nécessité qui s'impose à Sartre de situer désormais le problème juif *sur un autre plan* que celui où il fut débattu au cours des pages précédentes.

Rappelons, en effet, que, pour Sartre, l'homme existe selon deux dimensions ou deux points de vue distincts. *Pour lui-même* en

(1) Réflexions sur la Question juive, page 64.

(2) Réflexions sur la Question juive, page 62.

(3) Réflexions sur la Question juive, page 70.

PRESENCE AFRICAINE

tant que liberté toujours en acte dont le mode d'existence diffère radicalement de celui de la chose inerte. Pour autrui, en ce sens que tout homme « acquiert un caractère », ou participe à une « nature éternelle » aux yeux de ses semblables. Or, il est manifeste que le démocrate, à l'égal de l'antisémite, tend à considérer le Juif comme un « objet » que l'on décrit du dehors et que l'on se propose de classer parmi d'autres objets ou groupes d'objets. Exécré par l'antisémite, le Juif lui apparaît comme une émanation de cette éternelle essence maléfique qui s'appelle la « juiverie ». Toléré par le démocrate, il cesse d'être regardé comme juif ; mais c'est alors pour être intégré dans la notion abstraite de « l'Homme éternel », toujours égal à lui-même dans l'espace et dans le temps. Dans les deux cas, le Juif apparaît du dehors à autrui comme une entité passive procédant elle-même d'un principe immuable. Dans les deux cas, le problème, mal posé, ne saurait appeler de solution. Il convient alors, conclut Sartre, de nous poser la question à notre tour. Essayons, par une intuition sans distance, de saisir ce qu'est le Juif pour lui-même. « Existe-t-il, et s'il existe, qu'est-il ? D'abord un Juif ou d'abord un homme ? La solution du problème réside-t-elle dans l'extermination de tous les Israélites ou dans leur assimilation totale ? Ou ne peut-on entrevoir une autre manière de poser le problème et une autre manière de le résoudre ? » (1).

Sartre est d'accord sur un point avec l'antisémite. Il ne croit pas à une nature humaine abstraite dont les espèces seraient identiques ; une société n'est pas une somme de molécules isolées et isolables. Il faut alors considérer les phénomènes biologiques, psychiques et sociaux dans un esprit synthétique. Mais Sartre se sépare de l'antisémite par l'usage qu'il fait de l'esprit de synthèse. Il ne connaît point de « principe juif » immuable et n'est pas manichéiste ; il demeure sceptique au sujet de l'hérédité psychologique et n'accepte d'utiliser les concepts ethniques que dans les domaines où ils ont reçu des confirmations expérimentales, à savoir ceux de la biologie et de la pathologie. Pour lui, rappelons-le, l'homme se définit comme un être « en situation ». « Cela signifie qu'il forme un tout synthétique avec sa situation biologique, économique, politique, culturelle, etc. On ne peut le distinguer d'elle, car elle le forme et décide de ses possibilités, mais inversement c'est lui qui lui donne son sens en se choisissant dans et par elle... » (2). Nous savons, en effet, que, selon Sartre, tout

(1) *Réflexions sur la Question juive*, page 74.

(2) *Réflexions sur la Question juive*, page 76.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

homme « en situation » possède une « condition », c'est-à-dire un ensemble de limites et de contraintes telles que le fait contingent de sa naissance, la nécessité de travailler, de mourir, etc. qui forment son « lot ». Nous savons aussi que, jeté dans la vie sans l'avoir sollicité, tout homme est libre pour se débattre comme il le peut, toujours incertain du fruit possible de ses efforts, au cœur d'un univers qu'il n'a pas choisi, mais dont il est néanmoins *responsable* par le choix qu'il fait de cet univers, des autres, de lui-même. Et telle est bien la situation du Juif dont la liberté se manifeste au premier chef par l'option pour ou contre une existence authentique. Ce que montre clairement cet exemple que nous empruntons au tome II des *Chemins de la liberté*. Nous y assistons à la rencontre de deux Israélites dont les conditions respectives présentent de nombreuses ressemblances. Tous deux sont Juifs. Tous deux vivent à Paris et ont adopté la France comme patrie d'élection. Tous deux, à la veille de Munich, sont intéressés au conflit qui menace de s'actualiser en une guerre d'extermination, entre deux formes d'impérialisme qu'opposent situation économiques et idéologies. En un mot, identité de conjonctures historiques. Ce qui distingue alors ces deux hommes, c'est l'usage concret qu'ils font respectivement de leur liberté. Le premier, Birnenschatz, riche diamantaire, a choisi de renier sa situation d'Israélite, dans toute la mesure du possible. Le second, Schalom, toujours errant, toujours en quête de secours, a fait choix de prendre à son compte ses origines. Une visite de Schalom implorant quelque service est venue rappeler à Birnenschatz son passé qu'il s'efforce d'oublier. Aussi jette-t-il un coup d'œil rapide dans la glace. « Un mètre quatre-vingt, le nez cassé, la tête d'un boxeur américain sous les grosses lunettes, non, nous ne sommes pas de la même espèce. » Et il n'osait point regarder Schalom, car il « se sentait compromis » par le regard implorant et complice de ce « sale youtre » (1). Un peu plus loin, alors que Schalom, se reconnaissant solidaire des Juifs allemands maltraités dans les camps de concentration, déclare souhaiter cette guerre dont l'enjeu est la libération de ses frères, Birchenschatz, ivre de colère, déclare « se foutre » des Juifs allemands et revendique avec violence sa qualité de Français. « Allez la faire ailleurs, votre guerre », dit-il à Schalom.

Bien loin, par conséquent, d'être *pour lui-même* figé dans cette immobilité élastique que consacrent aussi bien la tradition du radicalisme moderne que la tradition antisémite, le Juif *se fait*

(1) Le Sursis, page 81.

PRESENCE AFRICAINE

être ce qu'il est à partir de son passé collectif et de son actuelle situation historique. Sa condition forme un ensemble concret où corps, esprit, traditions, milieu d'entreprises ne font qu'un. Voyez ce Juif assis sur le pas de sa porte, dans la rue des Rosiers, « le nez légèrement crochu, les oreilles écartées, un melon enfoncé jusqu'aux yeux ». Certains traits comme la forme du nez et l'écartement des oreilles sont purement anatomiques, ils lui sont imposés. Mais ce qui frappe à titre de caractère psychique et social, c'est le libre choix qu'il fait de son corps et de sa condition. En laissant pousser sa barbe, par exemple, il exprime son attachement aux traditions de la communauté juive, il se désigne comme venant de Pologne, comme appartenant à une première génération d'émigrants. Il n'est point jusqu'à son sourire d'une étrange bonté douloureuse qui ne témoigne de ce qu'il est. A l'égal de tout homme, le Juif est ainsi *libre*, par ce choix inconditionnel de lui-même par quoi il assume l'authenticité ou se perd dans l'évasion et *condamné à être libre* par cette nécessité toujours présente de témoigner de lui-même, quel que soit par ailleurs le sens de ce message.

Mais la situation du Juif diffère essentiellement de celle d'autres types de collectivités historiques, la classé paysanne par exemple ou la classe ouvrière. Le paysan comprend sa situation à partir du lien de participation mystique qui l'unit à cette terre qu'il féconde par son labeur et dont il recueille et possède les richesses. L'ouvrier comprend la sienne à partir de l'action concrète et transformatrice qu'il opère par son travail sur les choses, et du type de solidarité qui le lie à ses camarades, comme lui orientés vers la matière, comme lui producteurs, mais privés des instruments et des produits de leur travail. Le Juif, lui, pense sa situation *à partir* de cette malédiction éternelle qui pèse sur sa race. Rien d'étrange alors à ce que, au contraire du paysan ou de l'ouvrier qui peuvent revendiquer leur passé, il ait souvent choisi, pour sa part, de se fuir dans l'inauthenticité. Voilà pourquoi, sur le plan *pratique*, il s'est volontiers consacré au négoce qui ne le cantonnait point en quelque pays d'élection, quand il jugeait devoir se soustraire au regard de ses persécuteurs. Voilà pourquoi sur le plan *spirituel*, il a de préférence cultivé l'intelligence abstraite, car seule la science universelle peut rassembler les hommes en une commune entreprise. Et s'il est vrai, comme le dit Hegel, qu'une collectivité est historique dans la mesure où elle a la mémoire de son histoire, la communauté juive est la moins historique de toutes les sociétés, « car elle ne peut garder mémoire que

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

d'un long martyre, c'est-à-dire d'une longue passivité » (1). Une communauté sociale est d'abord *nationale* et *religieuse*. « Or, la communauté juive qui fut l'une et l'autre s'est vidée peu à peu de ces caractères concrets . » (2). Vingt siècles de désagrégation et de dispersion lui ont interdit d'avoir un passé historique.

Il n'y a pas lieu après cela de s'étonner de cet étrange style de vie que l'on décèle chez nombre d'artistes. Tour à tour humble et arrogant, fuyant et envahissant, le Juif est avant tout un inadapté. Nulle part, il ne se sent chez lui. En quelque lieu qu'il se trouve, il se sent *compromis* par les regards chargés de reproches qui pèsent sur lui. A ce point que tel Birchenschatz dont nous parlions tout à l'heure, il en vient par instant à fuir le commerce des hommes de sa race afin d'oublier sa naissance, car il finit par détester lui-même ce que les autres détestent en lui, pour reprendre la formule de Richard Wright qui fut amené à exprimer cette même conclusion au sujet de l'attitude adoptée par les noirs américains à l'égard des blancs et en face d'eux-mêmes.

Et qui est responsable de cette lente dégénérescence ? Le Juif lui-même, sans doute, dans la mesure et dans le sens où il a pu consentir à sa déchéance politique. Mais ce n'est pas assez dire. Nous savons déjà que l'antisémite contemporain est responsable *aujourd'hui* de la haine ardente et insensée que nombre de gens portent aux Israélites. Mais à l'horizon de cette malédiction *raciale* nous est déjà apparue la malédiction *économique*, œuvre de la société féodale chrétienne qui réservait le seul exercice, d'ailleurs nécessaire, du commerce, aux Juifs jugés indignes de posséder et de travailler la terre, et par delà cette malédiction, surgit la malédiction *religieuse*, comme fondement et consécration de la haine que le chrétien porte au Juif. Le chrétien hait le Juif parce qu'il a tué son Dieu. Voilà pourquoi, dit-on, le Juif fut maudit pour l'éternité. Mais outre que le fait est historiquement inexact puisque, ainsi que le souligne Sartre (3), l'instrument et les auteurs du supplice étaient non point Juifs, mais romains, outre qu'il serait, en toute conjoncture, odieux de faire répondre à des générations entières du crime de quelques-uns, comment ne pas voir qu'il ne s'agit point ici d'une *cause*, mais d'un *prétexte*. Et nous retrouvons au terme de ces analyses ce même processus de *mauvaise foi* qui nous est apparu dès les premières pages du livre de Sartre. A l'occasion d'un événement

(1) Réflexions sur la Question juive, page 85.

(2) Réflexions sur la Question juive, page 85.

(3) Réflexions sur la Question juive, page 86.

PRESENCE AFRICAINE

historique, la mort du Dieu des chrétiens, appelé à survivre dans la mémoire des peuples, les hommes ont chargé Israël du poids de leurs crimes et de leur indignité. Car ce n'est point d'aujourd'hui qu'ils ont accoutumé de traîner dans la boue les héros d'un instant que, la veille, ils encensaient. Les Juifs, nous dit-on, ont bafoué et frappé le Christ après l'avoir adoré. Et Pierre, en une nuit n'a-t-il point renié Jésus trois fois ? Et pour nous de se révéler le sens de cette malédiction liée au destin d'Israël. Elle n'est ni un décret de la volonté divine comme le veut la tradition, ni la conséquence logique d'un geste sacrilège. Elle est, en son essence, le choix le plus intérieur et le plus inavoué de la mauvaise conscience chrétienne qui se masque sa détresse initiale et l'urgence de ses responsabilités en attribuant au Juif tout ou partie de ses maux et de ses échecs.

Nos réflexions, conclut Sartre au terme de son étude, ne prétendent point conduire à une solution du problème juif, mais on peut, à partir d'elles préciser les conditions dans lesquelles une solution peut être envisagée. « ...Le phénomène premier est donc l'antisémitisme, structure sociale régressive et conception du monde prélogique. Ceci posé que veut-on ?... » (1).

La solution du problème comporte la définition du but à atteindre et les moyens de l'atteindre.

Le but d'abord. L'assimilation ? Elle demeurera impossible tant que persistera l'antisémitisme. Seule une politique de mariages mixtes et d'interdictions rigoureuses visant les pratiques de la religion pourrait conduire à la longue à l'assimilation. Mais de telles mesures paraissent inhumaines et incompatibles avec l'exercice d'une démocratie véritable. Elles ne sauraient satisfaire d'ailleurs que les Juifs inauthentiques qui ont renié leur communauté d'origine. Ce que propose Sartre est un libéralisme concret. Le corps « ...quasi historique » que forment les Juifs ne saurait être considéré comme un élément étranger à la Société. Bien au contraire, il lui est nécessaire. « ...Si l'Eglise a toléré son existence, en un temps où elle était toute-puissante, c'est qu'il assumait certaines fonctions économiques qui le rendaient indispensable. Aujourd'hui, ces fonctions sont accessibles à tous, mais cela ne signifie pas que le Juif, comme facteur spirituel, ne contribue pas à donner à la nation française son caractère particulier et son équilibre... » (2). Il faut donc reconnaître le Juif comme Juif, et comme Français, comme Juif français. De même, dans

(1) Réflexions sur la Question juive, page 185.

(2) Réflexions sur la Question juive, pages 188-189.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

les sociétés où la femme vote, on ne lui demande pas de changer de sexe en approchant de l'urne : sa voix vaut celle de l'homme, mais c'est *en tant que femme* qu'elle vote, avec ses soucis, ses passions, son caractère de femme.

Le but une fois défini, comment l'atteindre ? Le problème étant né de l'antisémitisme, la question revient donc à celle-ci : Comment agir sur l'antisémitisme ? L'antisémitisme, nous le savons, est un effort passionné et irraisonné pour créer symboliquement une certaine forme d'union nationale *contre* la division de la société en classes, seule réalité sociale vraiment première. On tente alors de supprimer la fragmentation de la collectivité en groupes adverses « ...en portant les passions communes à une température telle qu'elle fasse fondre les barrières »... (1). Et comme cependant les divisions subsistent, on tente de résumer toutes les distinctions sociales (classes travailleuses et classes possédantes, etc.) en celle du *Juif* et du *Non-Juif*. Il s'ensuit que l'antisémitisme est un phénomène social secondaire qui disparaîtrait spontanément au sein d'une société sans classes fondée sur la propriété collective des instruments de travail. Mais comment, dans l'immédiat, élever à l'existence une telle société seulement *possible* dans le futur, nullement fatale puisque les hommes sont libres de se maintenir indéfiniment dans les formes contemporaines de la vie collective ? Il s'agit en attendant, selon Sartre, de créer une ligue militante contre l'antisémitisme, et plus généralement — encore que cette idée ne soit pas expressément formulée dans cette présente étude — d'œuvrer à dissiper la mauvaise foi de beaucoup de gens, en les invitant, par la propagande et par l'exemple, à expulser de leur cœur toute espèce de préjugés, à opérer cette conversion morale radicale grâce à quoi, renonçant à l'esprit de sérieux et à la soumission automatique à des valeurs préétablies, ils deviendront maîtres de leur destin lié à leur seule liberté. Et tel est bien le sentiment que semblent exprimer les dernières lignes de l'ouvrage de Sartre qui font ressortir l'étroite connexion de l'ensemble des problèmes politiques et sociaux, et plus généralement *humains*. L'antisémitisme est lié au fascisme. Ce sont là deux composantes parallèles et nécessaires d'un projet global d'une collectivité qui entend masquer ses divisions internes en se dressant d'un bloc contre quelque principe maléfique. Ici le Juif ; là le Nègre ; ailleurs le Chinois ; ailleurs l'Arabe. En luttant contre l'antisémitisme, on combat *en même temps* toutes les haines raciales qui opposent noirs et blancs, Africains et Européens, colonisés et colonisateurs. Mieux :

(1) *Ibidem*, page 193.

PRESENCE AFRICAINE

en combattant le racisme sous toutes ses formes, c'est pour nous Français que nous œuvrons, si tant est que nous entendions demeurer libres. Et nous ne saurions mieux faire que de clore ici notre étude en concluant avec Sartre : « ...Pas un Français ne sera libre tant que les Juifs ne jouiront pas de la plénitude de leurs droits. Pas un Français ne sera en sécurité tant qu'un Juif, en France et dans le monde entier, pourra craindre pour sa vie... » (1).

On prête à Sartre le propos suivant formulé au cours d'une de ses conférences consacrée à l'examen des questions raciales : « ...Mes « *Réflexions sur la Question juive* ». concernent également le problème noir. Remplacez le Juif par le Nègre ; l'antisémite par l'esclavagiste blanc. Il n'y aura rien d'essentiel à retrancher de mon livre ». Sartre a-t-il aussi nettement exprimé sa pensée ? Nous l'ignorons. Mais il demeure acquis pour nous, au terme de nos précédentes analyses, que l'antisémitisme imprimant un projet initial de mauvaise foi, que le Juif n'étant point *la cause* sollicitante d'une haine logiquement justifiée, mais le *motif ou prétexte* à partir desquels l'homme qui redoute sa liberté et ses responsabilités authentiques recherche l'état passionnel *comme tel*, on ne saurait admirer, comme Sartre le dit d'ailleurs expressément au cours de son étude, que d'autres races humaines puissent, en certaines conjonctures, être investies de cette « anti-valeur » dont le Juif est lui-même investi.

Aussi bien, en considérant à présent le problème noir tel qu'il se pose aux Etats-Unis selon Sartre, serons-nous amenés à retrouver quelques-unes des idées essentielles qui nous sont déjà apparues. Une première concernera la conduite même du blanc responsable à la fois de l'idée passionnelle qu'il se forge du nègre, et, par voie de conséquence, du comportement adopté par celui-ci dans la mesure où un certain déséquilibre existentiel trahit chez lui cette nécessité impérieuse de se conduire conformément à la représentation formée à ses dépens, et c'est dans ce sens que Richard Wright a pu dire récemment : « Il n'y a pas de problème noir aux Etats-Unis ; il n'y a qu'un problème blanc » (2) Une seconde idée concernera la propre attitude du noir en présence du blanc, dans la mesure et dans le sens où, à partir de son passé collectif et de l'image que l'on se fait de lui, il sera toutefois libre d'opter pour ou contre la reconnaissance authen-

(1) *Réflexions sur la Question juive*, page 198.

(2) Cité par Sartre, *Réflexions sur la Question juive*, pages 196-197.

SITUATION RACIALE ET CONDITION DE L'HOMME

tique de sa race. Et tels sont bien deux des aspects essentiels sous lesquels s'est découvert à nous le problème juif. Sans doute n'est-ce point le sentiment de Sartre de vouloir identifier rigoureusement les deux problèmes. Au cours d'une conversation que nous eûmes avec lui il reconnaissait au noir une véritable authenticité *de fait* imposée par sa couleur qui n'est point le partage du Juif dont le type racial est souvent indéterminé. Il reste qu'ici et là surgissent de fréquentes analogies.

Mais le mode d'expression dont usera Sartre sera désormais tout différent. Pour nous faire appréhender en quelque sorte par « en dedans », la condition tragique du noir condamné à vivre et à se débattre au sein d'une communauté blanche hostile, il cessera de recourir à une forme d'exposition rationnelle et systématique. Il s'agit maintenant d'en appeler au plus vif de la sensibilité de chacun en portant sur la scène ce drame atroce qu'a vécu et que vit encore le nègre américain. Ainsi va se dévoiler à nous dans sa *vérité* le *sens même* de cette forme de condition humaine dont les explications sociologiques les plus solides ne sauraient rendre compte que *du dehors*. Mais avant de dégager la profonde signification de cette pièce à scandale que Sartre fit jouer à Paris, l'hiver dernier, et qui porte comme titre « La Putain respectueuse », il convient, semble-t-il, de rappeler brièvement ce qu'est la condition du noir aux Etats-Unis en soumettant au lecteur quelques observations empruntées principalement aux remarquables études publiées dans les « Temps modernes » (1) dont l'inspiration est très proche de celle qui anime toute l'œuvre de Sartre, et aux poignantes nouvelles du romancier noir américain Richard Wright que découvre aujourd'hui le lecteur français. C'est là ce que nous allons désormais considérer.

M. WATTEAU.

(de Paris).

(A suivre.)

(1) Temps Modernes. Numéro spécial consacré aux Etats-Unis. Août-septembre 1946.

Bois d'Ebène

par Jacques ROUMAIN ⁽¹⁾

PRÉLUDE

*Si l'été est pluvieux et morne
si le ciel voile l'étang d'une paupière de nuage
si la palme se dénoue en haillons
si les arbres sont d'orgueil et noirs dans le vent et la brume*

*Si le vent rabat vers la savane un lambeau de chant funèbre
si l'ombre s'accroupit autour du foyer éteint*

*Si une voiture d'ailes sauvages emporte l'île vers les naufrages
si le crépuscule noie l'envol déchiré d'un dernier mouchoir
et si le cri blesse l'oiseau
tu partiras
abandonnant ton village
la lagune et les raisiniers amers
la trace de tes pas dans ses sables
le reflet d'un songe au fond du puits
et la vieille tour attachée au tournant du chemin
comme un chien fidèle au bout de sa laisse
et qui aboie dans le soir
un appel fêlé dans les herbages...*

*Nègre colporteur de révolte
tu connais tous les chemins du monde
depuis que tu fus vendu en guinée
une lumière chavirée t'appelle
une pirogue livide
échouée dans la suie d'un ciel de faubourg*

(1) Né le 4 juin 1907, à Port-au-Prince (Haïti). Décédé le 18 août 1944.

Cheminées d'usines

*palmistes décapités d'un feuillage de fumée
délivrent une signature véhémence*

La sirène ouvre ses vannes

du pressoir des fonderies coule un vin de haine

une houle d'épaules l'écume des cris

et se répand dans les ruelles

et fermente en silence

dans les taudis cuves d'émeute

Voici pour ta voix un écho de chair et sang

noir messenger d'espoir

car tu connais tous les chants du monde

depuis ceux des chantiers immémoriaux du Nil

Tu te souviens de chaque mot le poids des pierres d'Egypte

et l'élan de ta misère a dressé les colonnes des temples

comme un sanglot de sève la tige des roseaux

cortège titubant ivre de mirages

sur la piste des caravanes d'esclaves

élèvent

maigres branchages d'ombres enchaînés de soleil

des bras implorants vers nos dieux

Mandingues Arada Bambara Ibo

gémissant un chant qu'étranglaient les carcans

et quand nous arrivâmes à la côte

Mandingues Bambara Ibo

quand nous arrivâmes à la côte

Bambara Ibo

qu'une poignée de grains épars

dans la main du semeur de mort

Ce même chant repris aujourd'hui au Congo

Mais quand donc ô mon peuple

les hivers en flammes dispersant un otage

d'oiseaux de cendre.

reconnaitrai-je la révolte de tes mains ?

PRESENCE AFRICAINE

Et que j'écoutai aux Antilles
car ce chant négresse
qui t'enseigna négresse ce chant d'immense
peine
négresse des Iles négresse de plantations
cette plainte désolée .

Comme dans la conque le souffle oppressé des mers

Mais je sais aussi un silence
un silence de vingt-cinq mille cadavres nègres
de vingt-cinq mille traverses de Bois-d'Ebène.

Sur les rails du Congo-Océan
mais je sais
des suaires de silence aux branches des cyprès
des pétales de noirs caillots aux ronces
de ce bois où fut lynché son frère de Géorgie
et berger d'Abyssinie

Quelle épouvante te fit berger d'Abyssinie
et masque de silence minéral

Quelle rosée infâme de tes brebis un troupeau de marbre
dans les pâturages de la mort

Non il n'est pas de cangue ni de lierre pour l'étouffer
de geôle de tombeau pour l'enfermer
d'éloquence pour le travestir des verroteries du mensonge

le silence

plus déchirant qu'un simoun de sagaies
plus rugissant qu'un cyclone de fauves
et qui hurle
s'élève
appelle
vengeance et châtiment
un raz-de-marée de pus et de lave
sur la félonie du monde
et le tympan du ciel crevé sous le poing
de la justice .

Afrique j'ai gardé ta mémoire Afrique
tu es en moi
Comme l'écharde dans la blessure
comme un fétiche tutélaire au centre du village
fais de moi la pierre de ta fronde
de ma bouche les lèvres de ta plaie
de mes genoux les colonnes brisées de ton abaissement...

POURTANT

je ne veux être que de votre race
ouvriers paysans de tous les pays
ce qui nous sépare
les climats l'étendue l'espace
les mers
un peu de mousse voiliers dans un baquet d'indigo
une lessive de nuages séchant sur l'horizon
ici des chaumes un impur marigot
là des steppes tondues aux ciseaux du gel
Des alpages
la rêverie d'une prairie bercée de peupliers
le collier d'une rivière à la gorge d'une colline
le pouls des fabriques martelant la fièvre des étés
D'autres plages d'autres jungles
l'assemblée des montagnes
habitée de la haute pensée des éperviers
d'autres villages

Est-ce tout cela climat étendue espace
qui crée le clan la tribu la nation
la peau la race et les dieux
notre dissemblance inexorable?

Et la mine
et l'usine
les moissons arrachées à notre faim
notre commune indignité
notre servage sous tous les cieux invariable?
Mineur des Asturies mineur nègre de Johannesburg métallo
de Krupp dur paysan de Castille vigneron de Sicile paria
des Indes

PRESENCE AFRICAINE

(Je franchis ton seuil — réprouvé
je prends ta main dans ma main — intouchable)
garde rouge de la Chine soviétique ouvrier allemand de la
prison de Moabit indio des Amériques

Nous rebâtissons
Copeu
Palenque
et les Tihuanacos socialistes

Ouvrier blanc de Détroit péon noir d'Alabama
peuple innombrable des galères capitalistes
le destin nous dresse épaule contre épaule
et reniant l'antique maléfice des tabous du sang
nous foulons les décombres de nos solitudes

Si le torrent est frontière
nous arracherons au ravin sa chevelure
intarissable
si la pierre est frontière
nous briserons la mâchoire des volcans
affirmant les cordillères
et la plaine sera l'esplanade d'aurore
où rassembler nos forces écartelées
par la ruse de nos maîtres

Comme la construction des traits
se résout en l'harmonie du visage
nous proclamons l'unité de la souffrance
et de la révolte
de tous les peuples sur toute la surface de la terre

et nous brassons le mortier des temps fraternels
dans la poussière des idoles.

Jacques ROUMAIN.

Trois Poèmes

par David DIOP (1)

*A mon cher beau-frère
affectueusement.*

LE TEMPS DU MARTYR

*Le Blanc a tué mon père
Car mon père était fier
Le Blanc a violé ma mère
Car ma mère était belle
Le Blanc a courbé mon frère sous le soleil des routes
Car mon frère était fort
Puis le Blanc a tourné vers moi
Ses mains rouges de sang
Noir
M'a craché son mépris au visage
Et de sa voix de maître :
« Hé boy, un berger, une serviette, de l'eau ! »*

CELUI QUI A TOUT PERDU...

I

*Le soleil riait dans ma case
Et mes femmes étaient belles et souples
Comme les palmiers sous la brise des soirs
Mes enfants glissaient sur le grand fleuve
Aux profondeurs de mort
Et mes pirogues luttaient avec les crocodiles
La lune, maternelle, accompagnait nos danses
Le rythme frénétique et lourd du tam-tam
Tam-tam de la Joie Tam-tam de l'Insouciance
Au milieu des feux de liberté*

(1) 21 ans, étudiant en médecine, sénégalais.

PRESENCE AFRICAINE

II

*Puis un jour, le silence...
Les rayons du soleil semblèrent s'éteindre
Dans ma case vide de sens
Mes femmes écrasèrent leurs bouches rougies
Sur les lèvres minces et dures des conquérants aux yeux d'ici
Et mes enfants quittèrent leur nudité paisible
Pour l'uniforme de fer et de sang.
Vous n'êtes plus, vous aussi
Tam-tam de mes nuits, Tam-tam de mes pères
Les fers de l'esclavage ont déchiré mon cœur !*

SOUFFRE PAUVRE NEGRE...

*Le fouet siffle
Siffle sur ton dos de sueur et de sang,
Souffre pauvre Nègre
Le jour est long
Si long à porter l'ivoire blanc du Blanc, ton Maître
Souffre pauvre Nègre
Tes enfants ont faim
Faim et ta case branlante est vide
Vide de ta femme qui dort
Qui dort sur la couche seigneuriale
Souffre pauvre Nègre
Nègre noir comme la Misère !*



Ballade Khassonkaise

de Dioudi

Jeunes filles, dont le regard sait si bien faire battre le cœur des hommes les plus froids, vous qui pouvez d'un coup d'œil faire plus de mal que le fusil chargé jusqu'à la gueule, et plus de plaisir que la vue du fleuve après une longue marche dans le désert, écoutez l'histoire de Dioudi qui est morte d'amour.

Guerriers qui faites trembler l'ennemi et qui vous précipitez sur lui avec l'impétuosité du fleuve après le premier orage, vous dont la valeur défend les jeunes filles de la servitude et des brutalités des envahisseurs du pays, écoutez l'histoire de Séga qui est mort d'amour.

Bakari était un grand roi qui commandait à tout le Bakounou. Son nom était vénéré par les habitants de cent villages et faisait l'effroi de ses ennemis, parce qu'il avait grand nombre de vaillants guerriers dont la bravoure était irrésistible.

Le tata de Bakari était une grande forteresse dans laquelle il avait grand nombre d'esclaves, des armes, des tissus, des vivres et de l'or en quantité. Car Bakari était le chef le plus puissant du pays.

Bakari possédait toutes les richesses, mais ce qu'il avait de plus précieux, c'était sa fille, la belle Dioudi.

Guerrier ! toi qui n'as jamais tremblé devant la sagaie de ton ennemi, tu aurais tremblé devant l'œil de Dioudi. Tu aurais suivi son regard en tremblant. Tu aurais été le plus heureux des hommes si elle t'avait souri. Tu aurais voulu mourir si elle t'avait dédaigné.

C'est qu'elle était belle, Dioudi. Toutes les filles de son village étaient belles, mais quand Dioudi apparaissait, personne ne les voyait plus. On ne regarde plus les étoiles quand s'est levé le soleil.

Tous les jeunes hommes du pays, et même de très loin à la ronde, étaient épris de Dioudi. Chacun aurait voulu son amour.

PRESENCE AFRICAINE

Mais Dioudi est sévère ; elle n'aimera que le plus beau, le plus brave et le plus aimant.

Allons, jeunes guerriers ! quel est celui de vous qui sera aimé de Dioudi ?

Dioudi est belle comme le soleil levant. Dioudi est agile comme la gazelle. Dioudi a le regard qui fait perdre la mémoire et qui fait trembler l'homme le plus résolu.

Quand Dioudi chante, chacun est dans le ravissement. Si Dioudi parle, tous les jeunes hommes se taisent et ne savent plus parler. Allons, jeunes guerriers, qui de vous sera aimé de Dioudi ?

C'est Séga que Dioudi aime ; elle qui fait trembler d'émotion tous les jeunes hommes, elle est émue quand elle le rencontre. Et Séga, qui est le plus beau, le plus brave, le plus aimant des guerriers, s'attache à ses pas.

Sans que sa voix lui dise rien, ses yeux lui disent des choses qui les plongent tous deux dans l'extase.

Séga aime Dioudi, Dioudi aime Séga. Guerriers, perdez l'espérance. Dioudi sera à Séga, Séga sera à Dioudi. Pendant la vie, pendant la mort.

Dioudi aime Séga, Séga aime Dioudi. Ils ne se sont jamais parlé, mais ils se sont vus une fois et ils savent tout ce qu'ils ont d'amour l'un pour l'autre.

Personne ne les a vus, personne ne sait qu'ils se connaissent et pourtant Séga passe de longues heures auprès de Dioudi.

Dioudi aime Séga. Séga aime Dioudi.

L'amour sait réunir les amants en même temps qu'il aveugle et rend sourds ceux qui gardent les jeunes filles.

Séga aime Dioudi, la fille du roi. Mais lui est pauvre, il est de naissance obscure, il ne pourra prétendre à être son époux. Qu'importe ! Séga et Dioudi n'ont pas songé à cela pour s'aimer. Leur amour est né sans qu'ils le sachent. Ils ne l'ont connu que lorsqu'il était immense et les dominait totalement.

Les amants ne songent pas à l'avenir, ils s'aiment et voilà tout. Quand ils sont ensemble, ils ne désirent plus rien ; tout le reste du monde leur est indifférent.

Séga aime Dioudi. Dioudi aime Séga.

Ils se voient chaque nuit. Ils sont heureux. Personne ne connaît leur liaison ; rien n'entrave leur passion ; ils ne songent pas à l'avenir.

Mais, hélas ! hélas ! le bonheur n'a qu'un jour, le malheur dure toute la vie.

Pleure Dioudi ! Pleure Séga ! Voilà le malheur qui va fondre sur vous. Votre amour est si grand qu'il vous fera mourir.

BALADE KHASSEONKAISE DE DIOUDI

La guerre est déclarée ; l'ennemi avance, brûlant les villages, tuant les hommes, emportant les femmes en esclavage, enlevant les récoltes et les troupeaux. Les vautours les suivent parce qu'ils ont à manger abondamment partout où ils passent.

Les Bambaras envahissent le pays. Bakary, prends garde ! la mort est proche si tu ne sais te défendre.

Les Bambaras sont cruels. Ils tuent les guerriers. Ils réduisent les enfants en esclavage. Ils violentent les femmes. Prends garde, Bakary !

Bakary fait battre le tam-tam de guerre.

Accourez, jeunes guerriers. De tous côtés, vous arrivez avec empressement, vous avez vos grigris qui vous rendent invulnérables. Vous avez vos fusils chargés jusqu'à la gueule. Vous avez de la poudre en grande abondance.

Accourez, jeunes guerriers ! Il faut défendre le pays. Prenez-y garde !

Les Bambaras violentent les jeunes filles, mais vous, qui êtes plus braves que les Bambaras, vous saurez leur prendre leurs femmes et leurs filles.

Les Bambaras sont riches, mais vous leur prendrez leurs troupeaux, leurs armes et leur or.

Les guerriers accourent, et le premier de tous est Séga. Séga n'est pas reconnaissable. Il était doux, suppliant, tremblant d'émotion devant Dioudi. Mais quand il a les armes à la main, il est formidable.

Séga est un simple et obscur guerrier par l'extraction ; mais il est si fort, il est si brave, il est si hardi que bientôt il est le chef. Il entraîne ses amis au combat. C'est le plus brave, c'est le plus hardi. Ses amis le suivent et lui obéissent. Séga est un grand chef.

Dioudi pleure, Dioudi tremble pour les jours de Séga, elle se désole et cependant cherche à cacher sa douleur. Mais Bakary s'aperçoit que Dioudi est triste. « Dis-moi, Dioudi, quelles sont tes douleurs ? » Mais Dioudi reste muette. Dioudi ne dira à personne qu'elle aime Séga.

Le temps s'écoule ; la guerre dure, et Dioudi se désole. Elle tremble pour la vie de Séga, mais voilà que d'autres douleurs vont l'assaillir.

Dioudi, mets ton bracelet à la cheville. Dioudi, tu seras mère bientôt.

Dioudi, tu as un enfant qui ressemblera à Séga. Prends garde, Dioudi ! ton père, le roi Bakary, est courroucé. Bakary veut savoir quel est le téméraire qui a osé t'approcher.

PRESENCE AFRICAINE

Il mourra, ce téméraire ! La fille du roi ne peut être aimée que par un roi. Celui qui l'a séduite doit mourir.

— Dioudi, dis-moi, je te l'ordonne, quel est le ravisseur de ton cœur ? Je te jure qu'il mourra.

» Je saurai l'atteindre partout. Il a déshonoré ma fille, il mourra.

» Dioudi, dis-moi son nom, dis-moi qui est cet homme. »

— Mon père, celui que j'aime est beau comme le soleil. Il est brave comme le lion. Il est sage comme un vieillard. Mais je ne vous dirai pas son nom. Il ne doit pas mourir ; il doit être votre fils aimé, en attendant d'être votre successeur

— Dioudi, tu me diras son nom, je saurai t'y forcer. Je veux le faire mourir. On va t'enfermer ; tu souffriras toutes les douleurs. Je te priverai de nourriture. Je te ferai supporter toutes les tortures pour te forcer à me dire son nom, car je veux faire mourir celui qui a déshonoré ma fille.

» Dioudi, dis-moi le nom de ton séducteur. »

— Mon père, celui que j'aime est beau comme le soleil. Il est brave comme le lion. Il est sage comme un vieillard. Mais je ne vous dirai pas son nom. Il ne doit pas mourir, il doit être votre fils aimé en attendant d'être votre successeur.

— Dioudi, tu me diras son nom ; je saurai t'y forcer. Je te ferai mourir de privations et de tortures si tu ne me le désignes pour que je le fasse mourir.

Mais Dioudi ne dira pas son nom. Dioudi répète chaque jour : « Mon amant est beau comme le soleil, brave comme le lion, sage comme un vieillard ».

Dioudi souffre de la faim. Dioudi est enfermée dans un lieu obscur. Dioudi se désespère. Dioudi est morte en répétant : « Mon amant est beau comme le soleil, brave comme un lion, sage comme un vieillard ».

Mai Dioudi n'a pas révélé le nom de celui qu'elle aime.

Séga fait des prodiges. Les Bambaras reculent ; et il les poursuit avec ardeur.

Séga est un grand chef, c'est lui qui commande à tous. Il est brave de sa personne. Il est prudent dans le conseil. Il surprend toujours l'ennemi, et ne se laisse jamais surprendre.

C'est Séga qui a vaincu les Bambaras. Séga est un grand chef.

La guerre est finie ; les guerriers reviennent au pays chargés de butin. Tout le monde acclame Séga. Séga est un grand chef.

Bakary félicite Séga, c'est Séga qui a vaincu les Bambaras.

Bakary est dans la joie, il embrasse Séga. « Dis-moi, brave guerrier, que veux-tu pour ta récompense ? Tu es un grand chef. Tu

BALADE KHASSONKAISE DE DIOUDI

es mon égal. Dis-moi ce que tu désires ; je te jure que je te l'accorderai. »

— Grand roi, j'aime quelqu'un que je ne vois pas ici. Grand roi, je suis prêt à retourner au combat s'il faut tuer d'autres ennemis, courir de nouveaux dangers, remporter encore des victoires pour ta grandeur.

» Grand roi, si tu veux me rendre heureux, donne-moi Dioudi en mariage.

» Dioudi que j'aime et qui est la plus belle, la plus douce, la plus aimante des filles. Grand roi, j'aime Dioudi.

— Hélas ! Hélas ! Dioudi est morte. Elle est morte d'amour sans vouloir révéler le nom de celui qu'elle aimait ; de celui qui est beau comme le soleil, brave comme le lion, sage comme un vieillard.

» Séga ! Dioudi est morte, morte d'amour pendant que tu combattais les Bambaras, pendant que tu te couvrais de gloire, que tu remportais la victoire. Dioudi est morte d'amour. »

Séga se désole. Séga s'est évanoui comme une femme en apprenant la funeste nouvelle. Séga ne veut plus rien, il ne demande plus rien, il ne songe plus à rien qu'à Dioudi. Il jette ses armes, son butin, reste sourd à toutes les félicitations ; il n'entend plus les cris de joie. Il court sur la tombe de sa bien-aimée et il y meurt de douleur en appelant Dioudi, sa chère Dioudi qui est morte d'amour.

Guerriers qui faites trembler l'ennemi et qui vous précipitez sur lui avec l'impétuosité du fleuve après le premier orage, vous dont la valeur défend les jeunes filles de la servitude et de la brutalité des envahisseurs du pays, écoutez l'histoire de Séga qui est mort d'amour.

(Poème traduit du *Khassonké*, A.O.F.)



Chant XXII

par Jacques RABEMANANDJARA

A mon ami Marc de la Roche,
à l'artiste et au poète.

*Bleu, si bleu cet œil du ciel
derrière la vitre !
La vie en fleur entre mes cils.
L'azur entier dans mes paupières.
Bleu, si bleu cet œil du ciel
derrière la vitre !*

*Mornes, si mornes ces quatre murs !
La mort imprègne terre et pierre
d'une sueur d'outre-planète...
Frais, si frais ces cris d'enfant
dans l'âme enclos !*

*Mais qui l'entendra, claire Innocence,
ton chant trop pur,
ta voix trop douce
dans le vacarme de la nuit !*

*La force aveugle de l'abîme
tire de son fouet
le son aigre de l'agonie !
La peau tendre de la douleur
saigne au baiser dur de la corde.*

*Les étoiles meurent sans un soupir.
 Quelle main levée à l'horizon
 Va tendre aux lèvres des héros
 L'offrande rouge de l'Aurore !*

*Du sang, je n'en ai point versé.
 De la mort, je n'en ai point semé.
 Mes doigts sont clairs comme un printemps.
 Mon cœur est neuf comme une hostie.*

*Mais qui l'entendra, chaste Guerrier,
 ta voix trop pure,
 ton chant trop doux
 dans le croassement des ténèbres ?*

*Bleu, si bleu cet œil du ciel
 derrière la grille !
 Frais, si frais ces cris d'enfant
 dans la pelouse !*

*La vie en fleur entre mes cils,
 l'azur entier dans mes paupières,
 L'innocence entre les plis de l'âme...*

Jacques RABEMANANJARA,
 12 Juin 1947
 Prison civile, Tananarive.



Mythologie et Folklore sur le Haut-Zambèze

par Marthe ARNAUD

Dans le nord-ouest de la Rhodésie, région que bordent le Congo belge au nord et l'Angola portugais à l'ouest, le tribu des Malozi habite la partie élargie de la vallée du Haut-Zambèze qu'on appelle le Bulози. Ces Malozi, avec leur roi, leur constitution monarchique, règnent encore nominalement, avec l'assentiment du Gouvernement britannique, sur les tribus environnantes, ce pays de plaine et de brousse étant protectorat, « native reserve ».

Parmi ces tribus, dont certaines leur sont apparentées et de culture identique, d'autres, différentes, plus fétichistes, les Malozi se distinguaient par une religion quasi théiste, à laquelle se joignait le culte des ancêtres, censés être issus du dieu créateur. Ils subissent cependant l'influence d'autres tribus, en particulier celle de la grande tribu des Malubalé, détenteurs de secrets occultes, et qui acquièrent de plus en plus d'emprise morale sur leurs soi-disant seigneurs les Malozi.

Des rites, des coutumes, des croyances des Malozi rappellent ceux de l'ancienne Egypte, et leur culte, leur culture, se rapprochent de ceux des tribus nilotiques, telles les Masai et les Shilluk.

Les Malozi se disent en effet venus de très loin. Un chef me rapporta :

« Les Malozi sont venus de Upa wa Motulo (Est du Nord), ils ont marché longtemps, longtemps, pour venir ici. Le Bulози a pris son nom d'eux, il s'appelait avant leur établissement là, « Ngulu wa Utoya », « pays vide d'arbres, platitude ».

Le type sémitique est plus répandu que le type négroïde parmi les Malozi, et surtout dans la famille royale.

J'ai traduit de l'idiome indigène la mythologie et les contes qui suivent — contes qui sont tout près de leur vie, reflétant le mystère de la forêt, de la magie, l'envoûtement de la musique, de la danse, l'amour humain, la jalousie, la pureté, protectrice de

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

la jeune fille, l'amitié entre frère et sœur — et, plus récemment, avec le progrès de la « civilisation », l'amour de l'argent et le crime qu'il engendre, et qui, autrefois, était l'apanage d'individus isolés, tels que sorciers et mangeurs d'homme.

Depuis l'exode des hommes vers les villes des blancs et vers les mines, d'où ils rapportent des maladies et des tares morales jusqu'alors inconnues dans le pays, les indigènes perdent le respect des lois ancestrales, la crainte des esprits, ils ne craignent plus non plus le dieu Nyambe qui ne veut pas qu'on tue.

Le petit lièvre des fables, dont les prouesses dans les contes anciens illustraient le dicton populaire : « La sagesse n'a point besoin d'un grand corps pour habiter », devient le roublard qui trahit son ami, le mercanti cynique. L'image du « progrès » de la civilisation !

Une correspondante blanche, du pays où j'ai vécu, m'écrit que, désormais, les blancs qui, là-bas, ont entrepris une tâche sociale, ne trouvent plus parmi les jeunes de collaborateurs indigènes d'une haute moralité, tels qu'on en rencontrait et en rencontre encore parmi la génération plus ancienne.

Et un correspondant, qui habite actuellement le sud de l'Afrique, m'écrit que la génération indigène de là-bas, détribalisée par suite du recrutement de plus en plus intensif pour les mines, et par la dépossession au profit des fermiers blancs, est en train d'engendrer et d'élever une « nouvelle race de propensions criminelles ».

Un jour, il a traversé en auto les très beaux parcs publics d'East London, et l'homme qui le conduisait lui confia que jamais il ne se hasardait à pied dans ces parcs, car c'est dangereux, des groupes d'indigènes surgissent soudain des bosquets... L'homme blanc a peur — le genre de civilisation qu'il a introduite dans le pays devient pour lui une menace...

La mythologie et les contes ci-dessous sont extraits d'un ouvrage à paraître : *Ecoutez penser l'Afrique*.

LE DIEU NYAMBE

Nyambe habitait sur la terre avec sa femme Nasilele, il y a longtemps, longtemps. C'est lui qui a fait les forêts et le fleuve, et la plaine, c'est lui qui a formé tous les animaux, les oiseaux, les poissons, il forma aussi Kamunu et sa femme.

Kamunu se distingua vite des autres bêtes. Quand Nyambe sculptait un bois, lui l'homme aussi sculptait le sien. Quand Nyambe sculptait une coupe de bois, l'homme aussi sculptait la sienne. Quand Nyambe forgeait le fer, lui, l'homme, aussi forgeait

PRESENCE AFRICAINE

le sien. Nyambe s'étonna, et il commença à craindre l'homme. Après, l'homme forgea une lance. Un jour il tua l'enfant mâle de la grande antilope rouge. Et encore il tua d'autres bêtes, il les mangea. Nyambe le gronda, il dit :

— Toi homme, ta manière d'agir est mauvaise. Pourquoi les tues-tu ? Ce sont tes frères. Ne des mange pas, vous êtes mes enfants ensemble.

Or Nyambe chassa l'homme, il l'envoya au loin.

Kamunu y mangea une année. C'est alors qu'il revint, il arriva là où l'on boit l'eau. Il fut vu par Kangomba, la grande antilope rouge. Celle-là alla parler à Sasicho, l'oiseau messager de Nyambe, elle dit :

— Celui que j'ai vu là-bas, qui tient une marmite à sortilèges et un casse-tête, n'est-ce point Kamunu qui nous tuait ?

Sasicho alla parler à Nyambe, il dit :

— Kamunu le voilà, il est revenu.

Nyambe dit :

— J'ai entendu, qu'il s'asseye.

Une fois Kamunu arriva vers Nyambe. C'est Kangomba qui mena Kamunu vers Sasicho, le messager de Nyambe. Kamunu demanda à Nyambe une place pour cultiver. Il lui fut donné des champs. Kamunu laboura le sol.

Les buffles entrèrent dans le champ de Kamunu, la nuit. Kamunu blessa un buffle. Il mourut. La nuit se dissipa. Il alla et il le trouva qui était mort. Il alla vers Nyambe :

— J'ai tué un buffle.

Nyambe dit :

— Qu'il le mange.

La marmite de Kamunu mourut, la marmite dans laquelle il faisait cuire les sortilèges. Elle mourut. Kamunu alla vers Kangomba, il dit :

— Va parler pour moi à Nyambe, dis : la marmite à moi elle est morte.

Nyambe dit :

— Les choses à moi aussi finissent ainsi.

Kamunu arriva dans son village. Les élans entrèrent dans le champ de Kamunu la nuit. Kamunu blessa parmi eux le mâle. C'est lui qui fut blessé par Kamunu. L'élan mourut. Kamunu apporta la queue à Kangomba, il dit :

— J'ai tué l'élan.

Kangomba alla vers Nyambe. Nyambe dit :

— Qu'il le mange, c'est mon cadeau de bienvenue.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

Kamunu retourna. Le chien de Kamunu mourut. Kamunu alla vers Kangomba, il dit :

— Le chien à moi est mort.

Nyambe dit :

— C'est bien, j'ai entendu.

Kamunu retourna sortant de chez Nyambe. Il dit à sa femme :

— J'ai vu le chien vers Nyambe, et la marmite.

La femme refusa de croire, elle dit :

— Il n'en est point ainsi.

Le soleil descendit. Les éléphants vinrent dans le champ de Kamunu. La femme réveilla l'homme. L'homme se leva, il saisit ses lances, il blessa l'éléphant. Il le blessa. L'éléphant mourut. La nuit se dissipa. Il alla au matin, il le trouva qui était mort.

Kamunu alla vers Kangomba, il dit :

— Va m'annoncer à Nyambe, dis : j'ai tué l'éléphant.

Nyambe dit :

— Mange-le, c'est ton cadeau de bienvenue, je ne t'ai point donné de cadeau depuis que tu es arrivé chez moi. Mange.

Kamunu retourna. Quand il arriva vers la femme, il dit :

— Nyambe a dit que nous mangions notre cadeau de bienvenue.

L'enfant de Kamunu mourut. L'enfant mourut. Kamunu alla vers Kangomba :

— Va parler à Nyambe pour moi, dis : l'enfant à moi est mort.

Ils allèrent vers Nyambe tous deux. Là, Kamunu trouva son enfant vers Nyambe, il le trouva qui était assis.

Nyambe dit :

— Les choses à moi aussi finissent ainsi.

Nyambe appela Sasicho et Kangomba :

— Comment vivrons-nous ? Kamunu sait venir ici beaucoup.

Ils allèrent dans une île.

Kamunu assembla de grands joncs, il monta dessus, il alla trouver Nyambe dans l'île. Kamunu sculpta une pirogue, il alla porter à Nyambe de toute chose qu'il récoltait, bête ou poisson. Nyambe était triste, quand même il les acceptait, mais il refusait de les manger parce que ce sont ses enfants.

Nyambe fit une montagne, il se réfugia dessus. Là aussi l'homme alla le trouver.

Et Nyambe désira encore s'enfuir. Avec Sasicho et Kangomba, ils envoyèrent les messagers de la terre. Ils trouvèrent les enfants d'homme où que ce soit.

Ils appelèrent les devins, ils appelèrent aussi Simbukoki, l'insecte-oracle :

PRESENCE AFRICAINE

— Montre-nous le sud, montre-nous le nord.

Ils envoyèrent tous les oiseaux chercher Litooma, la ville de Nyambe. Ils ne trouvèrent point.

Ils appelèrent aussi Nalungwana (le hauche-queue), le devin de Nyambe. Nalungwana fit la divination, ils saisit Liuyii l'araignée. il dit :

— Ta vie, Roi, est vers elle.

Nyambe envoya Sasisho et Liuyii, ils allèrent chercher à Nyambe un endroit où demeurer. Ils revinrent vers Nyambe, ils dirent :

— Nous avons trouvé la ville.

Nalungwana refusa, il dit :

— Ils ne sont point arrivés, ils doivent traverser le fleuve, pour aller sur l'autre bord.

Sasisho et Liuyii traversèrent le fleuve, ils arrivèrent à Litooma. Ils revinrent, ils dirent :

— Nous avons trouvé la ville, sur l'autre bord du fleuve.

Nalungwana acquiesça.

Nyambe pensa mettre en sûreté les animaux pour qu'ils ne soient point achevés par l'homme. Les animaux refusèrent. Ils dirent :

— Nous vivrons ainsi seulement.

La grande antilope rouge dit :

— Je vivrai par l'agilité, l'homme, lui, ne sait pas courir.

Le gnou dit :

— Moi aussi, je vivrai ainsi.

Et d'autres en nombre dirent :

— Nous aussi nous vivrons par notre agilité.

Le poisson dit :

— Je ne crains point l'homme, je vis pour moi dans l'eau

L'hippopotame dit :

— L'homme ? Je le tuerai, je le surpasse en force.

L'éléphant dit :

— Moi aussi.

Le buffle et le lion :

— Et nous.

La hyène dit :

— Je le guetterai la nuit, que je le saisisse quand il dort.

L'oise sauvage :

— Moi, je vivrai par mes ailes.

D'autres oiseaux :

— Et nous de même.

Et ainsi, ainsi.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

Nyambe essaya encore de les persuader parce que l'homme les surpasse en ruse, il dit :

— Que toutes les espèces aillent ramasser du bois.

Ils en apportèrent en grande quantité, ils en firent un grand tas. Nyambe dit :

— Qu'on fasse cuire la marmite
De la grande vapeur qui gronde,

Elle des foules,
Des brassées que l'on lance,

Piza-nyungu-luye-la-matanda.

Le feu fut allumé, il y eut une fournaise grande, grande, et même le sol brûla. Nyambe dit :

— Voyons celui qui peut enlever la marmite du feu.

Le gnou essaya, il eut peur, et la grande antilope, et l'élan eurent peur ainsi ; et d'autres en nombre ne purent même se tenir debout devant la fournaise, et ils s'enfuirent. Ceux qui essayèrent beaucoup, ce sont l'éléphant et le rhinocéros, ils eurent le poil brûlé, et ils se réfugièrent dans l'eau. Les animaux furent tous vaincus, ils ne purent retirer du feu la marmite :

La marmite

De la grande vapeur qui gronde.

Elle des foules,

Des brassées que l'on lance,

Piza-nyungu-luye-la-matanda.

« Nous appelons Kamunu. »

Kamunu et les siens allèrent puiser de l'eau au fleuve, ils puisèrent dans des coupes de bois, et dans les Calebasses et dans les marmites. Ils arrosèrent d'eau le sol, ils étendirent des branches et des herbes du fleuve, ils versèrent de l'eau dans le feu, et voilà qu'ils l'éteignirent, et ils retirèrent la marmite.

Ils envoyèrent un homme vers Nyambe pour dire :

— Nous avons déjà retiré :

La marmite

De la grande vapeur qui gronde,

Elle des foules,

Des brassées que l'on lance,

Piza-nyungu-luye-la-matanda.

Nyambe rassembla encore les animaux avec les hommes, il dit :

— S'il y a un homme qui est né aujourd'hui, qu'il soit apporté ici.

L'homme refusa, il dit :

— Il est très tendre, il est de l'eau seulement, il ne peut être

PRESENCE AFRICAINE

tenu par Nyambe, ni par un autre homme, si ce n'est par celle qui l'engendra.

C'est alors que Nyambe dit :

— S'il y a un animal qui est né aujourd'hui, qu'il vienne ici.

L'animal vint vite. Nyambe dit :

— Que l'animal marche sitôt né, que l'homme reste assis une année avant qu'il ne marche.

Quelques animaux consentirent à aller vers Nyambe, ce sont ceux dont nous ne connaissons pas l'espèce.

Nyambe et Nasilele, sa femme, sortirent avec Sasisho, ils traversèrent le fleuve, ils allèrent sur l'autre bord, à Litooma, la ville de Nyambe, ils furent conduits par Liuyii l'araignée. Nyambe alla en haut le long du fil de l'araignée. Nyambe dit :

— Que Liuyii retourne.

Mais Nalungwana avait dit :

— Qu'on crève les yeux à Liuyii, qu'elle ne puisse point retrouver le chemin, afin qu'elle ne mène point Kamunu vers Nyambe.

Nyambe est ainsi allé en haut, lui seul.

*
**

Quand Nyambe fut allé en haut, Kamunu rassembla les hommes, il dit :

— Qu'ils construisent une tour haute, qu'ils aillent vers Nyambe.

Ils dressèrent des bois dans le sol, ils en fixèrent d'autres par-dessus, ils les lièrent avec des lanières d'écorce, ils l'élevèrent ainsi, et voilà qu'elle alla en haut beaucoup. Mais, par la faute du poids, les lanières d'écorce d'en bas se rompirent, la tour tomba, et ceux qui étaient en haut moururent. Maintenant, Kamunu abandonna ses efforts pour trouver Nyambe.

Seulement toujours, le matin quand le soleil perce, il dit : (1)

— Notre roi, le voilà, il est venu.

Ils s'inclinent, le front sur le sol, ils frappent des mains et ils disent :

— *Mangué, mangué, mangué Mulyeto !*

(Gloire, gloire, gloire (à) Celui-de-nous !)

Quand l'homme veut aller chasser, ou quand il a fait un rêve dans le sommeil, ou lors de maladies, toujours il prie Nyambe en lui offrant de l'eau dans une coupe de bois, ou quelque autre chose ; et, ce jour-là, il ne touche point de travail. Toujours il va

(1) Cependant le soleil n'est considéré que comme le symbole de Nyambe.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

l'adorer quand le soleil plonge, il adore aussi Nasilele, la femme de Nyambe, surtout quand la lune est nouvelle.

Quand quelqu'un lui est mort, si c'est un homme, il l'introduit dans la tombe, il lui dirige la face vers l'est, et si c'est une femme, il lui dirige la face vers l'ouest, afin qu'ils sachent arriver vers Nyambe ou vers Nasilele. Quand un humain est arrivé sur l'autre bord, si c'est un qui a les marques rituelles sur les bras, et les trous aux oreilles, il est reçu par Nyambe si c'est un homme; ou par Nasilele si c'est une femme ; il est dirigé sur le chemin qui mène vers le Roi, il va y vivre bien. Mais si c'en est un auquel il manque les marques rituelles et les trous aux oreilles, il lui sera donné des mouches, que ce soit là sa nourriture, et s'il ne les accepte pas vraiment, il sera dirigé sur le chemin large, mais qui devient de plus en plus étroit, jusqu'à finir tout à fait, il finit dans le désert qui effraie, où l'homme sera tué par la faim et la soif.

LE CHASSEUR ET LES ESPRITS

C'était la saison des pluies. Un jour, un chasseur déménagea dans les champs de la forêt avec sa femme, pour aller chasser les oiseaux de parmi le millet. Et il fut qu'il alla en épouser une autre.

Le chasseur se mit à tuer des bêtes nombreuses, et la viande, toute, il la portait vers la grande ; quand ils se couchaient, le chasseur allait dormir avec la petite.

Or, la nuit, les esprits des morts vinrent vers la grande femme, ils dirent (1) (appelant) :

— Imouté, Imoutééh !

La femme répondit en chantant, elle dit :

— Mon père, je vous salue !

Ils se parlèrent, ils dirent :

— Mon père, je vous salue !

— Imouté, Imoutééh !

— Dans le faite du toit,

» Là, allez !

» Dans le faite du toit,

» Petit feu,

» Dans le faite du toit !

— Imoutééh !

— Mon père, je vous salue,

» Shangouééh !

(1) Pluriel de politesse.

PRESENCE AFRICAINE

Quand elle avait fini de chanter, ils (le père) entraient, ils (1) allaient prendre la viande, toute, ils s'en allaient avec elle.

L'homme, quand il se réveillait vers l'autre, puis venait, grondait sa femme, disant que c'était elle qui mangeait cette viande.

Et les esprits vinrent de plus en plus, la femme chantait toujours cette chanson à elle, et l'homme à elle Imoutou, grondait beaucoup, disant :

— C'est toi qui finis la viande.

Un jour, l'homme dormit dans la hutte de la grande femme, et les esprits vinrent de nouveau. L'homme, qui frappait toujours la femme, eut très peur, et même il se cacha sous la natte. Les esprits entrèrent, ils prirent la viande, ils s'en allèrent.

Quand la nuit se dissipa, l'homme ne frappa plus la femme, et tous ils retournèrent chez eux pour fuir les esprits, ils ne revinrent plus à cet endroit.

LA VIEILLE MANGEUSE D'HOMME

C'était dans le temps d'autrefois une petite vieille qui mangeait de l'homme. Or, elle faisait ainsi : elle s'asseyait au bord du chemin, à l'heure du soir quand les marcheurs passent pour entrer au village. Et quand il passait un homme vraiment, elle lui faisait signe, elle disait :

— Veux-tu manger du pain qui donne de la force ?

L'homme consentait, elle le menait dans sa cour et au crépuscule, quand on ne voit pas clair, elle lui donnait à manger du pain fait de farine d'os humains. Et quand il avait mangé, elle disait :

— Chéri, monte dans le grenier là-bas.

» Cherche-moi mon tambour qui est suspendu,

» Fais-le parler que je l'écoute,

» Que je me réjouisse, que je danse,

» Njenjé, njenjé !

Et pendant qu'il montait à l'échelle, elle prenait sa pioche, elle la faisait rougir au feu ; puis elle dansait, chantant sa chanson de sorcière :

— Toi du tambour,

» Njenjé, njenjé,

» Toi du tambour,

» Regarde derrière toi,

» Njenjé, njenjé ! (2)

(1) Pluriels de politesse.

(2) L'auditoire reprend en chœur le refrain des chansons, des contes et ponctue par des claquements de main.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

Lui se retournait, et voilà qu'elle lève sa pioche, elle le frappe, kha, à la nuque, elle le coupe en morceaux, telléeh ! elle met dans la marmite, elle met sur le feu, elle mange.

Mais voilà que sa fille aima un étranger qui vint un soir ; elle lui parla, elle dit :

— Si tu m'aimes, ne mange pas de son pain, ne te retourne pas quand elle te le dira, mais regarde en haut.

Lui, il regarda en haut de cette manière, et elle (la sorcière) fut de mauvaise humeur, elle dit :

— Allons dormir, nous danserons demain.

Au milieu de la nuit ils prirent les tambours, ils les couchèrent, ils les couvrirent de couvertures pendant qu'elle, la petite vieille, dormait. Ils prirent vingt des calebasses (avec de la chair humaine) et ils s'en allèrent.

Quand elle se réveilla et qu'elle vit les tambours sous les couvertures, elle crut que c'était eux, elle prit sa petite pioche et frappa le tambour ; et voilà que son humeur se gâta. Elle les suivit.

Quand ils la virent ils brisèrent une calabasse. Quand elle arriva, elle ramassa, elle mangea, et voilà qu'elle fut rassasiée. Alors elle les suivit de nouveau, elle les trouva qui étaient sur l'autre bord (du fleuve) ; elle demanda, elle dit :

— Sur quoi avez-vous traversé ?

Eux dirent :

— Nous avons traversé à pied.

Elle refusa de les croire, et voilà qu'ils se mirent à s'injurier les uns les autres. Elle dit :

— Traversez-moi le long d'une corde (de lianes).

Ils dirent :

— Non, toi, tu n'écoutes pas ce que nous te disons.

Elle dit :

— Non point, vous me trompez, mes enfants.

Ils dirent :

— Non point, de quoi serions-nous malades, notre grand-mère ?

Elle dit :

— Vous me trompez, par la vérité, vous me haïssez, mes enfants.

C'est ainsi qu'ils dirent :

— Nous avons traversé sur la corde.

Elle y alla. Quand ils virent qu'elle était arrivée au milieu de la rivière, ils coupèrent la corde, elle mourut, et ils se mirent à rire.

PRESENCE AFRICAINE

LA FILLE DE L'HYÈNE

On dit qu'un jour Sitongwani l'hyène portait de la viande, il trouva une femme enceinte, cette femme-là dit :

— Donne-moi cette viande, le jour où j'enfanterai je te donnerai l'enfant auquel je donnerai vie, je te donnerai, que tu manges.

Car il y avait une grande famine dans ce village, et la femme avait faim.

Et voilà qu'à l'époque où elle enfanta, Sitongwani l'apprit par des gens qui dirent :

— Cette personne qui t'a emprunté a enfanté.

Il vint pour la prendre, il la prit, il l'emballa dans l'herbe, il marcha, il arriva sur le chemin. Cette petite enfant le trompa, elle dit :

— Pose-moi, chante-moi, que je me repose.

Lui il vit des corbeaux, il y courut ; elle, la fillette, se dégagea, elle courut, elle rentra chez elle.

Un jour, il retourna encore vers elle, il vint la prendre, et de nouveau, quand ils arrivèrent sur le chemin, elle voulut le tromper ; mais lui remarqua sa ruse, il la prit, il la porta dans son village, il ne la mangea pas, il fit d'elle son esclave.

Et ce mangeur d'homme, Singolongoma (l'hyène), avait une fille nubile, et un jour qu'il allait partir pour la forêt, il parla à son enfant, il dit :

— Tue donc cette fillette-là.

— Elle dit :

— Oui.

Et quand il fut allé dans la forêt, cette fillette-là qui devait être tuée, tua, elle, l'enfant de Sitongwani, elle revêtit les habits de la jeune fille, elle la fit cuire.

Quand il (Sitongwani) revint de la forêt, il dit :

— Jeune fille, as-tu fait cuire cette petite enfant ?

Elle dit :

— Oui.

Elle lui apporta, il mangea, il lui donna les côtes, elle prit, elle enleva la viande, l'enterrant dans le sol. Elle prit les os, elle fit un xylophone.

Quand il (Sitongwani) alla dans la forêt, elle parla au coq, elle dit :

— Assieds-toi donc pour moi sur l'échafaudage,

» Guette-moi les gens qui viennent.

Et elle dansa.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

Le coq regardait les gens ; elle, elle chantait, elle disait :

— Siloukomboué, homme-coq,

» Les gens viennent-ils à la lisière de la forêt ?

» Ami, veille, moi je tourne, je danse,

» Je chante l'honorable et sa fille nubile,

» Ndemena, moutchila — ni moulya (et le mangeur).

Quand ils revinrent le soir, elle prit le xylophone, elle monta sur l'échafaudage, elle chanta, elle dit :

— Sindimoué,

» Lui à la grande vilaine voix,

» Mangea son enfant,

» Sindimouée-ééh !

Ils écoutèrent, ils entendirent :

» Singolongoma a mangé son enfant !

Ils surent que Sitongwani était devenu Singolongoma, mangeur de la chair de sa chair.

Singolongoma, quand il entendit cela, lui sauta sus, pensant la saisir. La fillette s'envola, il eut beau courir, courir après elle, il ne put l'attraper. La fillette alla chez elle. Singolongoma resta avec son dépit.

LE CHASSEUR ET SES FEMMES

Dans les temps anciens, vivait un chasseur qui avait épousé quatre femmes. Un jour, il alla avec son serviteur Hirondelle-de-Chasse, car autrefois les tueurs de bêtes avaient des serviteurs qui connaissaient les choses secrètes. Il trouva un grand éléphant et il le tua, tuuh ! L'éléphant mourut.

Comme ils étaient en route, la foudre frappa le chasseur. Maintenant le serviteur appelle les femmes pour qu'elles fassent revivre leur homme. Il chante :

Moyo. Moyo, aimée pleine de sagesse,

Wo-wo-wo-wooh !

Aimée pleine de sagesse, Moyo !

Vient d'abord Tola. Elle ramasse les chairs meurtries, elle les met ensemble.

Hirondelle-de-Chasse chante encore :

Moyo, Moyo, aimée pleine de sagesse,

Wo-wo-wo-wooh !

Munga, la seconde, arrive, elle touche les chairs avec des mains délicates, elle redonne la forme au corps.

Hirondelle chante :

PRESENCE AFRICAINE

*Moyo, Moyo, aimée pleine de sagesse,
Wo-wo-wo-wooh !*

Et maintenant vient Moyo, la vraie Aimée; c'est elle qui sait faire revenir la vie, à cause de son grand amour. Elle vient, elle pose sa bouche sur la bouche du mort, elle remet la vie en lui; il ouvre les yeux, il respire, mais il est faible. Hirondelle chante :

*Moyo, Moyo, aimée pleine de sagesse,
Wo-wo-wo-wooh !*

Enda, la dernière, vient, elle relève le chasseur, elle le guide.

Quand ils arrivent à la maison, l'homme leur distribue de la viande de gibier. Mais son cœur est changé, à Moyo et à ses enfants, il ne donne que l'oreille et le sabot, la chair grasse est mangée par les trois autres.

La foudre frappe le chasseur, encore et encore. Ses femmes viennent, appelées par le chant d'Hirondelle; Moyo aussi à cause de son grand amour vient et le fait revivre. Mais toujours il la prive de viande grasse et la donne aux autres.

Enfin, elle a le cœur fini, elle refuse de venir, elle s'en va chez elle. Et les autres femmes ont beau se fatiguer, le corps reste sans vie.

LES DEUX FEMMES DU MEME HOMME

Il y avait un homme qui avait épousé deux femmes. Or, l'une n'enfantait pas, l'autre c'est elle qui enfantait.

Un jour, elles allèrent ramasser du bois, celle qui n'enfantait pas tua l'autre, parce qu'à celle-ci, qui enfantait, l'homme lui avait donné le pagne de l'autre, et il lui avait pardonné une faute.

Or, quand elle fut morte, il resta d'elle une jeune enfant; et celle qui n'enfantait pas fit ainsi chaque fois qu'elle voyait partir son homme : elle tourmentait l'enfant de la morte, elle disait :

Va vers ta mère, va me prendre mon pagne !

Et l'enfant allait sur la tombe de sa mère, elle la balayait, elle se mettait à chanter, elle disait :

*Kaïna, kaïna, le pagne de gens,
L'amertume, l'amertume !
Kaïna kambala yééh !*

Et la mère, elle, elle répondait, elle disait :

*Tais-toi, mon enfant, kaïna, tais-toi !
Dans ma bouche c'est rempli de terre,
Je ne puis pas parler, kaïna, yééh !*

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

LE MASQUE ET LA FILLETTE

Dans les temps anciens, une femme alla dans la forêt pour ramasser des prunes sauvages. Quand elle fut arrivée, elle coucha son bébé sous un prunier, et elle ramassa. Quand elle eut rempli sa corbeille, elle voulut prendre son enfant, et voilà qu'elle ne put retrouver l'endroit où elle l'avait posé; et elle retourna chez elle le cœur triste.

Or le grand Masque qui habite la forêt ramassa la fillette et il l'éleva.

Quand elle fut grande, elle demanda, elle dit :

— Père, ma mère où est-elle ? Laissez-moi, que j'aille vers ma mère.

Mais lui refusa. Il refusa longtemps. Mais un jour qu'elle demandait de nouveau, il dit :

— C'est bien, je veux d'abord t'ouvrir le chemin.

Il lui fit un sortilège avec des plumes blanches qui palpitent, il le lui mit dans la main, il dit :

— C'est Kapépé, porte-le dans la main, il t'ouvrira le chemin.

Elle s'en va, elle marche, et voilà qu'elle rencontre le petit lièvre. Elle tient Kapépé devant elle, elle chante :

Kapépé, ouh ! ouvre-moi le chemin.

Je suis l'enfant de gens.

Et le petit lièvre s'enfuit sans rien lui dire.

Elle rencontre la gazelle :

Kapépé, ouh ! ouvre-moi le chemin.

Je suis l'enfant de gens.

La gazelle court, elle s'enfuit.

Elle rencontre l'antilope, puis le buffle, le lion et le grand python; et toujours elle chante, elle tient Kapépé devant elle, et l'antilope, le buffle, le lion, le python s'enfuient.

Elle arrive à la résidence d'été du roi, au bord de la forêt; elle trouve les garçons du roi. Elle est si belle que tous désirent l'épouser. Mais elle les refuse tous, elle dit :

— Que j'aille d'abord trouver mes parents.

Et elle arrive à la capitale, dans la plaine. Là aussi tous les hommes la désirent, mais elle chante, et Kapépé la protège. Alors le roi lui-même envoie son serviteur pour la demander. Mais elle refuse, elle dit :

— Ne me parlez pas de mariage maintenant, je suis venue pour trouver ma mère. Rassemblez tout le peuple, je vous prie, afin que je la trouve.

PRESENCE AFRICAINE

Le roi rassemble les gens, mais la mère n'est pas parmi eux. Alors on rassemble d'autres gens, des gens qui sont venus de la forêt, et là-bas où la foule prend fin, elle voit sa mère qui est accroupie par terre. Kapépé lui ouvre le chemin à travers la foule, elle va vers sa mère, elle lui prend la main, elle la met debout.

Puis elle se tourne vers les hommes, elle cherche son père. Elle le voit là-bas, elle va vers lui, elle lui prend la main.

Maintenant, on fait une grande fête, on les revêt d'habits de joie tous les trois, et les clameurs de réjouissance remplissent l'air.

CONTE DU FRERE ET DE LA SŒUR

C'était un garçon et sa sœur. La femme s'appelait Matoumbo, le garçon Lilolo. Ils étaient tous les deux dans la forêt. La femme était très belle.

Un jour, le garçon alla à la chasse. Des gens vinrent vers sa sœur, ils allèrent vers le roi, ils dirent :

— Nous avons trouvé une belle jeune fille dans la forêt.

Il dit :

— Allez la prendre.

Ils vont, ils l'amènent au roi. Quand son frère revient de la chasse, il la trouve disparue. Il va vers le devin afin qu'il jette les osselets pour la divination :

Kwa namoukalamba (vers ce qui marche derrière toi),

Kwa chingongo (vers l'eau qui coule),

Kwa chikouloutou (vers l'espace devant toi).

Le devin dit :

— Va te sculpter un kangombiyo (1).

Il descend la colline, il chante :

Matoumbo, où est-elle allée ? Lilolo !

Est-elle allée dans la forêt ?

La petite enfant de roi,

Que je pleure, que je pleure ?

Nji-liliih, nji-liliih !

Quand il arrive au village, les gens disent :

— Comme ton kangombiyo chante bien !

Ils lui offrent beaucoup de choses, il les refuse. Il va à la ville du roi. Il arrive dans la cour des assemblées, il chante :

Matoumbo, où es-tu allée ?

Es-tu allée dans la forêt ?

Petite enfant de roi que je pleure,

Que je pleure, nji-liliih, nji-liliih !

(1) Kangombiyo : petit xylophone individuel.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

La sœur est dans la cour du roi, elle dit :

— Je vais voir celui qui fait pleurer le kangombiyo.

Elle sait que c'est son frère, elle pleure. Lilolo va vers elle, il fait encore chanter son kangombiyo. Les gens disent :

— Défendez-lui d'approcher de la natte du roi !

Mais Lilolo arrive vers sa sœur, il s'arrête. Il la saisit, il court, il part avec elle. Les gens veulent les poursuivre, mais ils ont beau courir, ils ne les rattrapent pas. Ils s'en retournent chez eux, ils s'asseyent, ils restent assis.

L'ENFANT ET LA PINTADE

Un jour, il y eut un enfant qui demanda à son père une pintade pour jouer, et son père la lui donna. Maintenant, quand il l'eut prise ainsi, il joua avec, et d'autres enfants avec lui ; or la pintade fut perdue dans la forêt. L'enfant chercha avec force, et il échoua, il marcha chantant une chanson :

*Montrez-moi la pintade de mon père,
Ngangéléla-nga,
Ngangéléla-nga,
Ngangéla-nga,
Ngangéléla.*

Il chanta encore, et voilà qu'il trouva une femme âgée, une petite vieille ; l'enfant demanda, il dit :

— Je demande, ne m'avez-vous pas, je vous prie, vu ma pintade ?

La vieille dit :

— Elle a passé ici même, mais la vieille dit encore :

— Porte-moi dehors, que je te montre ta pintade.

L'enfant souleva la petite vieille et la porta dehors. Elle dit :

— Monte sur l'arbre, prends cette écorce rouge.

Elle parla ainsi, la vieille. L'enfant grimpa, il pensa prendre la rouge. Cependant, il entendit la vieille, elle chantait, elle disait :

*Prends l'écorce (ou la boîte),
Prends la boîte de couleur qui brille,
Ngenda, prends la boîte,
Prends la boîte de couleur qui brille,
Kabebenga,
Kazibala,
Kambala.*

PRESENCE AFRICAINE

L'enfant prit la boîte blanche, il retourna chez lui. Il la défit, il vit devant lui des biens nombreux, il donna à tous les siens.

Un autre, quand il vit cela, dit :

— Moi aussi, je vais égarer la pintade de mon père.

Il l'égara, il alla, la cherchant là et là, il chanta, il rencontra cette vieille, il lui demanda avec orgueil :

— N'avez-vous pas vu ma pintade ?

La vieille dit :

— Porte-moi d'abord dehors.

Mais il refusa, il dit :

— Non, je ne veux pas.

La vieille dit :

— Va prendre la boîte rouge.

Lui, quand il entendit cela, il alla prendre la rouge, il laissa la blanche, et il s'en alla. Chez lui, il l'ouvrit, il sortit des serpents et des éclairs ; ils tuèrent les siens et lui-même.

LE LIEVRE ET LE SERPENT

Près d'un village vivait le serpent La-Tombe. Il harassait les gens. Tout individu qui le voyait mourait. Il vivait sur un arbre près de l'endroit où l'on va puiser l'eau. Les gens essayaient en vain de le tuer.

Enfin, ils rassemblèrent les animaux. Commença l'éléphant, cette bête féroce, il barrit et fit cracher son fusil, ttu, ttuuh ! Le grand brave échoua. L'éléphant essaie alors de saisir avec son doigt. L'hippopotame aussi essaie. Rien ne va.

On avait dit qu'à celui qui le tuerait, on lui donnerait une femme de formes très belles.

Après, le lièvre, cet animal tout petit de corps, s'avance, il s'approche. Quelqu'un dit avec colère :

— Frappez-le avec la cravache, ce petit sorcier, il se moque de nous. Tes maîtres, l'éléphant et consorts, n'ont-ils pas échoué ?

Mais lui s'avance toujours, il ne répond pas, il porte à la ceinture une hache de combat tranchante, et il s'est aussi attaché à la ceinture un chien et une brebis. Il tient une botte d'herbe, et du pain et de la viande. Pour faire souffrir le cœur de ce poison-là, sans doute.

Naturellement, il se met à donner au chien la nourriture qui ne lui convient pas, et à la brebis ce qu'elle n'aime pas. Il prend un peu de pain, il le trempe dans le jus, il le retourne dedans, il ajoute un morceau de viande, et donne ça à la brebis ! La brebis

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

s'étonne seulement. Il prend de l'herbe fraîche, il l'arrose d'eau et il la donne au chien ! Celui-ci aussi s'étonne seulement.

Quand le serpent voit cela, il se met à gigoter et à avoir le cœur fini, il ronchonne et se prépare à descendre de l'arbre pour venir montrer au lièvre comment il faut faire. Voilà que le lièvre prend encore du pain, il le trempe dans le jus avec un morceau de viande, il le donne à la brebis, et l'herbe il la donne au chien.

Alors Serpent - La Tombe a le cœur tout à fait fini, il arrive, il roule, il maudit le lièvre, il dit :

— Espèce d'idiot ! il ne sait pas même donner à deux bêtes la nourriture qui leur convient, moi je vais lui montrer.

Il s'amène, ses anneaux ondulent sur le sol.

Le petit lièvre arrache la hache de sa ceinture ; maintenant beaucoup de gens s'étonnent, ils disent :

— Aujourd'hui nous allons voir quelque chose !

Voilà que le petit voyou coupe le poison en deux, il meurt !

Alors on entend des cris de réjouissance, à commencer par les jeunes gens et les jeunes filles, jusqu'aux vieillards. Ils dansent, ils font voler la poussière, ils se réjouissent de leur vie. Et voilà, on donne la belle femme au lièvre.

La sagesse n'a pas besoin d'un grand corps pour habiter, mais elle a besoin des pensées de l'homme.

LE LIEVRE ET LA GAZELLE

Dans les temps anciens le lièvre et la gazelle se lièrent d'amitié, et ils s'aimèrent beaucoup. Mais ils n'avaient pas de quoi manger, et ils vivaient de voler la nourriture des gens. Ils avaient coutume de voler dans un champ d'arachides, et ils l'avaient presque fini.

Quand le seigneur du champ vit que ses arachides prenaient fin, il construisit une clôture autour du champ, il y posa de grandes trappes pensant que peut-être il prendrait ces voleurs.

Le lièvre est un petit malin. Quand il vit qu'il était difficile et dangereux d'entrer dans le champ, il se mit à réfléchir à ce qu'il pourrait bien faire. Et voilà, il sculpta un xylophone et le fit pleurer avec grande adresse.

Un jour, le lièvre parla à la gazelle, il dit :

— Porte le xylophone et la corbeille, allons chercher des arachides, que nous mangions, car la faim est grande.

Pouti la gazelle voulut refuser, mais il la supplia avec persistance, et voilà, elle consentit.

PRESENCE AFRICAINE

Ils vont, ils arrivent au champ là-bas. Shakamé dit à Pouti :

— Entre et creuse, toi qui es légère, tu me passeras la corbeille quand elle sera pleine, et nous partirons.

La gazelle entre et creuse vite, la corbeille fut remplie, et elle la donna à son compagnon. Quand elle voulut sortir du champ elle tomba dans la trappe, et parce qu'elle avait mal, elle se mit à pleurer, et l'épouse du maître du champ l'entendit, elle le fit savoir à son homme, elle dit :

— Un animal s'est pris dans la trappe, va le tuer.

Voilà l'homme qui prend sa lance et court ferme. Comme il approche du champ, le lièvre se met à jouer du xylophone, il joue une petite chanson qui dit :

« Ndindi-ndiih, ndindi-ndiih,
» Toi qui viens épier avec ta lance,
» Toi du pagne, toi de la couverture chaude,
» Que viens-tu épier avec ta lance ?
» Ii-shiih,
» Grand brinqueballeur de sonnailles,
» Toi qui viens épier avec ta lance,
» Ndindi-ndi, ndiih ! »

Quand le seigneur du champ entendit cela, il jeta sa lance, il se mit à danser ferme ; au bout d'un moment la gazelle réussit à s'extirper de la trappe, voilà qu'elle épaule la corbeille, et le lièvre épaule le xylophone et ils courent chez eux.

L'homme resta tout penaud, et voilà, il retourne chez lui, portant toujours sa lance, sans animal. Quand la femme le voit, elle dit :

— Qu'il se trimballe donc !

Il dit :

— Toi aussi, tu aurais pu aller le tuer !

Il fit ainsi trois jours de suite. Le quatrième jour, la femme dit :

— Aujourd'hui, aiguise-moi ma pioche, que j'y aille !

L'homme aiguisa la pioche. Quand la femme entendit que la gazelle était prise, elle courut, portant la pioche, mais quoi qu'il en fût, elle dansa comme son mari avait dansé.

Quand elle rentra, elle se mit à gronder l'homme, elle dit :

— Tu ne m'aimes pas ! C'est pour quelle raison que tu ne m'appelais pas ?

L'homme dit :

— Voilà ce que c'est que de me blâmer sans me demander ce que je faisais toujours là-bas.

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

A partir de ce moment, ils allèrent toujours sans armes, ils allèrent pour danser.

Un jour, le lièvre et la gazelle manquèrent de bois, c'est alors qu'ils firent du feu avec leur xylophone. Et quand la nuit se dissipa, quand ils allèrent au champ, quand la gazelle fut entrée pour creuser, que la corbeille fut pleine, qu'elle l'eut donnée à son ami, et qu'elle voulut sortir, elle tomba dans la trappe comme auparavant ; quand les maîtres du champ vinrent, le lièvre ramassa la corbeille et il courut en criant à voix forte :

— Tuez-la, c'est elle qui a fini vos arachides.

Et ils vinrent tuer la gazelle.

LE LION ET LE LIEVRE

Un jour, le lièvre proposa au lion de faire du business (business) avec lui. Le lion consentit, il dit :

— Oui, faisons du business, car c'est une année de disette.

Un jour, ils manquèrent de nourriture, et le lion envoya le lièvre acheter de la farine. Il va, il va, le petit brave, il va acheter de la farine. Mais il ne retourna pas vers le lion, il alla vivre seul avec cette farine.

Un jour ils se rencontrèrent, et le petit lièvre fit une humble révérence devant le lion. Il dit :

— Dois-je appeler des gens qui cherchent à acheter de la viande ?

— Oui, petit ami, dépêche-toi.

Quand il revint, il fit cuire du pain et de la viande, il donna au lion de la viande maigre et le son du pain. Il dit :

— Viens ici que je te bande les yeux, et alors tu mangeras ; car cette nourriture vient de gens qui sont tabous, qui pleurent un mort.

Il le banda avec force, il lui donna la nourriture. Le lion se met à pleurer des larmes ; le lièvre dit :

— Grand seigneur, trouves-tu ça bon ?

Or il entend le grand qui fait aou ! a-tchou-ouh ! de douleur. Il dit :

— Voilà que tu transpires ! C'est ainsi qu'il est fait, le pain tabou !

Le chant du petit lièvre, qu'il chantait en dansant quand il était seul, le voilà :

PRESENCE AFRICAINE

*Njenjé, njenjé,
Ce maître-crinière si haut
Moi petite bête a pour ami,
Pas même un humain,
Hé-oua !
Les restes dans le petit village.
Il les mange,
Disant : voyons !
Et le voilà embarqué !
Njenjé, njenjé,
Les restes dans le petit village,
Il les mange, disant : voyons !
Et le voilà embarqué,
Njenjé, njenjé !*

Ce sont là les contes que nous racontons la nuit.

LE CHIEN QUI ACCUSE

C'étaient trois hommes, l'un était prince, les autres étaient les serviteurs. Ils s'en allèrent ensemble à Livingstone.

Quand ils retournèrent dans leur pays, le prince avait beaucoup de choses.

Quand ils furent au milieu du voyage, les serviteurs parlèrent entre eux. Ils dirent :

— Tuons notre maître.

Ils le tuent, ils prennent ses effets et se les partagent. Ils continuent leur route. Le chien du prince les suit, et le voilà qui se met à chanter :

*Kangala-kanyéeh,
Kangala-kanyéeh,
Il n'est plus rien, il est froid.
Il se dessèche,
Lui-de-chez-nous.
Eux, les voilà,
De prendre,
Kangala-kanyéeh,
Eux de la rancune sans fin,
Bourdonneurs de malheur,
Mouches de charogne,
Maintenant accroupis en silence,
Ya, ya, mbwiih, — kangala-kanyéeh !*

MYTHOLOGIE ET FOLKLORE DU HAUT-ZAMBEZE

Ils tuent aussi le chien, mais il ressuscite, il chante encore :

*Kangala-kanyéeh, kangala-kanyéeh,
Les mouches de charogne, de prendre !
Lui de chez nous, il est froid,
Il se dessèche,
Ya, ya, mbwiih — kangala-kanyéeh !*

Ils le brûlent, il ressuscite, il chante de nouveau. Ils le brûlent dans le feu vraiment, ils pilent sa cendre. Car ils sont près du village. — Ils s'en vont.

Ils atteignent le village. Ils entrent. Le chien ressuscite et les suit. Il arrive sur la place, il chante :

*Kangala-kanyéeh, kangala-kanyéeh,
Ceux de la rancune sans fin, les voilà,
Mouches de charogne,
Bourdonneurs de malheur,
Maintenant accroupis en silence.
Eux, de prendre,
Lui là-bas, froid,
De se dessécher,
Lui de chez nous,
Ya, ya, mbwiih — kangala-kanyéeh !*

Quand les gens du village entendent cela, ils les saisissent, ils leur enlèvent les choses, ils les tuent.

LES TROIS JEUNES GENS ET LA MORT

Dans un village vivaient trois jeunes gens. Un jour ils allèrent au culte du dimanche écouter le missionnaire qui prêchait sur la Mort.

Quand ils revinrent chez eux, ils prirent congé de tout le monde, ils dirent :

— Nous voulons partir à la chasse de la Mort. Quand nous la trouverons, nous la tuerons, car elle finit les gens.

Quand ceux du village entendirent cela, ils les grondèrent, et leur interdirent de faire une chose pareille, mais ils refusèrent les conseils et ils partirent.

Quand ils eurent marché pendant quelques jours sans rien manger, ils rencontrèrent une vieille, ils s'informèrent, ils dirent :

— Où est la Mort ?

Elle leur montra, elle dit :

— La voilà, là-bas, sous ce grand arbre.

PRESENCE AFRICAINE

Ils y vont, ils y trouvent un sac plein de shillings, ils le placent entr'eux sans qu'aucun d'eux ne parle. Ils étaient morts de faim. Ils envoient le plus petit acheter de la nourriture; derrière son dos, ils projettent de le tuer pour se partager l'argent tous les deux; et lui aussi en route il cherche comment il pourrait les tuer pour que l'argent soit à lui. Il leur met du poison dans la nourriture.

Quand il revient vers ses compagnons, il les trouve cachés. Comme il les appelle, ils viennent le saisir et le tuent. Quand ils l'ont tué, ils prennent la nourriture dans laquelle le mort a mis du poison, ils mangent. Quand ils ont mangé, le poison travaille dans leurs ventres, ils meurent tous.

Et le sac reste au milieu d'eux, il se tient debout, il les juge.

Marthe ARNAUD.

(de Paris).



L'histoire du singe fidèle

Conte kabyle

recueilli et présenté par Emile DERMEMGHEM

NOTES ET COMMENTAIRES

Ce conte kabyle, originaire du douar Azeffoun et dont des parallèles ont été recueillis par Rivière et par Frobénius se rattache, on l'a vu, au cycle du *Chat botté*, où l'on a pu voir le souvenir, stylisé parfois burlesquement dans la littérature populaire, de très anciens rites d'intronisation du roi. Il évoque en tout cas, dans cette variante, dont il existe des parallèles jusqu'aux Indes, les riches possibilités de l'initiation et même les inépuisables trésors mystérieux si longtemps à la disposition des cœurs les plus ténébreux. « Il ne leur a pas fait tort, dit le Coran; ils se sont fait tort à eux-mêmes. » Car l'Être essentiel est bonté, et la vertu, splendeur de l'être relatif, est sa propre récompense en tant que participation à la seule Réalité.

Le thème, fréquent en Europe et tout autour de la Méditerranée, pourrait bien avoir une origine plutôt africaine. On sait le caractère religieux, magique, cosmique de la royauté primitive, souligné par Frazer; l'importance des animaux sacrés, auxquels est parfois attachée la prospérité de la dynastie du pays. On sait le rôle des initiations de jeunes gens et les épreuves auxquelles ils sont soumis. On sait aussi le caractère sacré du chat et d'autres animaux dans l'Égypte antique, où de nombreuses momies de chats ont été retrouvées dans des temples.

La lutte de l'animal protecteur contre l'ogre correspond à la fois aux luttes des initiés contre les personnages terrifiants avec l'aide de personnages bienveillants, et aux luttes cosmiques du Bien et du Mal. Sur les papyrus, le grand Chat solaire d'Héliopolis, dont la force s'incarne dans le Pharaon, est représenté triomphant du dragon typhonien, comme l'a souligné Saintyves dans son chapitre sur *Le Chat botté* et l'instauration d'un roi (*Les Contes de Perrault*, 1923, chapitre IX).

PRESENCE AFRICAINE

Plusieurs contes d'Afrique noire se rattachent de près au conte kabyle. A Zanzibar, dans un conte swahili recueilli par Steere, c'est une gazelle achetée qui fait de son protégé le sultan Daraï, est payée d'ingratitude, mais enterrée solennellement. Dans un conte soudanais publié par Monteil, c'est un lion qui aide un enfant à se marier et à devenir roi, et qui est pleuré publiquement par lui pendant un mois. Dans un conte nubien de Rochemonteix, le renard jeté à la voirie ressuscite et menace de révéler la basse extraction de son protégé ingrat. Toute la valeur du roi est dans la force mystique symbolisée par l'animal sacré. Malgré l'apparente indifférence du conte à la morale, les luttes de ruse et les mensonges rituels, il enseigne que toute puissance humaine est sous la dépendance des forces divines et des valeurs suprêmes.

L'HISTOIRE DU SINGE FIDELE

Il y avait un pêcheur nommé Mohand qui allait tous les jours à la mer et prenait deux poissons. Il en mangeait un et vendait l'autre pour acheter du pain. Un de ses amis lui conseilla, un jour, d'économiser quelque argent en n'achetant chaque jour qu'un demi-pain.

Mohand, au bout de quelques mois, eut mis de côté cent douros. Il se demandait ce qu'il allait acheter avec et ne parvenait pas à se décider. Il prit alors la résolution de s'en remettre au hasard et d'acheter la première chose qui se présenterait à lui ce jour-là. La première personne qu'il rencontra, en sortant de chez lui, fut un homme qui tenait un singe au bout d'une laisse. Mohand acheta le singe quatre-vingt-dix douros. Puis il se procura un pain et des tripes et offrit à manger à son singe.

— C'est vrai, dit celui-ci, que tu me donnes tout cela ?

— Mais oui. J'ai dépensé quatre cent cinquante francs pour toi. Je puis faire encore ça.

Plein de reconnaissance, le singe fit un beau jardin avec des parterres de toutes sortes de fleurs que tout le monde venait admirer. Passant un jour devant, le sultan voulut acheter des fleurs.

— Attends que mon maître soit de retour, dit le singe.

— Et comment s'appelle ton maître ?

— Mon maître, que Dieu prolonge ses jours ! s'appelle Sidi Mhammed es-soltan.

Le lendemain, pendant que Mohand le pêcheur était encore à la mer, le sultan repassa devant le jardin. Le singe lui dit qu'il

L'HISTOIRE DU SINGE FIDELE

avait, cette fois, la permission de vendre des fleurs et lui en donna pour un bon prix. Et il en fut ainsi pendant plusieurs jours.

Ayant réuni beaucoup d'argent, le singe acheta de beaux habits pour son maître et lui dit :

— Il faut songer maintenant à te marier. Viens avec moi.

Il conduisit Mohand au palais du sultan et le fit entrer sans enlever ses souliers, ainsi que l'aurait exigé la politesse. Comme le sultan s'étonnait, le singe expliqua :

— C'est une habitude qu'a mon noble maître. Son père est si riche et si puissant qu'il l'a ainsi élevé.

Le sultan, déjà impressionné, l'invita à dîner. Il y avait une cuillère en or et une cuillère en argent. Mohand prit celle d'argent, mais le singe lui dit de prendre celle en or.

— Il a honte, expliqua-t-il au sultan, car il n'est pas habitué à se servir d'autre chose que d'objets en or massif.

Le lendemain matin, Mohand fut invité à choisir un cheval dans les écuries du sultan. Le singe lui fit prendre un cheval très maigre mais qui courait comme l'éclair; et ils partirent tous les deux sur son dos. Le pauvre pêcheur, fort mauvais cavalier, s'était fait prudemment attacher à sa monture par son fidèle et précieux serviteur. Le singe fit entrer le cheval dans une rivière et revint chez le sultan auquel il expliqua :

— Mon très noble maître a fait courir si vite le cheval que celui-ci est tout en sueur. C'est un cavalier comme il n'en existe pas un autre dans tout le pays et il est aussi courageux qu'il est riche. Demain, nous célébrerons son mariage avec ta fille.

Ce jour-là, le singe conduisit son maître dans la campagne, en marchant à quelque distance devant lui. Il rencontra des enfants qui gardaient les moutons d'un ogre.

— Sauvez-vous ! leur cria-t-il, en donnant tous les signes d'une grande frayeur. Sauvez-vous ! Car voici les soldats qui arrivent en tuant tout le monde.

Les bergers s'enfuirent terrifiés, jusqu'au château du ghoul, où le singe entra à leur suite en agitant les bras comme un fou et en hurlant :

— Voici les soldats ! voici les soldats ! Ils arrivent et ils tuent tout le monde !

— Comment faire ? lui demanda l'ogre, qui avait plus de voracité que d'intelligence et de courage. Comment faire ? Où me sauver ?

— N'as-tu pas une cachette sûre ? dit le singe.

PRESENCE AFRICAINE

— J'ai une cave près du château, où je mets ma provision de poudre.

— Eh bien ! va t'y réfugier avec tous les gens.

Quand l'ogre et ses serviteurs furent dans la cave, le singe jeta une allumette enflammée sur les barils de poudre et tous sautèrent.

Il revint alors dire au sultan :

— Tu as entendu le grand baroud et vu le beau feu d'artifice qu'on a fait pour les noces de mon très noble maître avec ta très respectable fille ! Viens maintenant voir le château de mon maître Mhammed es-soltan.

Le château volé à l'ogre défunt était en effet magnifique et plein de trésors. Le sultan fut heureux d'y laisser sa fille et son nouveau gendre.

Le singe habitait avec ceux-ci et continuait à se montrer le plus zélé des serviteurs et le plus fidèle des amis, comme le plus avisé des conseillers. Il voulut un jour se rendre compte s'il était payé de retour et fit semblant d'être mort.

La fille du sultan le trouva étendu, sans mouvement, comme un cadavre et vint en pleurant annoncer la triste nouvelle à son mari. Mais celui-ci fit preuve de la plus révoltante insensibilité à l'égard de celui qui avait fait sa fortune et son bonheur.

— S'il est mort, dit-il à sa femme, débarrasse-nous de son cadavre. Prends-le par la queue et jette-le aux ordures.

— Ne mérite-t-il pas d'être mieux traité ? dit la fille du sultan. Il nous servait avec tant de dévouement...

— Fais comme je te dis, et jette-le au fumier maintenant qu'il est mort.

— Ah ! c'est comme cela ! s'écria le singe en se relevant d'un bond. C'est comme cela que tu me traites, ô poissonnier fils de poissonnier ! Ingrat ! Tu as oublié le jour où je t'ai fait un beau jardin, le jour où je t'ai fait avoir de beaux habits, le jour où j'ai menti au sultan pour te faire épouser sa fille, ô poissonnier, fils de poissonnier ! Le jour où j'ai tué l'ogre pour te procurer son château, ô poissonnier fils de poissonnier, *hawwat ben el hawwat* !

La fille du sultan éclata en sanglots et demanda ce que le singe voulait dire. Le bon serviteur eut alors des regrets et arrangea les choses :

— J'ai voulu dire, expliqua-t-il, que le sultan son père lui avait fait faire, quand il était petit, un bassin, dans son palais, où il s'amusa à pêcher des poissons.

L'HISTOIRE DU SINGE FIDELE

Et la princesse, qui tenait à la tranquillité de sa vie, ne chercha pas plus loin.

Les époux eurent des enfants. Le singe vieillit et mourut un jour pour de bon. Cette fois, Mohand se méfia. Il fit semblant de pleurer et conduisit déceimment au cimetière le corps de son ami dévoué. Et Dieu seul sait si celui-ci emporta dans la tombe quelque illusion sur la bonté et la reconnaissance des hommes.

Voilà ce que nous avons entendu. Voilà ce que nous avons répété.

(Recueilli par Emile Dermenghem.)



Le cultivateur et la belle-mère

(Conte camerounais
par F. MOUASSO-PRISO.)

Il était une fois un cultivateur qui venait de perdre sa femme. Ce jour-là, il se rendit en brousse chercher du vin de palme pour donner à boire aux quelques amis qui viendraient lui présenter leurs condoléances.

Il partit donc avec son coupe-coupe, chargé d'une calebasse et suivi de son chien.

Arrivé sur les lieux, il grimpa au palmier du sommet duquel il devait extraire le vin. Mais c'est seulement lorsqu'il fut au haut de l'arbre qu'il s'aperçut qu'il avait oublié de monter avec son coupe-coupe, sans lequel il n'eût pu venir à bout de sa tâche.

— Ah !... Voilà qui est ennuyeux, dit-il à haute voix, je suis obligé de faire un double travail. C'est quand même malheureux que les animaux ne puissent pas parler, car mon chien m'aurait mis en garde contre cet oubli.

Le cultivateur redescend alors tristement du palmier pour aller chercher son coupe-coupe. Il remonte ensuite et, après avoir soutiré le vin, il regagne le village.

Mais, à peine a-t-il fait quelques pas, qu'il est frappé de stupeur et de craintes en entendant son chien qui le prie de s'arrêter.

— Maître, dit le chien, vous, les hommes, nous assommez souvent de paroles injurieuses que nous entendons et comprenons très bien... Je n'en veux pour preuve que ce qui vient de se passer à l'instant lorsque sur le palmier tu maudissais notre mutisme naturel... Eh bien, figure-toi que nous, nous parlons entre nous et que même nous pouvons vous parler comme tu peux t'en rendre compte. Seulement, dans le dernier cas, il nous est interdit de le faire, car notre langue a un pouvoir cabalistique... Prononcer un mot, un seul mot devant un homme, c'est lui ouvrir automatiquement les yeux et les oreilles. Il peut alors entendre et voir sur-le-champ toutes ces choses qui vous paraissent mystérieuses,

LE CULTIVATEUR ET LA BELLE-MERE

que la nature veut vous cacher, car vous cherchez tout le temps à vous mesurer avec elle, tandis qu'elle nous les révèle, car elle sait que nous n'y changerons rien. Pourtant, poursuit le chien, comme tu t'es toujours bien conduit à mon égard, et que tu n'as jamais maltraité les animaux, j'ai enfreint la loi et je t'ai dévoilé notre secret... C'est là un fameux cadeau qui te rend semblable à un demi-dieu. Désormais, tu pourras entendre le langage des animaux, celui des oiseaux et même celui des insectes. Mais cela à une seule condition : garde-toi bien de révéler un jour ce que je viens de te dire, ce que tu entendras et ce que tu verras. Tout manquement à cette règle entraînera ta mort immédiate. »

Le chien arrête là son discours, le cultivateur promet de garder le secret et les deux compagnons d'un pas rapide rentrent au village.

En cours de route, le cultivateur se rend compte de la réalité des paroles de son chien. Le gazouillis des oiseaux dans les arbres, les crissements des insectes, tout cela frappe étrangement ses oreilles et lui révèle un monde nouveau et inconnu.

Il arrive chez lui et ses derniers doutes tombent lorsqu'il entend le bêlement de la chèvre et les autres cris de son bétail et qu'il les comprend.

Le cultivateur coule ainsi bien des jours dans une douce béatitude, encore tout ébaubi de la révélation de ce mystère. Il en profite même pour apprendre des choses extraordinaires mais en garde prudemment le secret. Mais hélas !... Ici-bas rien ne dure... Tout est vanité... Voici ce qui est arrivé.

Depuis le décès de sa femme, le cultivateur attendait sa belle-mère. Celle-ci habitait un village relativement éloigné et n'avait pu, à la suite d'une indisposition passagère, venir assister aux obsèques de sa fille.

Un jour cependant, qu'assis sur un escabeau, à l'ombre d'un manguier, le cultivateur jouissait d'un repos bien gagné, il se produisit un petit événement.

Dans la cour, les coqs picoraien quelques grains de mil, les poules prenaient leurs ébats dans la poussière, les canards flirtaient avec les canes et les boucs gambadaient autour des chèvres.

Tout à coup, un grand coquerico se fit entendre :

— Ça y est... Un malheur pour nous... Une étrangère arrive dans nos murs, et c'est encore l'un d'entre nous qui va passer à la casserole.

PRESENCE AFRICAINE

Ce cri d'alarme, jeté par un coq, provoqua une vive agitation dans la gent animale qui s'enfuit dans la direction des buissons tout en vociférant.

— C'est moi qui vais être sacrifié, dit un poulet, parce que ma chair est tendre et qu'elle conviendra à merveille aux vieilles dents de cette vieille femme.

— Non, c'est moi, réplique une poule, parce qu'on dit souvent que je suis grasse...

— Et moi, rétorque un porc qui discute avec un veau, on mettra ma viande à saler pendant quelques jours et j'ai de grandes chances d'être choisi.

Dans la case, un bataillon de fourmis s'acharnait sur les restes d'un poisson séché dans le haut de l'étagère, lorsqu'il est alerté par le chef de file...

— Attention, hurle-t-il du plus loin qu'il peut... Nous sommes là sur un morceau de choix... Sauvons-nous, car c'en est fait de nous...

Sitôt dit, sitôt fait, et les fourmis se replient en bon ordre.

L'étrangère arrivait en effet. C'était la belle-mère du cultivateur. Le paysan, encore sous l'effet de toutes ces conversations, se met à rire alors qu'il allait à la rencontre de la vieille dame. Au moment où il va pour lui serrer la main, elle détourne les yeux en s'exclamant :

— Non, je ne te serre pas la main, puisque tu ris de moi parce que je boite en marchant.

— Pardon, belle-maman, ne dis pas cela, répond le cultivateur, car il ne s'agit pas de toi.

Et de lui expliquer que son sourire n'avait rien de commun avec son infirmité à elle, et même que, s'il lui révélait la cause de son rire, il mourait sur l'heure. Personne ne veut le croire et il est traduit devant le chef du village qui lui demande de se justifier, sans quoi il sera soumis à la torture. On appelle même un féticheur qui affirme, après avoir consulté ses gris-gris que le rire en question était un outrage nettement caractérisé et qu'il avait rapport à l'infirmité de la belle-mère du cultivateur.

C'est alors que celui-ci, pressé et tourmenté par ses juges, et voyant que le féticheur, au jugement duquel on avait fait appel en dernier ressort, confirmait l'accusation portée contre lui, se voit dans l'obligation de révéler son secret.

LE CULTIVATEUR ET LA BELLE-MERE

— Faites donc creuser ma tombe, dit-il aux juges en soupirant, car je sais ce qui m'attend.

La fosse une fois creusée, le cultivateur y descend avec résignation, tandis que la foule se presse pour entendre les fameuses révélations. Il dévoile alors le fatal secret et raconte comment il arriva, grâce à son chien, à entendre et à comprendre le langage des animaux et la recommandation qui lui avait été faite de garder le secret sous peine de mort. Il explique ensuite les diverses conversations des animaux de la ferme et de la basse-cour le jour de l'arrivée de sa belle-mère, ce qui provoqua son hilarité.

A peine avait-il achevé son récit qu'il tomba raide mort dans la fosse.

Mais ce que l'histoire ne dit pas, c'est le mauvais parti que fit la famille du défunt à la belle-mère et au féticheur.



Nini

par Abdoulaye SADJI

(Suite) (1)

C'est Pâques, c'est la fin du Carême. Jour radieux, plein de promesse et de consolation pour les gens pieux qui, pendant quarante jours, ont observé le jeûne et se sont interdit de danser, de se réjouir. Un soleil splendide s'est levé, plus divin que les autres, moins hardi à répandre ses feux sur la nature, les animaux et les plantes. Les cloches revenues de Jérusalem carillonnent depuis le matin. On dirait que dans l'air flottent des souvenirs d'histoire sainte, de grandes visions inachevées, une nostalgie grisante que la voix des cloches approfondit de plus en plus.

Venez fidèles, venez glorifier pour la nième fois le jour de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

A huit heures l'église est envahie. De partout arrivent les fidèles : hommes, femmes, enfants, de toutes couleurs, ceints dans leurs costumes des grandes fêtes. Ils viennent les uns pour chercher un regain de foi, les autres pour satisfaire à une obligation traditionnelle fort ancienne. Il y en a dont l'unique souci est de faire voir la coupe irréprochable de leur costume. Ceux-là s'organisent en groupes et se tiennent au seuil de l'église pour causer.

Nini arrive comme tout le monde. Elle arrive en robe coupe et étoffe mode dernier cri, en gants blancs, en chaussures lamées argent, le chapeau sur l'oreille, les cheveux teints en bistre clair. Madou, qui l'attendait, court à sa rencontre. Elles échangent quelques propos en se trémoussant et pénètrent dans l'église...

A la sortie de la messe, la rue Schleicher qui longe l'église devient un vrai parterre où les robes en popeline blanche, rose, en toile de soie verte, orange, en crêpe de Chine à grosses fleurs noires, roses, violettes, mêlent leurs couleurs et forment des taches claires et gaies. La foule, qui tout à l'heure s'était fondue dans la maison sainte en un même tout soumis au même idéal, se divise maintenant en ses divers éléments d'espèces différentes : Si les hommes sont égaux devant Dieu, ils ne le sont plus dans la rue.

(1) Cf. « Présence Africaine », nov.-déc. 1947.

Des groupes de noirs *up to date* se forment. On se serre la main, on se congratule, on découvre un sourire à dents blanches qui contraste avec la couleur sombre des vêtements. Mais les groupes les plus importants sont ceux des mulâtresses de première et de seconde classes où l'on distingue quelques couples de blancs « bon teint ». Il y a aussi un groupe hétérogène formé de mulâtresses de troisième classe et de filles noires cent pour cent...

— C'est entendu, à ce soir.

— A ce soir...

Les invitations se multiplient. On doit prendre l'apéritif chez les B..., déjeuner chez les D..., dîner chez les G...

Toute la journée, ce sont des visites, interminables, des coupes de champagne levées à la santé des uns et des autres, des beuveries inqualifiables. L'homme se fait payer cher les instants de recueillement qu'il accorde à la divinité. Quand il a par les jeûnes et les prières fait absoudre en un jour tous ses péchés de l'année, il recommence à pécher plus profondément la minute d'après...

Enfin le soir arrive et noie les toilettes claires, la nuit verse sa douceur infinie sur tant d'ivresses.

Sous l'impulsion de forces invisibles, les phonos, les pick-ups, les radios semblent partir tout seuls. On entend le nasillement des uns, le hurlement des autres ; la voix des radios, entrecoupée de crachements et de hoquets, donne les nouvelles du monde et termine sur un air d'opéra. La vieille ville de Saint-Louis prend un air de fête. Les fenêtres largement ouvertes crachent des flots de lumière, de musique, de battements de mains frénétiques, de rires convulsifs.

Mais la gaieté est contagieuse.

Les indigènes étonnés par l'animation de la ville ont organisé dans leurs quartiers respectifs des tam-tam et des sandiayes.

« Sandiaye sâ nga dio gué Ndar

Diem Ndakarou Dial Diop ».

(Le sandiaye a quitté Saint-Louis pour se rendre à Dakar, le pays de Dial-Diop...)

Sur le sable mou des villages, la mélopée scandée par le battement des mains donne envie de tourner, de tourner plus fort en découvrant ses jambes, ses cuisses et ses hanches chargées de verroteries.

Le Sandiaye est parti. Il ne reviendra pas de sitôt. Il ne reviendra peut-être jamais. Mais par quel moyen s'est-il rendu à Dakar ? Il n'a pris ni le train, ni l'auto, ni l'avion. Il a tourné sous forme de chanson légère, d'inspiration irrésistible. Et quand la Daka-raise l'a entendu, elle s'est mise à tourner comme la Saint-Loui-

PRESENCE AFRICAINE

sienne, à tourner follement, dangereusement, sous l'emprise de Satan animateur des joies humaines.

La mélopée change, la cadence devient plus vive.

Ayé sa yéli mâme.

Sa yéli mâme, sa yéli mâme.

« Sa yéli mâme »... Les jambes de ta grand-mère. Chanson plus malicieuse, qui aiguillonne l'amour-propre des filles et les pousse à tourner plus vite jusqu'à la griserie, jusqu'à la chute lourde sur le sable mou.

Ayé sa yéli mâme...

Dans le quartier européen, on se prépare pour la soirée de tout à l'heure. Il y a bal au Cercle civil, au Cercle des sous-officiers, au Saint-Louisien Club.

Le Cercle civil est situé à Saint-Louis, rue Porquet. C'est une organisation faite exclusivement pour Européens, un milieu qui réunit la haute bourgeoisie coloniale composée d'ingénieurs, de médecins, d'administrateurs, de commis et d'instituteurs blancs. Les mulâtres n'y sont pas reçus, mais leurs nièces et leurs sœurs, les Ninis, les Riris, les Loulous et les Nénettes peuvent y venir quand elles sont dûment accompagnées par des blancs en rupture avec un certain idéal de purisme et de dignité coloniale. Cercle fermé au sens réel du mot et que l'on confondrait à juste raison avec les ranchs américains autour desquels veille une garde vigilante et farouche, armée de coutelas et de brownings.

Le Cercle des sous-officiers demeure le seul milieu où blancs et noirs fraternisent. Et il faut reconnaître qu'à la colonie les militaires font souvent preuve de plus d'humanité et de largesse d'esprit que cette prétendue haute bourgeoisie coloniale formée, dit-on, des seuls pionniers de la République. Le Cercle des sous-officiers n'admet comme membres que des militaires sous-officiers, mais sans distinction de couleur. Certains noirs du pays, qui ont des amis parmi les membres du cercle, peuvent aller aux soirées qu'il organise; ils sont reçus sans méfiance ni dédain.

Les mulâtresses de première et seconde classe ne vont jamais à ce cercle où, disent-elles, on rencontre trop de nègres et de petits caporaux.

Quant au Saint-Louisien Club, situé rue Blaise-Dumont, c'est un cercle dû à quelques autochtones de bonne volonté qui ont compris l'utilité d'une organisation répondant en quelque sorte à des besoins nouveaux mais réels de l'indigène évolué. La jeunesse noire à faux cols et à cravates, dont les aspirations dépassent le cadre familial des Bamboulas et des Khalams, y peut danser, prendre l'apéritif, écouter des conférences, assister à des repré-

sentations théâtrales... Les conditions d'adhésion sont pour toute personne d'être citoyen ou sujet français.

Nini et Madou vont au Cercle civil de l'air le plus détaché du monde. Là elles trouveront des blancs éduqués, des dames de la « haute ». Là on les fera danser et boire, boire beaucoup. Et quand, vers trois heures du matin, leurs têtes commenceront à tourner, on les emmènera quelque part, en un lieu solitaire où l'on peut délicieusement finir les soirées...

Mais allons au Saint-Louisien Club puisqu'il faut rester dans son milieu.

Les premiers danseurs sont arrivés et le pick-up joue des airs de concert en attendant l'heure d'attaquer les one-steps et les bluzzes. On est très élégant sous les costumes de draps sombres, les plastrons et les cols empesés. Les dames et les demoiselles noires qui sont attablées avec ces messieurs sont au moins aussi bien habillées et aussi bien élevées que Nini et Madou. Au surplus, la présence de quelques mulâtresses des Antilles, dont les maris sont fonctionnaires dans les diverses branches de l'administration, console de l'absence des métisses autochtones, les Mimis, les Nanas et les Nénettes.

La vue de cet ensemble est des plus charmantes et rien ne semble présager qu'une fusion harmonieuse ne s'accomplisse un jour entre noirs et mulâtres intelligents pour le plus grand bien de leur patrie tropicale.

La première danse exécutée par le pick-up est une rumba qui envoûte et donne aux Sénégalais la nostalgie de pays lointains, inconnus, les pays de ces Antillais qui sont venus fraterniser avec eux pour satisfaire à une préoccupation de race.

La biguine et la rumba, danses nouvelles produites par l'opposition de la violence et de la douceur.

Douceur des tangos lents dits argentins. Violence des Bamboulas africaines nourrie par les haleines brutales qui caressent l'échine des hommes. La biguine et la rumba sont l'expression d'une musique poignante qu'ont inspirée la nostalgie d'un certain pays de soleil et le souvenir adouci d'une époque de contrainte et de souffrance.

Les couples s'élancent sur la piste et se déplacent d'un mouvement souple des reins au rythme de cette berceuse aframéricaine qui les endort et les fait danser un peu malgré eux. La bamboula, au dire des vieux, n'est pas plus satanique.

La rumba cesse, on applaudit avec frénésie en criant : *bis, bis...* Les faces noires commencent à briller de sueur et de plaisir. On regarde le pick-up et le pick-up recommence la rumba.

PRESENCE AFRICAINE

Au Cercle civil, Nini et Madou n'auront pas le bonheur de danser la biguine et la rumba qui répondent cependant à leurs instincts nègres.

Durant la pause qui suit cette première danse, un monsieur arrive accompagné d'une dame et d'une demoiselle, tous trois blancs « bon teint ». Le président les reçoit comme il faut et les fait asseoir à une table réservée. C'est M. Campian et sa famille.

M. Campian est le seul blanc de Saint-Louis qui fréquente le Saint-Louisien Club. Homme d'une certaine position sociale, puisqu'il est ingénieur des Ponts-et-Chaussées et sous-directeur des Travaux publics du Sénégal. On le croit très négrophile, plus négrophile que M. Roddin, professeur au lycée Faidherbe, qui a donné, en plein Saint-Louisien Club, une conférence sur l'égalité des races. La bonté de l'un ou de l'autre est un perpétuel sujet de discussions enflammées. En tout cas, M. Campian est plus fréquent au cercle où il a eu l'occasion de connaître des indigènes très corrects et déférents, vis-à-vis de lui ; qui l'aiment et s'honorent de sa présence parmi eux.

Une valse... Les couples se lèvent, s'enlacent et tournent; tournent encore, tournent toujours, tournent à perdre haleine. Cela fait penser aux chevaux de Verlaine.

La valse, sandiaye des Toubabs que n'accompagnent ni mélodie ni battements de mains et qui ne cause ni chute ni pâmoisons. Sandiaye des blancs, venu de loin sous forme de chanson légère et que l'on danse à deux, poitrine contre poitrine, souffle contre souffle. La valse également ne reviendra jamais au pays du froid.

Dehors, les indigènes sont massés. Ils regardent les danseurs à travers les nattes qui bouchent les ouvertures. Ils font des réflexions. Certains d'entre eux voudraient venir valser et boire autre chose que de la limonade et du sirop; mais l'autorité de la tradition et la peur des mauvaises langues pèsent sur eux. Les filles noires qui reviennent de leur tam-tam ne sont pas indifférentes à cette musique ailée qui fait tourner mieux que les mélodies des sandiayes...

A mesure que la soirée se prolonge, une gaîté franche succède aux airs guindés des uns et libère les autres de leur invincible timidité. Maintenant on lance des confettis aux meilleurs danseurs, aux couples assortis. Les rouleaux de papier bleu, jaune, rouge se dévident, volent à l'assaut des danseurs, s'enroulent autour de leur cou, autour de leurs corps, ayant l'air de les ficeler et de les assujettir comme le ferait une multitude de tentacules sournoises. Puis un petit mouvement du corps, un petit

virage brusque, et les bandes de papier cèdent, tombent, jonchent le sol...

Le bal continue, les danses se succèdent avec plus de rapidité. On passe indifféremment d'une valse à un tango, d'un tango à une bluzze, à une biguine, à une rumba.

*
**

Au lendemain de Pâques, il se produit à Saint-Louis un événement d'une importance chronologique et que les mulâtresses évoqueront malgré elles à chaque retour de Pâques. Nini reçoit une lettre dans laquelle un noir lui déclare un amour sincère et passionné. Événement formidable qui cause un émoi égal ou supérieur à la panique générale dont le monde est saisi au passage des météores, des grandes comètes à queue traînante.

Et, d'abord, en lisant au bas de la missive le nom de Ndiaye Mactar, écrit lisiblement, Nini se demande si elle ne rêve pas. Ndiaye Mactar... le « soi-disant comptable des T.P. »... l'indigène qui vient souvent au bureau des « Entreprises fluviales » pour soumettre des plans d'exécution à Martineau... L'incident cause à Nini un effet de surprise équivalente à un coup de marteau brutal. Il n'y a point de doute; ce nom n'est pas assimilable à celui d'un blanc, fût-il Russe, Hollandais ou Danois. C'est bien d'un nègre qu'il s'agit. Longtemps, pendant bien longtemps, Nini demeure perplexe, ne sachant point analyser ce qu'elle éprouve. On dirait que la lecture de la lettre a neutralisé en elle le moindre transport, le moindre sentiment de caractère terminé. Elle contemple sur le divan le papier bleu fantaisie qui porte la grande audace, la première peut-être qu'un nègre ait osé commettre.

Ndiaye Mactar n'est pas de Saint-Louis. Il a été affecté aux Travaux publics de cette ville par décision du gouverneur de la colonie. Né à Dakar, il fit ses études au cours secondaire où il réussit à se faire admettre à la première partie du baccalauréat. Deux ans après son premier examen, il abandonnait le collège n'ayant pu obtenir sa deuxième partie. Il ne lui restait alors qu'une seule ressource, se faire admettre par voie d'examen ou de concours dans un des cadres supérieurs de son pays. Il fut reçu au concours du service des Travaux publics qui complétait, à cette époque, le recrutement de son personnel.

C'est au début de décembre qu'il est arrivé à Saint-Louis, après avoir passé toute une adolescence à Dakar. Jeune, élégant, toujours propre, toujours bien habillé, NDiaye Mactar réalise dans ses traits une certaine finesse que l'on retrouve chez la plupart des noirs habitants des grandes villes. Idéaliste et partisan convaincu d'une

PRESENCE AFRICAINE

évolution à outrance, il croit encore à la sincérité des hommes, à leur loyauté, et il suppose volontiers qu'en tout, le mérite seul doit triompher. Il a des idées avancées, surtout dans le domaine politique ou social. Pour lui le premier point d'un programme de réalisations qui mènerait à une évolution rapide : c'est l'effort. Effort de tous les Sénégalais pour sortir de leur médiocrité et se tailler une place au soleil de la vie moderne. Effort du cultivateur pour sortir de la misère et avoir des récoltes abondantes qui dépassent le cadre de ses besoins immédiats. Effort de petits commerçants pour devenir grands négociants. Effort des bureaucrates, des fonctionnaires, pour avoir l'estime de leurs chefs et s'imposer par ce fait au respect des colonisateurs. Il dédaigne les revendications forcenées non fondées sur un droit de fait, et considère qu'au stade où le noir sénégalais s'obstine à rester, il lui est défendu de réclamer par la parole et la véhémence une égalité de traitement avec l'Européen. L'exemple le plus vulgaire qu'il cite à l'appui de sa thèse est celui de fonctionnaires noirs qui, malgré la belle situation qu'ils occupent, ne tentent aucune amélioration matérielle de leur intérieur et de leur genre de vie ; qui vivent comme le dernier commis de commerce et ne se distinguent en rien de leurs congénères illettrés. Il est d'avis que si les noirs de son pays tâchaient de vivre convenablement, chacun suivant les ressources dont il dispose, l'administration sentirait la nécessité de hausser les soldes au niveau de leurs besoins et de leurs aspirations.

Esclave de son idéalisme et fidèle à ce principe de l'effort sur soi, NDiaye Mactar vit entièrement à l'européenne. Il occupe une petite villa propre et coquette dans le quartier de NDar-Toute où les fleurs viennent bien. On est étonné en passant de voir tant de propreté et de bon goût dans une maison occupée par un indigène. Les moins méchants l'en admirent, les autres se contentent de faire une moue dédaigneuse et de déclarer qu'il fait le « Toubab ».

Il n'a pas d'amis et ne fréquente personne depuis son arrivée à Saint-Louis. Ses idées et ses convictions, il les garde pour lui. Les femmes noires, malgré leurs toilettes flamboyantes et leurs airs aguicheurs, ne sont pas arrivées à le décider. Il ne paraît qu'aux séances de thé organisées par les jeunes gens, ni aux mariages, ni aux tam-tam. Finalement, on le considère comme un étranger plein de morgue et de dédain.

Cet amour qu'il vient de déclarer à Nini, il l'a porté longtemps, très longtemps en lui sans oser le manifester. Au fait, il n'était pas bien édifié sur la mentalité de ces mulâtresses de Saint-Louis dont certaines lui semblaient réellement belles et évoluées. N'ayant jamais été en contact avec elles, ni causé avec quelqu'un qui les

connût très bien, il se gardait d'asseoir le moindre jugement. Il ne voulait pas être injuste. A la vérité, leurs airs un peu fantasques, leurs tons affectés et leur amour excessif de la poudre et de la compagnie des blancs l'avaient assez tôt choqué; mais il ne pouvait pour cela leur prêter aucune méchanceté, aucun cynisme. Il pensait uniquement que si les mulâtresses n'allaient qu'avec les Toubabs, c'est qu'à Saint-Louis les jeunes gens noirs préfèrent en général la compagnie des filles brunes à mœurs indigènes. Il était donc loin de supposer qu'on pouvait le refuser à cause de sa peau ; et s'il avait hésité si longtemps : c'est qu'il redoutait un échec bien naturel, très possible dans tous les cas.

L'amour est né dans son cœur la première fois qu'il a vu Nini au bureau des « Entreprises Fluviales ». La mulâtresse lui a plu tout d'un coup, et, à partir de ce moment, il n'a connu qu'un perpétuel tourment comparable à celui d'un vague besoin de bonheur et de tendresse. Il a fait des vers et des rêves aussi, des rêves chimériques qui l'ont endormi bien des fois pendant les nuits d'insomnie. Idéaliste forcené, il n'a jamais tenté d'imposer des limites à son amour, ni essayé d'en finir en envoyant une déclaration écrite. Il savait qu'une telle déclaration aboutirait à quelque chose — succès ou échec — et éclaircirait ce chaos de doutes et de convictions, d'espoirs et de désespoirs alternés qui faisait naître en son cœur des transports, des délires et des extases.

Un jour, il s'est rendu comme de coutume au bureau des « Entreprises Fluviales ». Pendant que le Toubab et lui examinaient un plan, le patron est survenu et, sans motif bien sérieux, a réprimandé sévèrement la mulâtresse et l'a menacée de la remplacer si elle continuait. Cet incident très normal avait complètement bouleversé le comptable noir. Son amour en avait été froissé, sa race humiliée. A sa sortie du bureau, il a conçu le projet très noble d'épouser Nini, de l'arracher aux griffes de ce monsieur un peu rustre et aux mille ennuis d'un simple gagnepain. Comme Don Quichotte de la Manche, Chevalier de la Triste Figure, redresseur de torts, il voulait être le défenseur des opprimés, le chevalier à l'esprit errant qui veille armé autour de l'innocence et des vertus de l'âge d'or.

Du coup son amour prit le caractère d'une vraie mission, celle de procurer la quiétude et le bonheur à un être bafoué qui, de surcroît, lui était cher.

— Je mettrai toute ma solde et toute ma bonne volonté à la rendre heureuse, se dit-il dans un soliloque.

Et puis Pâques survint, réalisa des merveilles de toilettes qui troublèrent davantage le cœur des amoureux. Le sentiment che-

PRESENCE AFRICAINE

valeresque de Mactar fortifié par la beauté et l'élégance de Nini vue en robe et souliers de fête, dicta d'une manière éloquente et sobre la lettre de déclaration qui fut longue, persuasive et touchante.

La lettre écrite sur du papier bleu fantaisie très élégant est arrivée à son but. Elle orne le divan et la mulâtresse la contemple un moment sans comprendre. Nini ne peut pas comprendre cette ironie du sort. Elle pense d'abord que c'est une mystification; puis elle songe qu'on est en avril, que la lettre est peut-être un poisson d'avril parvenu à destination avec un léger retard. Toutes ces suppositions pourtant n'arrivent pas à la satisfaire.

— Ah ! ça par exemple, c'est trop fort, dit-elle enfin. Puis elle quitte le divan, prend son casque et sort précipitamment, tenant le papier bleu à la main.

Il est environ une heure de l'après-midi. Le soleil fait pleuvoir sur la ville une chaleur torride qui achève de griller les vieilles maisons déjà calcinées par les vents âpres du désert. Il règne en maître sur les toits en terrasse, tombe d'aplomb sur le pavé en ciment, resplendit sur les murailles et emplit les yeux du passant qui s'abrite derrière son casque de liège ou un pan de son boubou. On le sent jusque dans l'intérieur des maisons, où il rend les digestions laborieuses, les sommeils lourds et pleins de cauchemars.

Nini traverse la rue malgré le soleil, du côté où l'ombre ne donne qu'une illusion de fraîcheur. Elle arrive chez Madou et pénètre dans la maison qui, à cette heure, est silencieuse. Vite, elle monte l'escalier et trouve sous la véranda la mère de Madou qui veille sur le repos de son enfant.

C'est une brave négresse à mouchoir et à diéré, qui contraste, par sa modestie et sa simplicité, avec Mlle de Meckey, sa fille. Après le premier blanc qui l'avait abusée et un peu enrichie, elle a voulu se marier avec plus d'un notable indigène de la ville. Mais Madou, qui considère cet acte comme une forme de déchéance, s'est toujours opposée avec colère au désir de sa mère : un tel mariage porterait un coup fatal à son orgueil en lui imposant « un papa nègre »; elle serait forcément la risée de ses camarades. La mère, qui ne veut pas déplaire à sa fille, s'est donc résignée à un célibat des plus austères. Madou lui défend de sortir, même pour aller rendre visite à des parents de Lodo ou de Sindoné. D'un autre côté, elle ne tolère pas qu'un vieux noir entre dans la maison pour dire des gentilleses à sa mère.

— Anamou, Madou ? dit Nini, qui tâche de parler un mauvais voloff pour faire croire qu'elle ne comprend pas bien cette langue.

— Madou da fâ néléou, répond la mère en excellent voloff.

Nini pénètre malgré tout dans l'appartement de son amie et la réveille à force de plaisanteries et de chatouillements. Puis, comme l'autre bâille et s'étire, elle lui donne la lettre sans dire un mot. La lecture de la missive achève de réveiller Madou dont l'expression s'anime peu à peu. Ses yeux avides parcourent rapidement la lettre, la dévorent. Un sourire amusé effleure ses lèvres fortes décolorées par le fard. Elle arrive enfin au bas de la lettre, lit le nom de NDiaye Mactar, écarquille des yeux blancs et ouvre une bouche étonnée. Nini, qui escomptait une hilarité particulièrement grande, est un peu déçue, mais elle interroge quand même :

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne comprends pas, dit l'autre, en faisant un signe de négation de sa tête aux cheveux abondants, crépus et ébouriffés.

— Mais c'est bien clair : c'est un nègre qui me fait une déclaration d'amour.

— Non mais, tu plaisantes.

— Pas du tout, je n'invente rien. Tiens, regarde le nom : Ndi-a-ye Mac-tar... c'est bien le nom d'un nègre.

— Ah !! ça alors : c'est un peu fort. Le connais-tu donc ?

— Si je le connais, oui, je crois... Il vient souvent apporter des papiers à notre bureau.

Alors seulement la surprise de Madou fait place à un rire convulsif qui la jette sur le lit, crispe ses muscles, menace d'arrêter son souffle. Comme le rire est communicatif, Nini, oubliant sa colère, se met au diapason de son amie ; et toutes deux s'abîment dans des gaîtés forcenées qui intriguent un peu la mère Fatou assise sous la véranda.

C'est à ce moment qu'il faut contempler la vraie physionomie d'une mulâtresse dénuée de sa poudre et de son fard.

Enfin la gaîté diabolique s'apaise et l'on revient à la conversation qui se teinte d'humour et de badinage.

— Toi alors, dit Madou, tu as fait une conquête... rare.

— Oui, il faut l'avouer : un nègre... C'est tout ce qui manquait à mon « répertoire ».

Nini peut parler de son répertoire. Depuis l'âge de quinze ans, elle n'a fait en effet que collectionner des amants comme on collectionne des timbres-poste.

— Faisons une étude de détail, propose Madou, et tâchons d'analyser chaque paragraphe de la lettre.

— Non, je t'en prie. Cela me mettrait au supplice. Si tu savais comme je souffre de cet affront.

PRESENCE AFRICAINE

— Pour si peu ? Ah ! ne me fais pas rire. On dirait que tu prends la chose au sérieux.

— Tu as peut-être raison, Madou. J'aurais tort d'en souffrir et ce serait faire honneur à cet imbécile heureux que je considère comme Bakary, l'esclave de la maison.

Ensemble les deux mulâtresses relisent la lettre paragraphe par paragraphe. Les passages qui les font le plus rire sont ceux où le noir essaye d'être tendre et se montre compatissant pour Nini :

« L'amour que je vous offre est pur et robuste. Il n'a point le caractère d'une tendresse intempestive faite pour vous bercer de mensonges et d'illusions...

» Je voudrais vous voir heureuse, tout à fait heureuse, dans un milieu qui cadre bien avec vos charmes que je crois savoir apprécier...

» Je considère comme un honneur insigne et comme le bonheur le plus vaste de vous avoir dans ma maison et de me dévouer à vous corps et âme. Vos grâces rayonneraient dans mon foyer et mettraient de la lumière dans les coins d'ombre...

» Par ailleurs, je vous crois trop évoluée et suffisamment délicate pour décliner avec brutalité les offres d'un homme loyal uniquement soucieux de faire votre bonheur... »

Ces passages lus et commentés avec toute la méchanceté possible, Madou propose :

— Tu devrais lui préparer une sale réponse qui le dégoûterait pour toute la vie.

— C'est ce que je vais faire. En attendant je montrerai la lettre à Martineau et Perrin pour leur faire voir ce dont est capable leur « noir comme il faut ».

— On la fera voir de même à Mimi, Riri, Nénette et à toutes les camarades. Ce sera un beau thème de distraction.

— A ce soir, donc.

— A ce soir ; je vais faire ma toilette ; il est bientôt l'heure.

Dehors le soleil est encore ardent, mais la rue est devenue plus animée. Les fonctionnaires, les bureaucrates, les écoliers passent, bavardent, font beaucoup de bruit. Les véhicules passent aussi et chassent à grands coups de trompe et de cloches les passants étourdis qui déambulent au milieu de la chaussée. Les portes métalliques des étalages s'ouvrent en grinçant et en geignant affreusement.

*
**

Avec la lettre d'amour porteuse de la grande impudence, Nini prépare au bureau un coup de théâtre sensationnel. Dès que les

deux blancs arrivent elle jette sur la table de Martineau le papier bleu fantaisie, couvert d'une écriture fine et serrée.

— Lisez cela, dit-elle. Puis, les mains aux hanches, telles les matrones noires quand elles se défient, la mulâtresse prend une attitude tragique et regarde fixement les deux toubabs, qui se penchent et lisent ensemble la missive amoureuse.

L'explosion de gaîté et de moquerie désobligeante attendue par Nini tarde à se produire. Rien au surplus ne l'annonce sur la figure des deux hommes qui demeure sercine et réfléchie. En arrivant à la fin de la lettre, ils esquissent seulement un petit mouvement de surprise. Ils ne s'attendaient pas à voir au bas de cette déclaration d'amour ardent et passionné le nom de Ndiaye Mactar qui a l'air si calme et si indifférent.

Perrin, le premier, lève la tête et plaisante :

— Votre opinion, mademoiselle ?

La colère de Nini, jusque-là contenue, se déchaîne en injures, en sarcasmes, en vitupérations indignes d'une demoiselle prétendue fille de famille « très éduquée ».

— Mon opinion ? Je trouve que cette lettre est une insulte, un outrage fait à mon honneur de « fille blanche ». Ce nègre est un imbécile, un bandit, un malappris qui a besoin d'une leçon. Et je la lui donnerai, cette leçon ; je lui apprendrai à être plus décent et moins hardi ; je lui ferai comprendre que les « peaux blanches » ne sont pas pour « Bougnouls ».

Si Nini parle avec tant de véhémence c'est pour rassurer Martineau dont elle se croit très aimée.

— Vous êtes feu et flammes, coupe Perrin ; la chose pourtant me paraît bien naturelle.

— Et la lettre très bien écrite, ajoute Martineau qui manipule des rapports inachevés.

Nini est sidérée par l'indifférence de Martineau. Elle croyait qu'il était jaloux d'elle et que la lecture de cette lettre le mettrait hors de lui-même et l'animerait pour toujours contre le noir outrecuidant.

— Je trouve même, opine Perrin, que Mlle Nini devait être heureuse de cette déclaration qui est un hommage fait à sa beauté, à ses charmes, à ses vertus. Au surplus, le prétendant n'est pas dépourvu de tout mérite ; il est instruit et sa situation lui permettrait de vous donner ce bonheur qu'il vous promet. Je vous assure, mademoiselle Nini, qu'une blanche même ne resterait pas totalement indifférente et hostile à tant d'amour et de sincérité.

Nini rage et suffoque. Elle a l'impression qu'on se moque d'elle.

PRESENCE AFRICAINE

— Je vois, monsieur Perrin, dit-elle, que vous vous moquez. Quoi ? Un nègre ? C'est tout ce que vous me souhaitez ? Merci, merci, merci.

La mulâtresse est désespérée. Ses yeux sont pleins de larmes, sa figure de cire légèrement colorée du sang de la honte et de la confusion.

— St cela peut vous faire plaisir, mademoiselle, nargue le blanc, je dirai que ce nègre est un rustre, un inconscient, un fou. Etes-vous satisfaite ?

Nini ne répond pas. La partie étant perdue, elle juge inutile de prolonger la discussion. En tout cas sa décision est prise ; elle se propose de faire descendre le nègre plus bas que terre.

Quant à Martineau il se connaît trop pour entrer dans la conversation. Son amour de la justice le pousserait à dire des vérités, et ces vérités blesseraient l'amour-propre de la mulâtresse qui, après tout, sait lui prodiguer d'agréables caresses.

Nini se met au travail avec une ardeur surprenante, et jusqu'à la fin elle n'adresse plus un mot à Martineau et Perrin.

.. . . .

Cinq heures du soir. On sort du bureau.

Madou passe comme d'habitude prendre son amie. Elles se dépêchent de rallier les Mimis, les Riris, les Nanas et les Nénettes.

Toute la « mulatraille » est alertée et l'on donne à l'événement les proportions d'un scandale public. Les vieilles « signaras » averties parlent d'envoyer l'affaire en justice, de faire comparaître le noir en cour d'assises. Quelque chose comme une trombe bruissante faite de commentaires, d'exagérations, de calomnies et de jurons balaye les petits faits divers de la vie quotidienne et menace de dégénérer en crise fébrile. On va écrire au chef du service des Travaux publics, au gouverneur de la colonie pour leur signaler la conduite du noir et obtenir son licenciement comme réparation du dégât moral qu'il a commis.

De leur côté les filles se concertent. Chacune fouille en son esprit les vocables les plus sarcastiques, les plus violents pour composer une réponse incendiaire, une de ces réponses terribles dont les noirs disent que lorsqu'une mouche s'y pose elle est foudroyée. Et comme il n'y a rien de plus cynique et de plus « mauvaise langue » qu'une mulâtresse, on n'a aucune peine, à aligner des mots terribles de sens et de portée.

Le noir en aura pour son rhume.

La réponse composée par Nana qui est en classe de philosophie au lycée Faidherbe est soumise pour le fond à M. Dru, inspecteur

de police et amant de Nénée, une autre dactylographe. Celui-ci trouve les termes un peu trop violents et fait tout rectifier sauf l'avertissement de la fin qui dit :

« Et si tu recommences tes insanités morbides, je te ferai dresser par M. Dru, inspecteur de police que tes pareils ont surnommé « le blanc très méchant ».

On rit ensemble, on saute, on se trémousse. C'est charmant.

La lettre mise à la poste attend impatiemment le courrier du lendemain pour dire à NDiaye Mactar ce dont une mulâtresse est capable quand elle est offensée.

*
**

Pendant que ces événements et tant d'autres se déroulent entre humains, la nature travaille en silence et procède à un changement de décor et de température. De gros nuages cachés durant toute la belle saison en des contrées ignorées surgissent maintenant et emplissent le ciel. Mais ils ne font que passer, allant de l'ouest vers l'est, du midi au septentrion. Ils passent sans fatigue ni repos, comme un troupeau de monstres géants et doux poussés par on ne sait quel instinct maladif de voyages.

La température s'élève un peu plus chaque jour. Les journées Jevvenues chaudes ont déjà ces éblouissements des mois accablants de septembre et d'octobre. Les nuits sont tièdes avec moins de vapeur. C'est « Tchorone », la période de transition entre la saison sèche et l'hivernage.

La Terre s'accouple avec le Soleil pour l'enfantement grandiose, duquel sortiront les tornades, les pluies, les herbes hautes et sauvages, les plantes domestiques, et une multitude de petits êtres à peine ébauchés, incomplets, répugnants, nuisibles. Ce baiser chaud, universel, fait monter plus impétueusement la sève des arbres, qui en frissonnant, prêts à reverdir. Une haleine spéciale, faite de mille exhalaisons inconnues, monte et grandit en nous le désir d'aimer et de procréer. C'est l'époque des exubérances terribles et des grandes lassitudes qui brisent le corps à la fin de la journée. C'est l'époque où une certaine catégorie d'oiseaux avertis par un instinct obscur et millénaire, se perchent dans les arbres et chantent : « hinn tia harr... », onomatopée que les hommes traduisent dans leur propre langage en lui donnant le sens d'une invocation à la pluie.

Déjà au clair de lune les gens de Sor, de Guet-ndar et de NDar-Toude envahissent les places sableuses de leurs villages où l'on écoute les chroniqueurs et les diseurs de contes et légendes. La gaité règne partout. Chacun éprouve le besoin de s'épancher,

PRESENCE AFRICAINE

d'extérioriser un état d'âme latent. Sur le pont Faidherbe les Maures et les Toucouleurs, qui ont une âme poétique, enclins à la chanson, entonnent des mélopées tristes qui traduisent leurs aspirations religieuses ou redisent des gloires épiques. On entend de loin en loin la flûte pastorale d'un berger sans troupeau qui voudrait peut-être remplacer Leuck dans la garde des étoiles. La voix des guitares, des violons rustiques, l'accent poignant des flûtes : tout cela monte vers la lune blanche. Et tout cela relève d'une intuition sentimentale que l'homme n'arrivera jamais à traduire, sinon en gestes, en cris, en sons inarticulés.

Couchés sur le dos, les enfants contemplent les étoiles, les nomenclatures. Hier, c'est Bouki qui menait le troupeau ; aussi le ciel était-il noir, plein de nuages glauques. Aujourd'hui, sans contredit, c'est Leuck, le bon berger : aussi le ciel est-il bleu ; toutes les étoiles répondent à l'appel.

Et les enfants de chanter :

« Cette étoile est pour Penda, celle-là pour Marem, celle-là pour Vedji Guèye ; cette autre là-bas pour Koundoundoung ; et la plus belle je la prends... »

La gaité et l'animation règnent partout.

Les hommes devaient être infiniment heureux aux époques immémoriales où la lune donnait une clarté pareille à celle du jour ; où l'on contemplait la beauté des nuits sans oser lui donner un nom ; où la mauvaise langue de cet admirateur indiscret dont parle la légende n'avait pas dit la parole sacrilège qui a offensé Dieu et provoqué la diminution de la clarté lunaire ; aux époques où le signe de « Fatillane », écrit en caractères arabes, ne ternissait pas encore le disque blanc et vierge de l'astre des nuits...

« Tchorone », seuil de l'hivernage... Si les journées sont accablantes, les nuits sont, au contraire, pleines de douceur ; la fureur invite à la joie, aux manifestations de bonne humeur ; la fureur des Sandiayes emplît les quartiers. Les violonneux érudits, qui semblent porter en eux la connaissance intégrale du passé, organisent souvent, dans les faubourgs, des séances de contes et de légendes. Les chansons d'autrefois, les mélopées inconnues des générations actuelles sont ressuscitées, commentées, replacées dans les circonstances où elles ont charmé nos grands-pères et nos grand-mères.

L'une de ces mélopées est celle du **Bani**, le navire qui assurait le service fluvial entre Saint-Louis et Kayes :

*Sahar Yi tchi rade bé
Banè tshi gueune*

Sambaye Banè nga dieum Kâye
Yal na déloussi..

Sahar yi tchi rade bè
Banè tchi gueune
 (De tous les navires qui sont en rade le **Bani**
 est le « meilleur »)

Le **Bani** était neuf à l'époque où la chanson a été composée. Il était beau et très élégant aussi. De plus il effectuait entre Saint-Louis et Kayes un va-et-vient qui n'était pas dépourvu de charme.

Sambabye Banè nga dieum Khâye
 Le Bani est en route pour Kayes...

L'imagination des femmes l'accompagne. Kayes... c'est peut-être loin, en tout cas elle est mystérieuse pour ceux qui ne l'ont jamais vue et qui assistent depuis longtemps aux départs et aux retours du **Bani**.

Le **Bani** est en route pour Kayes. On lui souhaite de revenir bientôt :

Yal na déloussi.
 (Dienu fasse qu'il revienne)

Yal na déloussi.
 (Dieu fasse qu'il revienne.)

Il y a beaucoup de tendresse et de nostalgie dans ce souhait exprimé d'une manière si simple, uniquement parce qu'on a l'habitude de le voir partir et revenir. Il est encore le navire qui apporte de Kayes et des escales du fleuve, boubous rares, pagnes de luxe et surtout or du Galam.

Sahar yi tchi rade bè
Banè tchi gueune
Indil na ma mbbouboum soi'
Pendaloum Galam.

(De tous les navires qui sont en rade
 Le Bani est le meilleur,
 Il m'a rapporté un boubou de soie
 Et un pagne de Galam.)

PRESENCE AFRICAINE

Le « Bani » est devenu comme le bateau national. Sa gloire s'est haussée à celle de Diéri et de tous les héros d'autrefois. Car l'inspiration populaire puise invariablement à la même source : la nostalgie des choses et des êtres défunts auxquels le recul du temps a donné un caractère d'existence symbolique.

*Sahar yi tchi rade bè
Banè tchi gueune...*

Oui certes, de tous les navires le « Bani » est le meilleur. Il est en tout cas meilleur que le « Rendu », navire royal d'autrefois. Le « Rendu » emportait vers les Antilles un énorme bétail humain; et il ne rapportait jamais rien de ces îles lointaines. Il appauvris-sait donc le pays au lieu de l'enrichir. Et cependant le souvenir du « Rendu » tout autant que celui du « Bani » est entouré de la même tendresse, de la même vague nostalgie. C'est que l'idée du bateau esclavagiste se confond avec le souvenir d'une douleur ancienne qui n'agit plus à présent, mais dont les traces se retrouvent dans nos humeurs, dans nos chansons et bien plus dans nos croyances mystiques et religieuses.

Mais le « Bani » n'assure plus le service fluvial entre Saint-Louis et Kayes. Il est maintenant hors d'usage et « il dort son dernier sommeil » de l'autre côté de la rive gauche du fleuve Sénégal, à Saint-Louis. Il est là au cimetière commun où chalands, remorqueurs, bateaux à voile, tous vieux, tous abandonnés achèvent de se rouiller, de tomber en ruine comme les restes véritables de squelettes humains. Ce qui reste de lui ne rappelle point l'ancien navire que la chanson berçait aux molles ondulations du fleuve, et que l'imagination féconde des femmes suivait d'escale en escale depuis Saint-Louis jusqu'à Kayes. Bien qu'il ne soit pas enterré — les géants n'entrent pas en terre — on éprouve devant ses restes la même tristesse que devant un tombeau. Il y plane autant de mystères et de souvenirs. Et ces restes suggèrent la même pensée triste, à savoir qu'ici-bas tout est vain : gloire, fortune, honneur.

*Sambaye Banè nga dieum Khâye
Yal na déloussi.*

Dieu a exaucé le vœu des femmes. Un beau jour, le « Bani » est revenu pour ne plus repartir. Et la chanson continue de voler, les générations ne l'oublieront pas si vite.

Le nom du « Bani » correspond désormais à une certaine épo-

que où les cœurs avaient beaucoup de tendresse et de spontanéité ; où les mélopées s'inspiraient des noms de bateaux illustres, des travaux champêtres, et des événements qui faisaient date dans l'histoire du pays. Finis l'or du Galam et les rêves miraculeux qu'il faisait faire aux femmes. Finis les riches pagnes, les grosses perles ou « lambourds » d'origine égyptienne. Finis les départs bruyants et pompeux du « Bani ».

Mais, à Saint-Louis, vous pourrez toujours assister aux départs et aux retours du « Ponty », le navire d'aujourd'hui qui a remplacé l'« Archinard », successeur direct du « Bani ». Ces départs et ces retours sont toujours salués par une foule importante qui accourt de tous les points de la ville. Foule de personnes venues les unes pour les commissions, les autres pour le plaisir de venir, comme par habitude, comme par tradition. Mais le « Ponty » est venu à une époque où Dakar existe avec des quais où abordent de grands transatlantiques capables de charger vingt navires comme le « Bani ».

Aussi bien la chanson est-elle unique dans son genre. Le sentiment d'admiration qui l'a inspirée est mort, mort à jamais.

*Sambaye Banè nga dieum Khâye
Yal na déloussi.*

Pour la mémoire des aïeux et par amour des souvenirs lointains, on redit la chanson en fermant les yeux sur la gloire des navires géants d'aujourd'hui qui vont plus loin que Kayes et rapportent de leurs voyages des choses non moins précieuses que l'or du Galam, les bouboudous de « soie » et les pagnes de luxe.

*
**

Nini va maintenant chaque soir à la plage. L'époque des baignades est revenue introduisant de la nouveauté dans l'existence monotone des colons. Les couples blasés ne vont plus dans la direction de Sor promener leur ennui sous le dôme des arbres, dans les coins rustiques et sur les routes poudreuses qui mènent à Khor ou à Seybar. Ils envahissent maintenant le littoral de l'Océan d'où soufflent les haleines du large qui tempèrent comme un divin élixir les migraines et les petites révoltes intimes. Les pêcheurs de Guet-ndar, obligés de quitter les billes de bois et les sièges où ils passaient la journée à regarder la mer, n'ont plus le loisir de discuter et de prophétiser sur le passage des bancs de poissons. Leurs pirogues sont déplacées, acculées dans la zone qui n'est pas susceptible d'intéresser les promeneurs. On fait le

PRESENCE AFRICAINE

vide devant l'Océan, on tamise le sable du littoral, on installe des cafés et des baraquements. Et d'autres foules, d'autres yeux différemment colorés, bleus, verts, noirs, marrons, tous beaux, contemplent désormais le déroulement prodigieux des lames, les infinis des horizons où le ciel et l'eau semblent se confondre, les magnifiques couchers de soleil sur la mer...

Aujourd'hui Nini et Madou arrivent en tenue extra-légère dite « de plage », les cheveux dansants, la figure et les bras chargés de poudre. Elles arrivent avec des airs de triomphe comme en pays conquis, satisfaites de leur jeunesse et de leur toilette. Le monde hétérogène de la plage ne les intimide pas. Se sentant observées par les blancs et par certains noirs de la catégorie de NDiaye Mactar, elles s'efforcent au contraire de faire preuve d'une indépendance d'humeur qui déchaîne en gaîté bruyante, en attitude théâtrales et simiesques. Courant, sautant, se trémoussant, elles traversent les groupes formés par leurs congénères, donnent furtivement des poignées de main et viennent s'abîmer sur le sable mou auprès de Martineau et Perrin qui les attendent toujours au même endroit.

L'action bienfaisante de l'air marin exalte l'esprit. Tantôt elles parlent sans discontinuer de plages idéales qu'elles n'ont jamais vues sinon en rêve ou qu'elles ont imaginées d'après certains récits faits par ci par là au cours d'invitations célèbres chez telle ou telle famille de colons : plage de Floride qui, par rapport à celle de Saint-Louis, est un tout à côté de zéro ; plage de Nice où le monde entier envoie la pleïade de ses hommes riches et de ses bons vivants ; celle de Monte-Carlo où les multimillionnaires américains viennent dilapider des fortunes inouïes. Tantôt elles poétisent sur les tempêtes farouches des côtes de Bretagne ou sur le bleu idéal de la mer le long de la Côte d'Azur. Et cela finit toujours par des plaintes et des malédictions contre cette chose inexorable qui les cloue sur la terre d'Afrique où l'on ne vit pas « sa vraie vie », où les plages sont si petites et si pauvres en distraction et en majesté. Parfois, quand un groupe de noirs en complets passe, la conversation change. Nini et Madou semblent passionnées par le cas de ces nègres qui encombre la plage. Au début elles ont fait part de leur indignation à M. Dru, inspecteur de police. Ce dernier, pour leur faire plaisir, avait tenté un « nettoyage », mais en vain ; car la presse locale s'en était mêlée : on avait demandé à l'amoureux inspecteur de spécifier les raisons pour lesquelles les noirs devaient être chassés du bord de la mer. Question bien embarrassante à laquelle M. Dru avait préféré ne pas répondre.

C'est que la plage semble être l'unique place où Blancs, mulâtres et noirs se mêlent sans distinction, chaque espèce gardant naturellement pour l'autre une sourde rancune et un mépris souverain qui n'éclatent jamais. Déjà, au cinéma, le miracle d'une ségrégation acceptée de gaité de cœur par les noirs a pu être réalisé : on a institué des séances pour Européens et des séances pour indigènes, les premières se justifiant par un tarif quadruple de celui des secondes. L'indigène n'a vu dans cette mesure apparemment équitable et logique que des dispositions en harmonie avec sa petite bourse. C'est ainsi que les Ninis et les Madous peuvent assister à des films « tordants » sans que leur gaité soit contrariée par la présence importune de ces mêmes nègres qui déambulent sur la plage en tenue légère.

Depuis la déclaration d'amour de NDiaye Mactar et la rumeur qu'elle avait suscitée, les mulâtresses sont devenues plus intraitables pour les noirs. Cette histoire d'amour semble avoir aiguillonné leur haine héréditaire pour les peaux d'ébène, qui, à la faveur d'une promiscuité quelconque, pourraient bien être tentées de recommencer une telle blague...

Le monde de la plage est calme à l'exception de certains groupes bruyants d'où partent des rires immodérés que le vent cueille en passant. Des hommes et des femmes, couchés sur le sable, écoutent dans un parfait état de recueillement la voix immense de l'Océan et goûtent à ce bien-être que donne la brise de mer, le soir, dans les pays tropicaux. D'autres entament des sujets de causerie qui, commencés sur la plage, se continueront tout à l'heure sur le chemin du retour pour ne s'épuiser qu'à table. Quelques blancs courent, se poursuivent, s'attrapent et tombent en haletant sur le sable mou. Des bambins armés de pelles et de petites brouettes échafaudent des murs et procèdent à la construction d'un home imaginaire; ou bien ils creusent des tranchées étroites sur le plan éternel de ces trous gigantesques qui abritent les belligérants, donnant ainsi l'idée que l'instinct de conservation inné en l'être s'exprime de bonne heure par ces deux mots : « attaque » et « défense ».

Non loin le pick-up du casino et l'orchestre de la Chaumière invitent les promeneurs à l'apéritif-dansant. Déjà quelques tables sont occupées et des couples solitaires évoluent sur les deux pistes.

Mais le soleil disparaît derrière la ligne d'eau et la nuit arrive sans crier gare. Par groupes, les promeneurs se retirent et désertent la plage. Le casino et la Chaumière s'emplissent de monde; Nini et Madou préfèrent la Chaumière pour des raisons d'ordre aristocratique. Il leur semble qu'il est plus décent et plus conve-

PRESENCE AFRICAINE

nable de fréquenter un dancing pourvu d'un orchestre. L'orchestre « a de l'allure » tandis que le pick-up n'en a pas. Cette préférence leur vaut d'ailleurs la sympathie réelle ou feinte du barman de la Chaumière qui sait merveilleusement plaire à ses clients et dont les petites attentions et les familiarités honorent les deux mulâtresses...

Chaque soir Nini, Madou, Perrin et Martineau s'installent à une table de la Chaumière, boivent du porto, du mandarin, dégustant des sorbets, dansent et bavardent. C'est la vie tropicale et sans frein telle que la voulait Nietzsche, le philosophe allemand. Et cette existence semble ne devoir jamais finir tant elle se révèle indépendante et libre de tout scrupule. Mais les deux blancs, sans s'en douter, descendent rapidement la pente de la dette et n'auront pas réalisé d'importantes économies au moment de regagner la France. Quant aux deux mulâtresses leur conduite et leurs appétits dévorants semblent naturels du fait qu'étant une sorte de providence pour les blancs arrivant à la colonie, leur principal rôle est de les aider à gravir le douloureux calvaire d'un séjour pénible sous le soleil.

A vrai dire, c'est Perrin qui mène le mouvement, Martineau étant plus calme et plus réservé. C'est lui qui fait danser tour à tour Nini et Madou, qui les excite à des gaîtés bruyantes, à des beuveries sans nom, s'amusant de leurs babillages, de leurs exubérances.

Pour donner à tout le monde une idée complète de leur esprit d'indépendance et du degré de leur émancipation poussée à l'extrême, Nini et Madou s'offrent souvent en spectacle. Seules sur la piste, elles dansent une biguine ou une rumba en réalisant des tours de hanches d'une perfection un tantinet impudique ; ce qui a poussé un jour Perrin à leur dire, sur un ton de compliment sincère : « Vous pourriez devenir d'excellentes entraîneuses et même de célèbres vedettes ».

« Entraîneuses »... non peut-être, mais « vedettes »... ah ! Oui, vedette, comme Joséphine, à la réputation mondiale ; vedette comme ces actrices de cinéma dont les grâces, la beauté et l'adresse font le succès des nombreux films que le monde entier admire... Le soir du même jour, ce compliment banal et quelque peu ironique avait fait rêver Nini et l'avait jetée dans une exaltation presque maladive. Etendue sur les divans moelleux de son boudoir, elle s'était imaginée dans une chambre d'artiste, jouissant du repos nécessaire accordé aux vedettes.

Immédiatement sa pensée s'en alla, traversant l'espace, supprimant la distance qui la séparait du Lido, de Montparnasse, des

Folies Bergère, transformant les petits bruits de la rue en rumeurs grandioses, en approbation, en cris enthousiasmés. Elle se vit ensuite, elle, Nini, petite mulâtresse de Saint-Louis, sous une immense projection de lumières idéales qui transposait sa beauté du plan de la réalité à celui du rêve. Une foule, aussi nombreuse que choisie l'acclamait, les cameramen la bombardaient de leurs appareils cinématographiques, les dames de la « haute » l'observaient à travers des prismes de formes et de grandeurs variées. Puis, les journaux, en caractères gras, parlaient de son succès ; les cinémas du monde entier la projetaient sur leurs écrans. Elle devenait célèbre, ne fréquentait plus que la plage de Nice et Monte-Carlo en compagnie de High life gentlemen, était reçue par les duchesses, dînait chez de riches banquiers, voyageait en avion de Paris à Berlin, à Vienne, à Tokio...

Vedette... oui, si cela se pouvait.

.....

Mais Nini et Madou ne se contentent pas d'aller chaque soir au bord de la mer, de boire des apéritifs à la Chaumière et de mériter les doux noms d' « entraîneuses » ou de « vedettes ». Tous les dimanches matins, elles passent une ou deux heures au soleil de la plage en maillots ou culottes de bain.

C'est l'heure où les ménagères noires, la cabbasse sous le bras, traversent le pont Servatius pour se rendre au marché de Guet-ndar. Le soleil, à peine au cinquième de sa course, donne des rayons très supportables qui tombent obliquement sur la ville.

Tantôt assises, les mains servant d'appui, tantôt couchées sur le dos, sur le côté, sur le ventre, elles changent constamment de position. Il paraît que cela s'appelle un bain de soleil et qu'en France, sur la Côte d'Azur, des dames célèbres, venues de tous les pays, s'adonnent beaucoup à de semblables exercices.

Sur le sable mou, ainsi que des lézards amoureux, elles s'offrent volontiers aux baisers du soleil. Et le soleil à son tour, appliquant sur leurs chairs fermes et jeunes ses petites bouches de feu aux délicieuses morsures, leur caresse la croupe et l'échine. Il chauffe leur sang qui court plus vite et apporte cette chaleur jusque dans les régions éparses du corps où sommeille la volupté. Il charme leurs regards, fait surgir devant elles comme un mirage d'ondes lumineuses qui, aussitôt formées s'étendent, s'étirent et disparaissent...

Mais ce bien-être est secondaire pour elles. Ce que veulent Nini et Madou c'est qu'une action mystérieuse, probablement chimique des rayons solaires, modifie le degré de pigmentation de leur peau.

PRESENCE AFRICAINE

La teinte croûte de pain dorée est très élégante et très à la mode.
Saulnier jeudi 18 décembre 1947 Daumas

Seulement nos deux mulâtresses oublient qu'elles sont assez brunes et que les résultats de ces bains de soleil ne peuvent être que désastreux. Madou surtout l'oublie, Madou qui est noire aux trois quarts. M. Perrin, une fois, l'a fait adroitement remarquer :

— J'aimerais mieux, avait-il dit, que la peau de mesdemoiselles Nini et Madou ne change pas, euh... je veux dire ne devienne pas plus foncée...

— On voit bien que vous n'y comprenez pas grand chose, avait répondu Madou. Une peau comme celle de Nini prend sensiblement, au soleil, la teinte croûte de pain dorée ; tandis que la mienne devient légèrement chocolat clair... tenez comme celle de Nénée.

Et M. Perrin, saisi d'étonnement, avait ouvert une bouche large comme un abîme.

(A suivre)



Claire étoile du matin

par Richard WRIGHT

DEUXIEME PARTIE

IV

Elle ignore toujours combien de temps elle était restée recroquevillée dans le couloir sombre. Sa première sensation consciente fut une peur sans nom qui l'envahissait tout entière, puis une douleur sourde s'irradiant de sa tempe vers tout le reste du corps. Ses oreilles étaient pleines des tambours de la pluie et elle frissonnait sous le vent froid qui soufflait par la porte ouverte. Elle ouvrit les yeux et, d'abord, ne vit rien. Comme en rêve, elle se rendit compte qu'elle gisait, mi-assise, mi-étendue, dans un coin, tournée vers le mur. Avec peine, elle tordit son cou et ce qu'elle vit lui coupa le souffle : une grande tache blanche juste au-dessus d'elle. Un moment, elle ne sut pas si la tache lui faisait peur ou si elle était née de sa peur. Peu à peu, la tache se résolut en une énorme figure blanche qui, lentement, emplit son champ visuel. Rigide comme la pierre, consciente de l'effort qu'elle faisait pour respirer, elle sentait vaguement qu'elle n'était vivante que par la grâce de cette figure blanche. Elle la connaissait ; bien des fois, elle lui avait fait peur — elle contenait en elle la somme des peurs que lui avaient faites toutes les figures blanches qu'elle avait vues dans sa vie.

Sue... Venant de très loin, elle entendit que l'on prononçait son nom. Elle reprenait conscience maintenant, mais la crainte revenait en même temps. Elle regardait un blanc en face et voulait lui hurler de s'en aller ; mais elle acceptait pourtant sa présence, car elle sentait qu'elle y était forcée. Bien qu'une partie de son cerveau continuât d'être active, ses membres restaient inertes. Une invisible lame semblait l'avoir tranchée en deux, laissant une moitié d'elle couchée là, impuissante, tandis que l'autre moitié

PRESENCE AFRICAINE

se contractait sous la menace d'un ennemi oublié, mais familier.

C'est moi, Sue, c'est moi... Et puis, tout d'un coup, la voix résonna clairement.

— Sue, c'est moi, c'est Booker.

Et à l'intérieur d'elle-même elle entendit une autre voix répondre... Oui..., c'est Booker.

— C'est lui-là qui vient d'adhérer...

Elle se secoua, luttant pour reprendre pleinement conscience des choses ; et, ce faisant, elle transporta sur la personne de Booker la peur irraisonnée qu'elle ressentait — comme si Booker se dressait au-dessus d'elle pour menacer son droit à l'existence terrestre.

— T'vas mieux ?

Elle ne répondit pas. Elle tenta violemment de se lever et tomba.

— Sue, t'es blessée !

— Ouais... soupira-t-elle.

— Où qu'i t'ont frappée ?

— C'ma tête, murmura-t-elle.

Elle parlait contre son propre gré. La peur qui s'était emparée d'elle l'y forçait.

— T'ont battue ?

— Ouais.

— Ces salauds ! ces saletés d'salauds !

Elle l'entendit répéter ça plusieurs fois, puis elle se sentit soulevée.

— Nain !... dit-elle, haletante.

— J'm'en vas t'porter à l'cuisine ! !

— R'posez-moi !

— Mais t'peux point rester comme ça !

Elle se contracta dans les bras de l'homme et le repoussa des deux mains ; une fois dans la cuisine, elle se libéra, s'écroula sur une chaise et s'appuya solidement au dossier. Elle regarda Booker, inquiète. Il n'y avait aucune raison qu'il la terrorise de la sorte — mais cette pensée même n'apaisa pas son inquiétude. Elle le vit aller au réservoir, mouiller son mouchoir, le tordre et le lui tendre. Méfiante, elle considéra l'étoffe humide.

— Tiens, mets te ça su'l front.

— Nain...

— Allons donc ! ça t'fra du bien !

Elle hésita, perplexe. Quelle raison de s'effrayer lorsque quelqu'un se conduisait si gentiment avec elle ? A regret, elle se pencha en avant et appuya le tissu mouillé sur sa tête. Ça faisait du

bien. Chaque minute qui passait lui rendait son contrôle d'elle-même ; mais elle continuait à se demander pourquoi elle éprouvait cette impression.

— Qu'est-ce qu'est arrivé ?

— J'sais point.

— Tu t'sens-t-i mieux ?

— Ouais.

— Qu'c'est qui sont venus ?

— J'sais point, répéta-t-elle.

— Ta tête t'fait encore mal ?

— Ouais.

— Mince, ça m'ennuie.

— J'suis très bien, soupira-t-elle en cachant sa figure dans ses mains.

Elle le sentit lui toucher l'épaule.

— Sue, j'ai des mauvaises nouvelles pour té.

Elle le savait, elle se raidit et se glaça. C'était arrivé ; elle regarda, les yeux secs, les lèvres serrées.

— C'mon Johnny Boy, dit-elle.

— Ouais.

— Ça m'embête rudement d'te dire ça comme ça, mais j'pensais qu'i fallait qu'tu saches.

Sa tension intérieure se relâcha et un espace vide s'ouvrit en elle. Une voix murmura : Jésus, aid'moi.

— Où... où qu'il est ?

— Ils l'ont emmené à Foley Woods pour essayer d'lui faire dire qui sont les autres.

— I l'dira jamais, dit-elle. I f'ront aussi bien d'le tuer parce qu'i l'dira jamais.

— J'espère qu'i l'dira point, dit Booker. Mais il n'a point pu prévenir les autres. I l'ont attrapé juste comme il arrivait au bois.

Alors toute l'horreur de cette chose explosa devant elle ; elle vit, éparpillés dans les champs sous la pluie, les pauvres abris où dormaient les camarades blancs et noirs au matin, ils se lèveraient pour aller chez Lem ; alors on le prendrait. Et ça signifiait la terreur ; la prison et la mort. Il fallait qu'on prévienne les camarades, il fallait qu'elle les prévienne. Elle ne pouvait confier la tâche de Johnny Boy à personne d'autre, et surtout pas à Booker, aussi longtemps qu'elle éprouverait ce qu'elle éprouvait vis-à-vis de lui. Saisissant le siège de la chaise à deux mains, elle essaya de se lever. La chambre se brouilla et elle chancela. Elle se retrouva dans les bras de Booker.

— Laisse-moi y aller.

PRESENCE AFRICAINE

— Sue, t'es trop faible pour marcher.

— Suzon, 'coute ! Johnny Boy est pris. J'suis là. Dis-moi qui

— Faut que j'leur dise, dit-elle.

— Assis-toi, Sue. T'es blessée, t'es malade !

Une fois assise, elle le regarda, désespérée.

— Sue, 'coute ! Johnny Boy est pris. J'suis là. Dis-moi qui c'est et j'vais leur dire.

Elle fixa le plancher et ne répondit pas. Oui, elle était trop faible pour y aller. Impossible pour elle de faire tous ces kilomètres sous la pluie, cette nuit. Mais devait-elle le dire à Booker ? Si seulement elle avait eu quelqu'un comme Reva à qui parler ! Elle ne voulait pas en décider seule, elle ne devait pas faire la moindre erreur. Elle sentit la pression des doigts de Booker sur son épaule, et c'était comme si la montagne blanche la poussait au bord d'un falaise à pic ; intérieurement, elle cria de nouveau : Jésus, aid'-moi !... La figure blanche de Booker était à son côté, attentive. Est-ce que c'était bien de lui dire ? Et si elle ne le disait pas et si les camarades étaient pris ? Jamais elle ne pourrait se pardonner une chose pareille. Mais peut-être avait-elle tort ; peut-être sa terreur était-elle ce que Johnny Boy appelait toujours « rien que des bêtises ». Elle se rappelait ce qu'il disait : « M'man, on peut point faire grandir le parti si on commence à s'méfier de tout l'monde.

— Dis-moi qui c'est, Sue, et j'les préviens. J'viens seulement d'adhérer et j'sais point qui y a.

— J'sais point qui c'est, dit-elle.

— Faut qu'tu me dises qui c'est, Sue.

— J'te dis que j'sais point.

— Tu l'sais sûrement. Allons, sieds-toi et dis-le !

— Nain.

— Tu veux-ti qu'i soient tous tués ?

Elle secoua la tête et déglutit. Seigneur, j'ai point confiance en c't' homme.

— Ecoute, j'vais dire les noms et tu vas m'dire qui c'est qui sont dans l'parti et qui c'est qu'en sont point, hein ?

— Nain.

— J't'en prie, Sue

— Je l'sais point, dit-elle.

— Sue, t'es pas chic pour eux autres. Johnny Boy aim'rait point qu'tu soyes comme ça. Il est là-bas et i fait son d'voir. Faut faire l'nôtre.

— Seigneur, j'sais point.

— T'as t-ty peur de moi parce que j'suis blanc ?

Johnny Boy est point comme ça. Sois pas cause que tout`note travail i tombe à rien.

Elle renonça et courba la tête dans ses mains.

— C'est-y Johnson ? Dis-moi, Sue ?

— Oui, murmura-t-elle, pleine d'horreur, l'horreur grandissante de se sentir réduite au néant.

— C'est-y Green ?

— Oui.

— Murphy ?

— Seigneur, j'sais point ?

— Faut qu'tu m'dises, Sue ?

— M'sieu Booker, laissez-moi tranquille, j'vous en prie.

— C'est-y Murphy ?

Elle répondit oui au nom du camarade de Johnny Boy ; elle répondit jusqu'à ce qu'il s'arrête de l'interroger. Elle pensa alors : comment qu'i sait qu'les hommes du sheriff i surveillent la maison d'Lem ? Elle se leva et se tint à sa chaise, sentant à l'intérieur d'elle quelque chose de solide et de sûr

— Comment qu'vous savez pour Lem ?

— Ben... Comment que j'sais quoi ?

— Qu'est-ce que vous faites-ty à c't'heure de la nuit ? Comment qu'vous savez que l'sheriff a pris Johnny Boy ?

— Sue, t'as pas confiance en moi ?

Elle n'avait pas confiance, mais elle ne put répondre. Elle le regarda, la bouche entr'ouverte ; elle cherchait désespérément une certitude au fond d'elle-même

— V'z-avez rencontré Reva ? demanda-t-elle.

— Reva ?

— Ouais, la fille de Lem.

— Oh, ben sûr, j'ai rencontré Reva.

— Elle vous a-t-y dit ?

Elle se posa la question plus qu'elle ne la lui posa ; elle avait besoin de croire.

— Ouais, dit-il doucement. J pense que j'ferais bien d'aller leur dire maintenant.

— A qui, demanda-t-elle. Le dire à qui ?

Elle sentait ses muscles raidis tandis qu'elle attendait la réponse, comme si sa vie en dépendait.

— Aux camarades, dit-il.

— Oui, soupira-t-elle.

Elle ne s'aperçut pas de son départ, elle ne regardait ni n'écoutait plus. Simplement, elle vit tout à coup la pièce vide, et la chose qui lui faisait peur l'avait quittée tout à coup.

V.

Pendant un temps aussi long que celui qu'elle avait déjà vécu sur terre, elle resta près du fourneau refroidi. Un instant elle se disait — les voilà partis tous les deux maintenant Johnny Boy et Suc' — p't'être que je les reverrai jamais. Puis un sursaut de culpabilité faisait s'évanouir sa rêverie. « Seigneur, j'aurais point dû l'dire, marmonna-t-elle. Mais un homme peut point être assez dégoûtant pour faire une chose comm' ça. »

Plusieurs fois, elle eut le désir d'essayer de le dire elle-même aux camarades — elle se sentait un peu mieux maintenant. Mais à quoi ça servirait-il ? Elle avait dit les noms à Booker. C'point possible qui ait un judas avec de pauv' gens comme nous... C' point possib' !

— Tante Sue.

C' Reva ! Son cœur fondit d'une joie angoissée. Elle se leva sans répondre et boîta le long du passage obscur. La porte ouverte, contre la toile de fond de la pluie, elle vit la figure de Reva éclairée de temps à autre par le faisceau tournant du phare. Elle allait l'appeler mais une pensée la saisit. « Jésus aid'moi ! Faut que j'lui dise au sujet d'Johnny Boy. Seigneur, j'peux point !... »

— Tante Sue, vous êtes t-y là ?

— Ent' donc, m'n' enfant !

Elle saisit Reva et la tint serrée contre elle pendant un moment sans rien dire.

— Seigneur, j'suis t'y contente que t'voilà, dit-elle enfin.

— J'ai pensé qu' quèque chose v's'était arrivé, dit Reva se dégageant. J'ai vu la porte ouverte. L'pé m'a dit d'revenir avec vous c'te nuit.

Reva s'arrêta, puis recommença...

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Elle était si heureuse d'avoir Reva avec elle qu'elle ne comprit pas la question.

— Hein ?

— Vot' cou ?

— Bah ! C'est rien, m'n'enfant. Viens dans c'cuisine.

— Mais v's'avez du sang su'l'cou ?

— L'sheriff est v'nu.

— Ces idiots ! Pourquoi qui sont v'nus vous embêter ? J'les tuerais ! Bon Dieu ! Je l'jure !

— C'est ren du tout, dit-elle.

Elle se demandait comment expliquer à Reva, pour Johnny Boy et pour Booker.

« J'm'en vais attendre un p'tit brin », pensa-t-elle. Maintenant que Reva était là, sa crainte lui paraissait moins terrible qu'avant.

— V'nez, j'veais soigner vot' tête, tante Sue. V's'êtes blessée.

Elles allèrent à la cuisine ; elle resta assise, silencieuse, tandis que Reva la pensait. Elle se sentait mieux maintenant ; encore un petit moment et elle le dirait à Reva. Elle sentait les doigts de la jeune fille appuyer doucement sur sa tête.

— Ça fait-y mal ?

— Un brin, m'n'enfant.

— Ma pauv' tante Sue.

— C'est ren du tout.

— Johnny Boy est-y venu ?

Elle hésita :

— Oui.

— Il est-y r'parti prév'nir les autres ?

La voix de Reva résonnait si claire et si confiante que c'était une dérision.

« Seigneur, j'peux point l'dire à cette enfant. »

— Vous lui avez dit, pas, tante Sue ?

— Heu... Oui.

— Mince ! C'est chic ! J'ai dit au pé d'pas s'en faire si Johnny était prév'nu. Ptête que tout va bien marcher ?

— J'l'espère.

Elle ne put continuer, elle avait été aussi loin qu'elle pouvait. Pour la première fois de la nuit, elle se mit à pleurer.

— Chut, tante Sue ! Vous qu'êtes toujours brave ! Tout va bien aller.

— Ya rien qui va mal, m'n'enfant ; c'est juste que j'pense que c'monde'-là, c'est trop pour nous.

— Si vous pleurez comm' ça, j'veais m'y mettre aussi.

Elle se contraignit à s'arrêter. Nain, j'dois pas m'tenir comm' ça d'avant Reva. Juste à ce moment, elle désirait profondément que Reva crût en elle. Elle regarda la jeune fille prendre des pommes de pin derrière le fourneau, raviver le feu et mettre la cafetière à chauffer.

— Vous voulez t-y du café ? demanda Reva.

— Non, mignonne.

— Oh ! allons, tante Sue.

— Rien qu'une chinchée, mignonne.

— A la bonne heure ; oh, dit' donc, j'oubliais, dit Reva, mesu-

PRESENCE AFRICAINE

rant des cuillerées de café. L'pé m'a dit d'vous dire d'surveiller c'Booker. C't'un vendu.

Sa figure ni son corps ne bougèrent d'une ligne mais les mots qui s'échappaient des lèvres de Reva la mutilaient intérieurement.

— L'pé m'l'a dit sitôt comme je rentrais. On lui a dit à la ville.

Elle cessa d'écouter. Elle se sentait rejetée au bord extrême de la vie, dans une obscurité glacée. Elle se rendit compte maintenant de ce qu'elle avait ressenti en s'éveillant du brouillard de sa souffrance pour apercevoir Booker. C'était l'image de tous les blancs qu'elle avait vus dans sa vie et la somme de toutes les terreurs qui les accompagnent. Et pour la seconde fois cette nuit un de ses pressentiments s'était réalisé. Tout ce qu'elle put se dire, c'est « I' m'revnait point ! Dieu l'sait, i' m'rev'hait point ! J'avais dit à Johnny Boy que c'était un d'ces blancs.

— T'nez, buvez vot' café.

Elle prit la tasse ; les doigts tremblaient et le liquide brûlant se répandit sur sa robe et sur sa jambe.

— Oh ! j'vous demande pardon, tante Sue.

Sa jambe était ébouillantée, mais elle ne sentait pas la souffrance.

— C'est rien, dit-elle.

— Attendez, j'vais vous mettre un peu de graisse sur la brûlure.

— Ça m'fait point mal.

— Ya quèque chose qui vous tourmente ?

— Non, mignone.

— J'vais vous r'donner un peu d'café.

— J'veux rien d'autre maintenant, Reva.

— Allons, tante Sue, r'montez-vous. Soyez pas comme ça.

Elles se turent. Elle entendit Reva boire. Non, elle ne dirait pas à Reva, tout ce qui lui restait. Mais il y avait quelque chose à faire, sûrement, d'une manière ou d'une autre. Elle était déjà perdue et parler à Reva de Booker ou de Johnny Boy, c'est plus qu'elle n'en pouvait endurer. C'était trop de honte à supporter à froid. Elle avait besoin d'être seule pour débattre ce problème avec elle-même.

— Va t'coucher, mignonne ; t'es vannée.

— Non, j'suis très bien, tante Sue.

Elle entendit le choc de la tasse vide de Reva contre le dessus du fourneau. « I faut que j'la fassé aller s'coucher ! » Oui. Booker allait dire les noms des camarades au sheriff. Si seulement elle

parvenait à l'arrêter d'une façon quelconque ! Là était la réponse, la solution, la claire étoile qui grandissait au matin de son nouvel espoir. Bientôt, peut-être, d'ici une demi-heure, Booker serait à Foley Woods. Il est pour passer par le long chemin car i' sait point l raccourci, pensa-t-elle. J' pourrais traverser la rivière à gué et l'dépasser. Mais que ferait-elle ensuite ?

— Reva, ma mignonne, va t'coucher. J'avais très bien. Faut t'reposer.

— J'ai pas sommeil, tante Sue.

— J'sais bien c'qu'est bon pour toi, m'n'enfant. T'es fatiguée et t'es trempée.

— J'veux veiller avec vous.

Elle se força à sourire et dit :

— J'pense point qu'i vont faire du mal à Johnny Boy.

— Pour de vrai, tante Sue ?

— Sûrement point, mignone.

— Mais j'veux attendre avec vous.

— C'mon travail, mignonne. C't' ça qu' ça sert, une maman, attendre ses gosses.

— Bonsoir, tante Sue.

— Bonsoir, mignonne.

Elle surveilla Reva tandis que celle-ci se levait et quittait la cuisine. Les cosses sèches du matelas craquaient et elle sut que Reva venait de se coucher. Elle était seule. Par les craquelures du fourneau, elle vit le feu qui mourait en cendres grises ; la chambre se refroidissait de nouveau. Le faisceau jaune continuait à voltiger devant la fenêtre et la pluie tambourinait toujours. Oui, elle était seule ; elle avait fait seule cette chose affreuse ; elle devait trouver une solution. Comme on touche une plaie infectée, elle insista sur le moment où elle avait crié son défi au sheriff, où elle avait crié pour sentir sa propre force. Elle avait perdu Suc' pour sauver les autres ; elle avait laissé Johnny Boy partir pour sauver les autres ; et puis, dans un moment de faiblesse dû à une tension trop forte, elle venait de tout perdre. Si elle ne s'était pas emportée contre le sheriff, il lui serait resté suffisamment de forces pour résister à Booker ; elle aurait été suffisamment solide pour prévenir elle-même les camarades.

Quelque chose se raidit en elle tandis qu'elle se rappelait, qu'elle comprenait l'accès de terreur dont elle se sentait saisie en reprenant ses sens dans le couloir obscur. Une partie de sa vie qu'elle croyait éloignée d'elle pour toujours avait alors repris barre sur elle. Elle s'était dit que le passé doux et triste était mort, elle croyait que cela ne correspondait plus à grand chose

PRESENCE AFRICAINE

lorsqu'elle chantait maintenant *C'est lui le lys de la vallée, la claire étoile du matin...* Les jours où elle chantait cet air, c'étaient des jours où la montagne glaciale la rejetait dans les bras de Jésus. Elle se figurait que Suc' et Johnny Boy lui avaient appris à l'oublier, à concentrer son espoir sur le combat de l'homme de couleur pour sa liberté. A mesure que passaient les années, elle s'unissait à eux par la foi et le travail, elle puisait ses forces dans la grâce de leur terrible vision. Cette grâce la soutenait lorsqu'elle laissait le sheriff l'assommer ; elle la soutenait lorsqu'elle se redressait péniblement pour lui faire face. Mais elle s'était elle-même prise au piège de son désir ; pour étancher la soif de foi qui la brûlait depuis si longtemps, son orgueil venait de conclure un pacte que sa chair ne pouvait endurer. Avoir dit les noms des camarades de Johnny Boy, ce n'était qu'un détail d'une horreur plus grande. Elle se redressa et regarda le sol tandis que l'appel et le contre appel, la fidélité et l'infidélité luttait en son âme. Embourbée entre deux mondes abandonnés, vivante, mais morte sans la force de la grâce que chacun d'eux pouvait lui donner. Plus elle sentait clairement tout cela, plus elle sentait sourdre au plus profond d'elle-même un désir d'apaisement ; plus elle sentait intensément le besoin de projeter dans son ciel obscur une autre étoile, un autre espoir ou une vision plus terrible encore qui lui donnât la force de vivre et d'agir. Doucement, sans repos, elle allait dans sa cuisine, se sentant nue dans la nuit, la peine, le monde et honteuse lorsque la pensée de Reva lui traversait l'esprit. Elle leva ses mains vides et regarda ses doigts déformés. « Seigneur, qu'est-ce que j'veux faire à c't'heure ? » Elle pouvait encore passer la rivière et atteindre Foley Woods avant Booker. Et puis, après ? Comment s'arranger pour voir Johnny Boy ou Booker ? De nouveau, elle entendit la voix menaçante du sheriff : « Prépare un drap, parce qu'i s'ra mort ! ».

Le drap. Ça y est, le *drap* ! Tout son être eut un élan de volonté ; les longues années vécues culminaient vers leur foyer, leur centre. Sa personnalité entière était suspendue au bord d'un engagement total. Je sais ! Je *sais*. Elle pensa au revolver de Johnny. Bon, dans le tiroir de la commode. J'm'en vas cacher l'revolver dans l'drap et aller chercher le corps de Johnny Boy.

Sur la pointe des pieds, elle alla dans sa chambre, tira le tiroir de la commode et prit un drap. Reva dormait, l'obscurité était bruisante de son souffle tranquille. Elle fouilla le tiroir et trouva le revolver. Elle enroula le revolver dans le drap et maintint le tout sous son tablier. Et puis, elle se glissa près du lit et observa Reva. « Seigneur, aid'-la, mais p'têt' vaut i mieux

qu'elle sache point. Fallait qu'ça arrive un jour. Elle et Johnny n'auraient pas pu être longtemps ensemble ici, dans le Sud-Est, et j'pouvais point lui dire sur Booker. Ça va s'passer comme ça et elle saura jamais. » La foi de Reva ne serait pas entamée. Elle retint sa respiration tandis que les cosses craquaient sèchement ; et puis, tout redevint tranquille et elle respira à nouveau. Elle gagna la porte tout doucement, descendit dans l'entrée et resta debout sous le porche. Au-dessus d'elle, le phare jaune tournait dans la pluie. Elle avança sur le sol boueux, grimpa une colline, s'arrêta et se retourna pour regarder sa maison. La lampe brillait à sa fenêtre et le phare, qui balayait à de brefs intervalles, semblait la nourrir de lumière. Elle se détourna et partit à travers champs, tenant serrés le revolver et le drap, pensant : « pauv' Reva... pauv' gosse... elle dort bien ».

VI

Elle fit presque toute la route, les yeux mi-clos, les lèvres durement serrées, courbant son corps contre le vent et la pluie cinglante ; sentant que le revolver, dans le drap, ballottait froid et lourd contre ses doigts. Elle était déjà trempée ; on eût dit que ses pieds se posaient d'instinct dans chacune des flaques entre les rangs d'épis.

Elle parvint au bord de la rivière et s'arrêta, se demandant où était le gué. Tirant le drap de sous son tablier, elle y enroula l'arme de façon que son doigt puisse presser la gâchette. « J'm'en vais traverser ici », pensa-t-elle. D'abord, elle ne sentit pas l'eau ; ses pieds étaient déjà mouillés. Mais l'eau se faisait de glace en montant jusqu'à ses genoux et elle haleta lorsqu'elle lui étreignit la taille. « Seigneur, c'te rivière, est-t-i haute. » Lorsqu'elle eut dépassé le milieu, elle sut qu'elle n'était plus en danger. Elle sortit de l'eau, escalada une pente herbeuse, continua, dépassa un tournant et vit, loin devant, briller des phares d'autos. « Oui, i sont encore là. » Elle se pressa, tête baissée. « J'me d'mande si j'vais arriver avant lui ? Seigneur, j'espère t'y que oui. » Une image vivante de la figure blanche de Booker traîna un instant devant ses yeux, et une volonté croissante se dressa en elle, si dure et si forte que l'image s'évanouit. Elle était au milieu des autos maintenant. De tout près lui parvinrent les voix éraillées des hommes :

— Hé, toi...

Elle s'arrêta, serrant nerveusement le drap. Deux hommes blancs, munis de fusils de chasse, vinrent à elle.

PRESENCE AFRICAINE

— Qu'est ce que t'viens foutre ici ?

Elle ne répondit pas.

— T'entends-t-y pas quand on t'cause ?

— J'm'en viens chercher mon fils... dit-elle humblement.

— Ton *fi*ls ?

— Oui, m'sieur.

— Qu'est que ton fils fout ici ?

— L'sheriff l'a pris.

— Sainte Mère ! Jim, c'est la vieille du nègre !

— Qu'est-c' que t'as là ? demanda l'un des hommes.

— Un drap.

— *Un drap* ?

— Oui, m'sieur.

— Pour qu'foutre ?

— L'sheriff m'a dit d'am'ner un drap pour emm'ner son corps.

— Bon... bon...

— Eh be ! c'en est-y pas une autre !

Les hommes blancs se regardèrent.

— Ces négros, i s'adorent, pour sûr ! dit un des hommes.

— Ça, c'est bien vrai, dit l'autre.

— Emm'nez-moi au sheriff, demanda-t-elle.

— Tu nous donnes t-y des ordres, à c't' heure ?

— Non, m'sieur.

— On t'emm'nra quand on s'ra prêts.

— Oui, m'sieur.

— Alors, tu veux l'corps.

— Oui, m'sieur.

— Bon... mais l'est point 'core mort.

— I vont l'tuer, dit-elle.

— Si i parle, ils l'tueront point.

— I va point parler, dit-elle.

— Comment qu'tu l'sais ?

— Pa'c'qu'il l'fera point.

— On a des moyens de faire parler les négres.

— Vous en avez point pour lui.

— C'est un type énorme, hein, c'noir qu'est rouge ?

— C'est mon fils.

— Pourquoi qu'tu lui as point donné du bon sens ?

— C'est mon fils, répéta-t-elle.

— Ecoute, vieille moricaude, t'es là avec tes cheveux blancs. T'as point d'bon sens de croire que des négres i peuvent faire une révolution...

— Une république noire, dit l'autre en éclatant de rire.

— Emm'nez-moi au sheriff, dit-elle.

— T'es sa mé, dit un des deux hommes. Tu peux l'faire parler et l'faire dire qui c'est qu'est dans l'coup avec lui.

— I va point parler, dit-elle.

— T'as t-y point encore envie qu'y vive ?

Elle ne répondit pas.

— Mène-toi, emm'nons-la à Bradley.

Ils lui saisirent les bras et elle s'agrippa au drap et à l'arme ; ils l'entraînèrent vers la foule dans le bois. Son idée était simple. Booker ne devait pas parler, elle était venue avec le pistolet pour veiller à ça.

Plus s'amplifiaient les voix des hommes, plus profond se faisait son désir de réparer l'erreur qu'elle avait commise de regagner sa place sur la terre ferme. Elle allait gagner du temps jusqu'à ce que Booker arrive. « Oh ! si seulement i m'laissent venir assez près d'Johnny Boy. » Comme ils la menaient vers la foule, elle vit des visages blancs se tourner vers elle et la regarder, et elle entendit une clameur s'élever :

— Qui qu'est ?

— Une négresse.

— Qu'est-c'qu'elle fout ici ?

— C'est sa mé, cria un des hommes.

— Qu'est c' qu'elle veut ?

— L'a am'né un drap pour couvrir el' corps.

— L'est point core mort.

— On essaie de l' faire parler.

— Mais i s'ra bientôt mort, s'il l'ouvre pas !

— Eh, dis, la mère du nègre qu'amène un drap pour couvrir el' corps !

— Mince, c'est y pas gentil ?

— P'têt' qu'elle veut faire un p'tit prêche ?

— Elle a t-y am'né un prêcheur ?

— Eh, va chercher Bradley.

— D'ac !

La foule se calma ; ils la regardaient curieusement, elle sentait leurs yeux froids tenter de déceler en elle une faiblesse. Humblement, elle restait là avec le drap qui cachait le revolver. D'avance, elle avait accepté tout ce qu'ils pouvaient lui faire.

Le sheriff arriva.

— Alors, t'as am'né ton drap, hé ?

— Oui, m'sieur, murmura-t-elle.

— On dirait qu' ces marrons qu'on t'a collés, i t'ont fait du bien, pas ?

PRESENCE AFRICAINE

Elle ne répondit pas.

— T'as point b'soin de c' drap. Ton fils l'est point 'core mort, dit-il s'avançant vers elle. Elle recula, les yeux écarquillés.

— Non !

— Maintenant, écoute ma vieille, dit-il. T'as point b'soin d' te conduire comme une bête. Amène-toi là et dis à ton négro d' fils d' nous dire qui c'est ses copains, pas ? J'te promets qu'on l'tue point si i cause. On l' laiss'ra quitter la ville.

— J'peux rien lui dire, dit-elle.

— Tu veux ti qu'on l' tue ?

Elle ne répondit pas. Elle vit quelqu'un se pencher vers le sheriff et murmurer.

— Emm'nez-la, dit le sheriff.

Ils la guidèrent jusqu'à une clairière boueuse. La pluie rayait de haut en bas la clarté spectrale des torches électriques. Comme les hommes se mettaient en demi-cercle, elle vit Johnny Boy gisant dans un creux boueux. Il était lié avec une corde. Il gisait recroquevillé et un côté de sa figure trempait dans une mare d'eau noire. Ses yeux la fixèrent, interrogateurs.

— Cause-lui, dit le sheriff.

Si seulement elle pouvait lui dire pourquoi elle était ici, mais c'était impossible. Elle touchait presque ce qu'elle désirait et elle regardait droit devant elle les lèvres serrées.

— Hé, l' nègre, appela le sheriff en bottant Johnny Boy, v'là ta mé.

Johnny Boy ne remua, ni ne dit mot. Le sheriff se tourna vers elle de nouveau.

— Ecoute, ma vieille, dit-il. T'as plus d' choses à l'y dire que moi. Dis y d' causer et d' garder sa chance. Pourquoi donc qu' tu veux protéger les autres, les nègres et les blancs ?

Elle ne bougea pas. Son cœur saignait de ne pouvoir répondre à l'interrogation angoissée des yeux de son fils.

Elle glissa l'index sur la gâchette du revolver et regarda, rigide, le sol boueux.

— Vas-y causer, dit le sheriff.

Elle ne bougea pas ; son cœur saignait de ne pouvoir répondre à l'interrogation angoissée des yeux de Johnny Boy. Mais il n'y avait pas moyen maintenant.

— Ben, tu l'auras voulu. Bon sang, on a des moyens de te forcer à l'y causer, dit-il en se détournant. Eh, Tim, amène une bûche et r'tourne-moi c' nègre pour y coller les jambes dessus.

Un murmure d'assentiment parcourut la foule. Elle se mordit les lèvres ; elle savait ce que cela signifiait.

— T'as envie qu'on t'bousille ton nègre d' fils ? entendit-elle.

Elle ne répondit pas ; elle les vit amener la bûche. Ils soulevèrent Johnny Boy et l'étendirent à plat ventre ; puis ils lui tirèrent les jambes au-dessus de la bûche. Ses rotules reposaient sur le bord du madrier et la pointe de ses pieds était tournée vers le sol. Elle était si absorbée par ce qu'elle voyait qu'elle sentait que c'était elle-même que l'on soulevait pour la préparer à la torture.

— Amenez un levier, dit le sheriff.

Un homme long et efflanqué alla prendre un levier dans une voiture proche et revint se pencher au-dessus du madrier. Ses mâchoires travaillaient lentement sur une chique de tabac.

— Maintenant, ça dépend d' toi, ma vieille, dit le sheriff. Dis à l'homme c' qui faut qu'i' fasse.

Elle regarda la pluie. Le sheriff se détourna.

— P'têt' qu'elle croit qu'on joue. Si elle dit rien, casses-y les rotules.

— D'ac, sheriff.

Elle était là ; elle attendait Booker. Ses jambes se dérobaient sous elle. Elle se demandait si elle serait capable d'attendre encore très longtemps. Sans trêve et sans repos, elle se répétait « Si il arrive maintenant, j' les tue tous les deux ».

— Elle dit rien, sheriff.

— Ben, merde, casse-les-y.

Le levier s'abaissa et le corps de Johnny Boy se tordit dans la boue et l'eau noire. Un hurlement jaillit. Elle chancela, cramponnée au drap et au revolver.

— Tiens-le, casses-y l'autre jambe.

Le levier frappa de nouveau. Il y eut un second hurlement.

— Tu les a-t-y cassées ? demanda le sheriff.

L'homme efflanqué souleva les jambes de Johnny Boy et les laissa retomber lourdement. Elles se plièrent à l'envers. Le corps de Johnny était immobile. Sa tête s'était tournée sur le côté et elle ne pouvait pas voir sa figure.

— Comme une aile de pigeon cassé, dit l'homme, riant doucement.

Alors la figure de Johnny Boy se tourna vers elle et il hurla :

— Va-t'en, m'man, va-t'en !

Pour la première fois depuis son arrivée dans les bois, elle entendait sa voix ; elle faillit perdre son propre contrôle. Elle fit un mouvement violent en avant, mais le bras du sheriff l'empoigna :

— Ah non ! hein, t'as laissé passer l'occasion.

PRÉSENCE AFRICAINE

Il se retourna vers Johnny Boy :

— Elle peut fiche le camp, si tu causes.

— M'sieur, i parlera point, dit-elle.

— Va t'en, m'man, dit Johnny Boy.

— Tuez-le, l'faites pas souffrir comme ça, implora-t-elle.

— Ou bien i causera, ou bien i t'entendra pus jamais, dit le sheriff. Y a encore d'autres trucs qu'on peut y faire.

Elle ne dit rien.

— Pourquoi qu't'es v'nue m'man, sanglota Johnny.

— J'm'en vas y crever les tympanes, dit le sheriff. Si t'as quelque chose à y dire, tu f'ras bien d'te grouiller.

Elle ferma les yeux. Elle entendit les pieds du sheriff sucer la boue. J'pouvais l'sauver ! Elle ouvrit les yeux. De la foule qui se rapprochait montaient des cris de colère.

— Démolis-y, sheriff !

— Arrange-toi qu'y puisse pus entendre !

— I sait comment qu'on fait !

— Il a déjà arrangé un petit Youpin comme ça !

Elle vit le sheriff se courber au-dessus de Johnny Boy, poser sa main à plat sur une de ses oreilles et donner un coup de poing sur sa main de toutes ses forces. Il remit sa main sur l'autre oreille et frappa une seconde fois. Johnny Boy gémit, sa tête roula de droite à gauche, ses yeux montraient une stupéfaction terrifiée dans un monde privé de bruit.

— T'as point voulu y causer quand t'en avais l'occasion, dit le sheriff. Essaie de lui causer maintenant.

Elle sentit des larmes tièdes sur ses joues. Elle avait tant envie de tuer Johnny Boy pour le délivrer. Mais si elle le faisait, ils lui prendraient le revolver et Booker dirait le nom des autres.

« Seigneur, aid'moi. »

Les hommes parlaient maintenant à voix haute, comme si le plus dur de l'ouvrage était terminé.

Il y avait des siècles qu'elle était là, regardant Johnny Boy se torturer et gémir dans son univers silencieux.

— Eh, sheriff, y a quelqu'un qui te d'mande.

— Qui qu'c'est ?

— J'sais point.

Elle se raidit et regarda farouchement, serrant son arme. C'est-i Booker ? Puis elle se domina, sentant que son excitation pouvait la trahir. P't'être que j'pourrai les tuer tous les deux ! P't'être que j'pourrai tirer deux fois ! Le sheriff était devant elle, il attendait. La foule s'écarta et elle vit Booker qui arrivait en courant.

CLAIRE ETOILE DU MATIN

— J'les connais tous, sheriff.

Il atteignit la place boueuse où gisait Johnny Boy.

— Tu dis qu't'as les noms ?

— Oui ! la vieille moricaude...

Elle vit sa bouche s'ouvrir et se taire lorsqu'il l'aperçut. Elle fit un pas et souleva le drap.

— Qu'est-ce...

Elle tira, une fois. Puis, sans s'arrêter, elle se retourna, visa Johnny Boy, les entendant hurler. Mais ils l'entouraient déjà, lui arrachaient le drap des mains. Elle entrevit Booker gisant à plat ventre, les bras étendus devant lui. Puis une grappe d'hommes hurlant le dissimulèrent. Elle ne se débattit pas, regardant à travers la pluie les figures blanches penchées sur elle. Et soudain, elle se sentit apaisée ; il n'y avait plus de montagne blanche, ils ne la repoussaient plus sur le bord extérieur de la vie. Ça va bien.

— Elle a descendu Booker !

— L'avait un revolver dans son drap.

— Elle y a tiré drêt dans l'crâne.

— Pourquoi qu'elle l'a tué ?

— Faut tuer c'te pute.

— J'étais sûr qu'elle était louche !

— Dès l'début, j'ai dit qu'il fallait la d'molir.

— V'là c'qu'on récolte à être gentils avec les nègres !

— Hé ! Booker est mort !

Elle cessa de regarder leurs figures blanches, cessa d'écouter. Elle attendit, se détachant de la vie avant qu'ils la lui prennent ; elle avait fait ce qu'elle voulait. Si seul'ment Johnny Boy... Elle le regarda ; étendu, il la fixait de ses yeux fatigués. Si seul'ment elle pouvait lui dire. Mais il était déjà muré dans un tombeau de silence.

— Pourquoi qu'tu as tué, hein ?

C'était la voix du sheriff, elle ne répondit pas.

— Pourquoi qu'tu l'as tué ?

— P'tête qu'elle vous visait, sheriff ?

Elle sentit le soulier du sheriff la frapper au côté. Elle ferma les yeux.

— Vieille putain noire !

— Allez, qu'elle y passe.

— Tu crois qu'elle savait pour Booker ?

— P'tête bien.

— Bon Dieu, qu'est-ce que v's'attendez, tas d'enfoirés ?

— Oui, démolissez-la !

PRESENCE AFRICAINE

— On les descend tous les deux !

— Faut lui tuer son nègre d'fils d'abord.

Elle tourna la tête vers Johnny Boy. Il restait là, démonté dans une vie hors de portée de voix. Au moins, i peut pas entendre, pensa-t-elle.

— Allez, faut qui z'y passent.

Elle prêta l'oreille à ce que Johnny Boy ne pouvait pas entendre. Cela vint, deux coups l'un après l'autre — si près qu'ils ne firent qu'une détonation. Elle ne regardait plus Johnny Boy maintenant ; elle regardait les figures blanches des hommes, dures et mouillées à la lueur des torches électriques.

— T'as entendu, la négresse ?

— L'a t-i été surpris ! L'est en enfer et i s'demande encor c'qu'est arrivé !

— Allez, mettez-y ça, sheriff.

— Laissez-moi la descendre, sheriff ; c'est mon pôteau qu'elle a tué.

— D'accord, Pete, c'est qu'justice !

Elle abandonna de sa vie tout ce qu'elle pouvait avant qu'ils ne la lui prennent. Mais le bruit du coup de feu et l'éclair de feu qui se creusa un chemin dans sa poitrine la forcèrent à revivre, intensément. Elle était restée immobile, sauf le frémissement bref de l'impact de la balle. Elle sentit, sur son dos glacé la tiédeur de son propre sang. Soudain elle désirait parler : « Vous n'avez point eu c'que vouliez ! Et vous l'aurez jamais ! Vous m'avez point tuée ; j'suis v'nue toute seule ».

La pluie tombait dans ses yeux grand ouverts qui s'éteignaient. Elle entendit des voix indistinctes. Ses lèvres remuèrent sans bruit... n'avez point eu... n'avez point eu... n'avez point eu... Aiguillée, désincarnée, enfouie dans les profondeurs de son étoile, elle était absorbée par sa paix et sa force ; elle ne sentit pas que sa chair devenait froide ; froide comme la pluie qui tombait du ciel invisible sur les vivants condamnés et les morts immortels.

R. WRIGHT.



CHRONIQUES

GUILLAUME APOLLINAIRE DEVANT L'ART NEGRE

Alcools, le recueil dans lequel Apollinaire a rassemblé, en 1913, l'essentiel de son œuvre antérieure, s'ouvre sur un long poème autobiographique, *Zone*. Toute sa vie remonte à la mémoire du poète en une succession tumultueuse d'images qui révèle une crise profonde. Un échec sentimental douloureux que, par un processus normal, il interprète comme une inaptitude absolue au bonheur, une brutale prise de conscience de la vieillesse du monde et de l'insuffisance des arts traditionnels, multiplient leurs interférences depuis le premier cri de rébellion, au début du poème :

A la fin tu es las de ce monde ancien...

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine...

Sans doute il se souvient avec émotion de ses juvéniles effusions mystiques et il associe assez étrangement le christianisme à la civilisation moderne qu'il découvre :

*La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation
Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme.*

Mais la chapelle du collège est loin et la religion reste le jardin merveilleux où l'on ne pénètre pas. C'est en vain que se succéderont les souvenirs, que défilont Marseille et Prague, Rome et Coblenze, ces rappels de voyages lointains : les images se font plus dures, plus pressantes, brûlantes

..... comme ta vie

Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Bien loin de l'en sauver, chacune maintient avec plus de force encore le poète dans ce douloureux isolement où rien ne l'attache à lui-même. Et c'est enfin le retour — un retour qui ressemble à une fuite — vers un sommeil dont il espère l'apaisement :

*Tu marches vers Auteuil, tu veux aller chez toi à pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
Ils sont les Christs d'une autre forme et d'une autre croyance
Ce sont les Christs inférieurs des obscures espérances.*

PRESENCE AFRICAINE

Ainsi sont étrangement unies dans les derniers vers de ce texte important les collections nègres du poète à un certain sentiment d'espérance et de calme bienfaisant. Sans doute s'agit-il d'évoquer l'intimité réconfortante du « home » et de ses objets familiers ; sans doute aussi ces « Christs inférieurs » donnent-ils la réplique au « fils pâle et vermeil de la douloureuse mère » lyriquement chanté au début du poème. Mais il y a là, à notre sens, plus qu'une simple indication ou qu'un procédé d'une élémentaire rhétorique. Ces quelques vers, dans un texte où l'émotion a été portée à son paroxysme, révèlent entre l'auteur d'*Alcools* et l'art africain une profonde affinité dont nous trouvons les traces à la fois dans son œuvre et dans ses théories esthétiques.



Il le connaît, cet art africain, depuis longtemps déjà, à l'époque où il écrit *Zone*. C'est en effet vers 1905 et 1906 que le groupe de peintres et d'écrivains qu'il fréquente en a subi la mystérieuse et toute-puissante attirance. Les circonstances de cette découverte ont été souvent rapportées, mais en des termes si variés — sinon contradictoires — qu'il n'est pas inutile de confronter ici les témoignages. Nous écarterons tout d'abord la *Légende dorée* d'Apollinaire qu'ont répandue des admirateurs trop zélés : prenant au sérieux ses fantaisies et amplifiant à l'infini une de ses manies les plus chères, ils ont entouré le poète d'un halo de mystère et de puissance magique, répétant à l'envi, avec l'un d'eux, qu'« il n'avait qu'à parler pour que naisse l'art moderne ». Ainsi, des statuettes africaines, le Dr Jean Vinchon écrivit autrefois que « Picasso et Apollinaire s'arrêtèrent un jour devant l'une d'elles, et le goût de l'art nègre commença de se répandre ». Les choses ne sont jamais si simples et force nous est d'abandonner cette image, pourtant bien séduisante, d'un Apollinaire démiurge, créateur tout-puissant des modes et des goûts.

Francis Carco, avec ce détachement ironique et attendri tout à la fois qu'il affecte à l'égard des compagnons de sa bohème, nous donne, dans son recueil de souvenirs intitulé *De Montmartre au Quartier Latin*, un récit détaillé. Vlaeminck aurait découvert un fétiche dans un bistro de Bougival, et aurait, triomphant, amené l'objet à Derain, puis à Picasso, qui, pour n'être pas de reste, l'aurait trouvé « plus bô » que la Vénus de Milo. Par un heureux concours de circonstances, le frère de Max Jacob, qu'on surnommait l'Explorateur, aurait au même moment rapporté de Dakar un portrait exécuté par un noir, particulièrement remarquable par l'absence complète de ressemblance, et surtout par la disposition des boutons, non point à leur place normale sur la tunique, mais en auréole autour du visage. Il ne fallait pas plus pour que soient découvertes, pêle-mêle, l'originalité de l'art nègre, la dissociation des objets, l'utilisation des volumes, tout le cubisme...

Vlaeminck lui-même a rapporté les faits en des termes presque analogues : bien qu'il eût fait déjà de longues visites au musée du Trocadéro, nous dit-il, il ne s'était jamais attardé devant les œuvres

africaines, et c'est seulement par les bois sculptés d'un marchand de vins d'Argenteuil (et non plus de Bougival) qu'il fut « remué au plus profond de lui-même » au point de les acquérir sur-le-champ moyennant une tournée générale ; et bientôt Derain, puis Picasso et Matisse, partageaient son enthousiasme. Dans une interview accordée au *Temps* en 1911, Apollinaire reprendra cette version, que ses biographes Aegerther et Labracherie accrédiront dans une étude récente, en s'y référant sans discussion.

Nul doute que le poète ait été séduit par une anecdote qui alliait le pittoresque à l'imprévu et donnait à la fois à une mode nouvelle et au goût moderne une origine digne des plus beaux mythes antiques, au point que, s'il n'existait de témoignages antérieurs, on la croirait volontiers inventée par Apollinaire lui-même.

Mais, sans mettre aucunement en doute le témoignage de Vlaeminck et la réalité des faits qu'il rapporte, nous devons fait état de sources discordantes : Gertrude Stein, par exemple, qui connut si bien le Paris artiste d'avant 1914, après avoir elle aussi sacrifié à l'épisode quasi officiel du bistrot et du coup de foudre, se montre ailleurs plus réticente. Elle va jusqu'à affirmer que « ce fut Matisse qui attira l'attention de Picasso sur l'art nègre » et si elle se demande d'où Matisse lui-même en tira le goût, elle pense soit à Maillol, soit à un brocanteur de la rue de Rennes, nullement à Vlaeminck. Et Fernande Ollivier, qui fut la compagne de Picasso, confirme ce point de vue lorsqu'elle attribue le rôle principal à Matisse et à Derain (1).

Cette variété dans des explications que nous devons toutes à des témoins authentiques nous incite à la prudence ; aussi bien aurions-nous quelque mal à croire qu'une simple découverte inattendue ait pu modifier toute une évolution artistique. A notre sens, l'art, pas plus que la nature, ne fait de sauts, et nous nous défions des œufs de Colomb, pommes de Newton et autres symboles explicatifs *a posteriori*. Nous pensons que si le goût des objets africains ou polynésiens s'est si rapidement développé vers 1905 et 1906, c'est que le terrain était déjà préparé. La Sorbonne découvrait, derrière Lévy-Brühl, la mentalité primitive et apprenait à considérer le beau non comme un type universel, mais comme une forme sociale ; le musée du Trocadéro, première ébauche du musée de l'Homme, et surtout celui de Tervueren, près de Bruxelles, rassemblaient déjà d'innombrables collections, et, au même moment, où ethnologues et sociologues se penchaient sur l'art « primitif », des peintres, qui avaient été sensibles aux figures tahitiennes et bretonnes de Gauguin, s'inquiétaient, devant la désintégration à laquelle avait abouti l'impressionnisme, du sens même de leur art. Derain, Braque, Picasso, suivant des voies différentes, par delà le simple aspect visuel et le jeu fugace et fortuit

(1) Elle raconte par ailleurs à sa manière — bien différente de celle de Carco, l'histoire du portrait de l'« Explorateur ». Cette anecdote devait ainsi courir sous différentes formes, ce qui n'a jamais été un gage d'authenticité.

PRESENCE AFRICAINE

de la lumière, recherchaient l'aspect essentiel des choses, substituant la représentation à l'imitation. Aux premiers, l'art nègre offrait un champ infini de découvertes, aux seconds une confirmation des expériences auxquelles ils s'étaient déjà livrés. Vlaeminck a raison, sans doute, et aussi Gertrude Stein. Simultanément, plusieurs peintres découvraient les « nègres » et le tort de chacun d'eux est peut-être d'avoir cru que sa propre expérience était unique. Aussi nous paraît-il peu important de déterminer un ordre d'antériorité. L'historien ne retiendra que la rapide diffusion de cet art à partir de 1905, et la petite histoire continuera de goûter les savoureux récits de quelques protagonistes.



Nous n'avons point oublié Apollinaire en chemin. Constatons dès maintenant qu'il n'a pas plus découvert de première main l'art africain que le douanier Rousseau. Apollinaire avait en effet débuté dans les milieux symbolistes. Ses premiers vers parurent à la *Revue Blanche*, à la *Plume*, à la *Phalange*. Mais il se montra très rapidement à l'étroit dans les limites de cette école. En même temps qu'il sacrifie à la mode symboliste et décadente, il tente d'échapper à son influence. A la quintessence verbale et au jeu trop savant des vers, il oppose le simple chant de la romance sentimentale, le folklore populaire, le prosaïsme : rien de plus significatif à cet égard que les pièces de *Rhénanes*. Son inlassable curiosité, son goût du paradoxe, tempérés par un humour tantôt discret, tantôt bruyant, le portent à tout ce que les autres ne voient pas, ou dédaignent, à l'inattendu, au baroque, au naïf. « Attiré, troublé par l'étrange », ainsi que l'a écrit Vlaeminck, il rêve à l'« ange du bizarre » d'Edgar Poe, en écrivant les contes extraordinaires de *L'Hérésiarque et Cie*, ces « philtres de phantasme ». Comme Rimbaud — mais un Rimbaud plus concerté et plus équilibré — il aime « les peintures idiotes, dessus de porte, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires, littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de ses aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythme naïfs ». Il collectionne les bibelots sans valeur et connaît tous les excentriques, lit sérieusement *Fantômas* et trouve un chromo plus beau que Cézanne. Bref, non content d'affirmer avec Baudelaire que « le beau est toujours bizarre », il dit aussi volontiers : « le bizarre est toujours beau ».

Il y avait là matière à un genre bien limité, à une espèce de dandysme bon enfant. S'il s'en était tenu là, Apollinaire n'aurait été qu'un (le plus doué peut-être) parmi tous les poètes fantaisistes de l'autre avant-guerre. Mais, par l'intermédiaire de ses amis les peintres, il allait être un des premiers à connaître l'art nègre et il proclamera d'emblée, à l'instar de Picasso, qu'un fétiche est « aussi beau qu'un Tanagra ». Sans doute, est-ce d'abord son propre étonnement qu'il goûte en contemplant ces formes inconnues, un étonnement jovial

devant l'inattendu, nuancé d'une pointe de respect pour une technique dont il ne perce pas toujours le secret. Mais surtout dans ces œuvres étranges il trouvait, multipliés à l'infini, tous les caractères de l'art naïf et populaire qui le charmait, en même temps que, justifiée par une esthétique cohérente et organisée, son admiration désordonnée pour tout ce qui était bizarre ou baroque. L'art nègre, dès son premier choc, allait orienter et accélérer une évolution jusqu'alors fuyante et contradictoire.



En même temps qu'il éprouve intensément la mystérieuse nouveauté de ses œuvres, il en saisit le message esthétique. Il en fait même sa chose et s'érige dans ses écrits en apologiste de l'art nègre ; il multiplie les articles, les préfaces, les notices pour catalogues ou expositions, tandis qu'il réunit chez lui une des plus belles collections de fétiches et de masques. Lui, si versatile dans ses enthousiasmes, sera dans ce domaine d'une parfaite constance. En 1917 encore, il prépare avec Paul Guillaume un « Premier Album de Sculptures nègres », et, dans un article de *Mercure de France*, soulève le problème de l'originalité de l'art africain, réclamant pour une étude scientifique l'établissement d'un appareil critique à la fois archéologique et esthétique.

Œuvre que, d'ailleurs, il voudra entreprendre lorsque, blessé et incapable de retourner au front, il demande à être affecté au ministère des Colonies. Un tel attachement prouve qu'Apollinaire trouvait dans l'art nègre plus qu'« une grande audace de goût ». C'est en effet toute une esthétique qui se révèle, avec une force d'autant plus grande qu'elle éveille en lui des résonances profondes. Si le critique qu'il est analyse et étudie cette esthétique, le poète la pénètre plus intimement et s'en nourrit.

Au contraire de l'art européen, volontiers objectif et réaliste, l'art noir refuse l'imitation pure et simple ; loin de respecter les catégories rationnelles, il est d'abord rythme, et uni étroitement aux autres arts, danse, musique, architecture ; indifférent à tout anthropomorphisme, il reproduit — ou plutôt recrée — l'ordre cosmique, mêlant indéfiniment le rêve à la réalité.

Son caractère principal est, selon Apollinaire, cette faculté de « reproduire la figure humaine en n'utilisant aucun élément emprunté à la vision directe ». Notion tellement contraire à la tradition européenne que l'auteur des *Méditations esthétiques* devra sans cesse revenir à la charge pour la faire admettre du public. C'est lui, plus que tout autre, qui donne une unité doctrinale aux recherches des peintres séduits par l'exagération des formes jusqu'au simple tracé géométrique, l'utilisation des creux et des reliefs, la schématisation des traits. Lui-même, quand il prendra le pinceau, n'oubliera pas ces leçons dont Picasso a le plus tiré, mais dont l'influence se fait sentir aussi chez Vlaeminck et même chez Marie Laurencin. L'écrivain également a été sensible à cet antinaturalisme. Sa poésie, à la fois

PRESENCE AFRICAINE

dans ses tendances générales et dans ses plus belles réalisations, se situe aux antipodes de l'art parnassien, si typiquement occidental. Il en vint à élaborer une doctrine que sa mort prématurée l'empêcha de préciser et de mettre en œuvre ; mais, tel que nous pouvons l'imaginer d'après la préface aux *Mamelles de Tirésias*, et surtout le manifeste de l'*Esprit nouveau*, son « nouveau réalisme » ou, comme il dit aussi, son « sur-réalisme » (bien différent du surréalisme d'André Breton et de ses amis) apparaît, avant tout, fondé sur le principe de la non-reproduction de la nature. Apollinaire s'est attaché à montrer qu'il ne voulait pas créer un nouveau symbolisme, ni tomber dans l'« idéalisme vulgaire ». Il s'agit toujours d'« imiter la nature, mais pas à la manière des photographes ». Et il s'explique par un exemple : « Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue, qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir. » Et, pourrions-nous ajouter, rejoint un des secrets de l'art africain. Mais, tout révolutionnaire qu'il était en matière artistique, ce vrai poète ne savait renoncer à la tradition poétique française. Aussi, s'efforce-t-il de situer ce « sur-réalisme » dans la succession des écoles françaises, en prétendant le réduire à une synthèse de l'esprit classique et de la curiosité romantique. Quoi qu'il en soit, avec leurs faiblesses leurs contradictions, leurs idées confuses, ces manifestes marquaient un tournant dans l'inspiration du poète. Sa mort nous a privés des œuvres qui les eussent illustrées, précisées et sans doute imposées.

De l'art nègre, il a pu apprendre aussi à s'affranchir plus délibérément des exigences logiques, de la description et de l'analyse psychologique qui, sous mille formes, constituent l'essentiel de notre tradition littéraire. De même que, dans telle idole guinéenne ou tel masque australien, les détails sont choisis non pour leurs liens rationnels mais pour leurs rapports avec une impression générale et pour leur puissance évocatoire, ainsi Apollinaire s'efforce dans certains poèmes de provoquer l'émotion par une accumulation de mots ou d'images dont la succession ne présente aucune signification rationnelle mais vaut par la force de la suggestion. Alors, le poète n'est plus celui qui raconte ou qui se raconte, mais celui qui émerveille. Sans doute, n'est-il pas en son pouvoir d'animer de ses transes, comme le sorcier noir, ces grandes assemblées nocturnes où s'exaltent peu à peu jusqu'au paroxysme les sentiments collectifs de la tribu. Au moins communique-t-il sa propre effusion au lecteur. « Peindre c'est faire l'amour », disait Vlaeminck, et, maintes fois, Apollinaire a comparé la matière poétique à un « terrible alcool ». Retrouvant le mythe barbare et primitif des Bacchantes ivres en proie au délire divin, il cherche l'inspiration dans une magnifique ébriété. Il est celui que ses sens affinés par l'exaltation rendent capable de saisir les rumeurs mystérieuses du monde, ses voix innombrables, sa nature tumultueuse ; celui qui, doué d'une merveilleuse ubiquité, est en tous lieux présent. Il s'écrie, avec les sauvages éclats d'une assurance orgueilleuse :

CHRONIQUES

*Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplement musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous ressemblent et qui nous ressemblent
Je vous ai bu et ne fus pas désaltéré*

*Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers
Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers...
Et je boirai encore s'il me plaît l'univers
Ecoutez mes chants d'universelle ivrognerie...*

C'est bien là la « grâce ardente » dont Apollinaire prophétise la venue. La poésie, pour lui, existe comme à l'état physique dans le monde, et le tout est de la capter pour l'exprimer. Ainsi le poète n'est point un créateur de fictions mais le révélateur de la réalité. Il lui appartient, démiurge tout-puissant, de faire apparaître cette réalité, tellement plus vaste que le monde perçu. L'âme primitive ne fait aucune différence entre le rêve et la réalité, entre l'être et sa représentation. Ce masque aux formes géométriques que porte un danseur ne figure pas une tête d'antilope ; il est réellement l'antilope poursuivie, comme la danse n'est autre chose que la préfiguration de la chasse que vont entreprendre les assistants. La poésie est de même douée d'une existence authentique ; la barrière saute, qui, pour l'esprit objectif, sépare l'imagination de la chose existante. Ainsi, peut-il y avoir, dans une conversation, même improvisée, même anodine ou fortuite, un élément poétique auquel l'art le plus habile ne saurait parvenir. Ainsi les plus beaux poèmes jaillissent-ils souvent de procédés élémentaires, de platitudes, de prosaïsmes. « Si tu n'as rien à dire, confie Apollinaire à un ami, écris n'importe quoi, l'inspiration viendra. » Et il suffit de feuilleter les *Calligrammes* pour constater qu'il ne s'agit pas d'une facétie : *Un fantôme de nuées* commence par un banal récit pour se transfigurer peu à peu en une magnifique vision ; *Il y a* est une simple énumération, mais de saisissantes images. Dans les *Calligrammes* encore, ces poèmes dessinés, phrases en forme d'automobile, de maison ou de « cigare allumé qui fume » témoignent d'un effort pour charger les mots de leur réalité, que l'on peut apparenter aussi bien aux idéogrammes primitifs qu'aux graffiti populaires. La poésie s'est libérée de l'« ancien jeu des vers », et elle a retrouvé son originelle puissance. Elle rejoint dans la nuit des temps la mystérieuse vertu de la magie. Si les « recettes de magie moderne » qu'énonce Apollinaire se situent aux confins de la mystification, c'est au contraire avec une gravité prophétique qu'il annonce « le temps de la magie ». Poésie est création : cette formule dévalorisée reprend pour lui une signification brûlante. Et, plein d'une audacieuse certitude, il peut s'écrier sans qu'on le soupçonne de la moindre ironie :

C'est moi qui commence cette chose des siècles à venir.



Auparavant, considéré comme une simple curiosité pour collectionneur maniaque, l'art nègre a ainsi reconquis ses lettres de noblesse. Personne ne met plus en doute qu'une idole polynésienne comme un marbre grec, un masque de la Côte-d'Ivoire comme un tableau de Raphaël traduisent, au même titre, le besoin d'exprimer les harmonies que l'homme décèle dans l'univers. C'est là, pour une grande part, l'œuvre d'Apollinaire. Sans doute, le critique futur devra discerner ce qui, dans sa pensée, est original, et ce qui vient de Braque, de Picasso ou d'un autre, ce qui, dans ses *Méditations esthétiques*, est élaboration sérieuse ou réclame plaisante et non payée. Mais il est clair qu'il a été le vulgarisateur écouté et éclairé. Formes mal dégrossies, têtes rectangulaires, figures fantomatiques qui sont à l'honneur dans des Salons successifs, masques négroïdes de Modigliani, poèmes nègres de Cendrars, chanson nègre de Picabia, suites nègres de toutes sortes..., cette prodigieuse fécondité est un peu son œuvre. Et quand, en 1920, une enquête est faite auprès des artistes sur l'influence de l'art nègre, quand François Poncetton, par exemple, écrit dans le premier numéro de *L'Esprit français* un article sur « Un art classique : l'art nègre », on ne fait que récolter tout ce qu'Apollinaire, en articles, en paroles, a semé pendant plus de dix ans.

Ce n'est donc point à un rapprochement gratuit que nous nous sommes livrés dans notre début ; ce n'est point un procédé de rhétorique qui ramène Apollinaire à ses idoles noires dans les derniers vers de *Zone*. Ces œuvres « grotesques et curieusement mystiques », ces « sculptures expressives d'un art si passionné qu'elles nous étonnent et nous ravissent d'admiration », il y trouve, en même temps qu'une certaine nostalgie d'un paradis perdu, des résonances de sa propre inquiétude ; il en apprend à chercher de

*vastes et d'étranges domaines
où le mystère en fleurs s'offre, à qui veut les cueillir*

à se détacher de l'apparente réalité optique, pour prendre conscience du véritable rôle du poète, retrouvant dans l'art nègre, homme du vingtième siècle épris de l'avenir, une des grandes lignes de force de l'humanité.

Michel DECAUDIN.

(de Lille).

L'U.N.E.S.C.O. FERA-T-ELLE APPORTER L'EDUCATION DANS LES CONTREES ARRIEREES ?

Ce n'est pas un hasard si au lendemain des guerres — entreprises de destruction systématique à l'échelle mondiale — surgissent des tentatives passionnées pour développer la compréhension internationale, propager la culture et étayer la paix sur des bases idéologiques. Au fur et à mesure que le monde se sent plus solidaire, que chaque peuple éprouve dans une cruelle expérience sa dépendance irréductible par rapport à tous les autres se développe une prise de conscience internationale.

Il importe peu de faire la part des mobiles économiques et des motifs idéologiques qui donnent naissance à la guerre ; il suffit de savoir qu'une guerre ne peut éclater sans une « certaine » complicité idéologique pour qu'apparaisse la nécessité d'une intervention sur ce plan.

L'Institut de Coopération Intellectuelle, filiale de la S.D.N., a représenté après la première guerre mondiale cette tentative. L'Unesco en est aujourd'hui une reprise sur un plan infiniment plus vaste et avec des moyens d'action beaucoup plus développés. Agence de l'O.N.U., l'Unesco s'est fixé la mission de « ...contribuer au maintien de la paix et de la sécurité en resserrant par l'éducation, la science et la culture la collaboration entre nations afin d'assurer le respect universel de la justice, de la loi, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion ».

On conçoit quel champ d'activité extrêmement vaste cette organisation se propose de couvrir. Nous ne voudrions insister ici que sur un aspect de son œuvre, sans doute l'un des plus ambitieux et l'un des plus importants, du moins à longue échéance : la campagne qu'elle entreprend contre l'analphabétisme dans le monde.

Le fait brut est là : plus de la moitié de l'humanité ne sait ni lire ni écrire. On peut bien parler ensuite du progrès foudroyant de la civilisation moderne, proclamer que les hommes de notre siècle ont atteint les sommets de la connaissance, ce progrès reste étranger à la majorité des hommes, l'ignorance absolue demeure leur cruel apanage à travers le temps.

L'Unesco pense que cet état de fait ne saurait se perpétuer sans constituer un danger pour la paix du monde. Selon les propres termes de son programme d'éducation « l'inégalité actuelle entre les nations au point de vue de l'éducation est un danger pour la paix du monde, car ce monde ne peut réaliser son unité tant que la moitié en demeure illettrée ». D'autre part, le climat d'incompréhension et d'ignorance qui règne dans la plus grande partie du monde est propice à l'éclosion des guerres.

La campagne contre l'analphabétisme — qu'un délégué à la première Conférence générale de l'Organisation a pu qualifier de

PRESENCE AFRICAINE

« l'entreprise la plus importante depuis l'abolition de l'esclavage » — ne peut être mise en route en un jour. L'œuvre de l'Unesco dans ce domaine est cependant très intéressante. Elle consiste tout d'abord à favoriser l'étude du problème, l'échange des renseignements et des informations entre toutes les organisations concernées, à susciter des conférences régionales d'information, à faire de l'Unesco une sorte de « clearing house » international dans ce domaine et, d'autre part, à amorcer quelques expériences témoins permettant d'éprouver les meilleures méthodes.

Parmi les trois premières expériences qui vont être tentées, l'une doit avoir lieu au Nyassaland, en Afrique orientale britannique.

Le continent africain représente en effet un des principaux champs de combat contre l'analphabétisme et en même temps l'une des régions posant les problèmes les plus complexes.

Des efforts ont été faits tant en Afrique française qu'en Afrique britannique pour développer une éducation en direction des larges masses, mais ils n'ont été jusqu'ici que peu fructueux, ils n'ont atteint qu'une minorité restreinte et la tâche reste immense.

On peut avoir quelque idée des difficultés pour peu que l'on considère seulement le problème linguistique. Rien qu'en Afrique occidentale française, plus de 200 langues différentes sont employées. De nombreux dialectes n'ont jamais été transcrits ; il s'agit en maints endroits, avant même d'entreprendre toute instruction, de créer de nouveaux alphabets. La première question est de savoir en quelle mesure on peut utiliser les dialectes existants, pour une instruction moderne, s'il faut au contraire recourir à une langue auxiliaire — soit une langue artificielle, soit l'anglais de base, soit le français — si enfin il n'est pas juste de s'appuyer à la fois sur les dialectes pour l'instruction rapide des enfants et sur une langue auxiliaire pour tenter de simplifier la diversité des langages et rendre possible des échanges entre les différents peuples.

Une conférence d'experts qui s'est tenue à l'Unesco au début du mois de juillet sur ce sujet a conseillé l'emploi en Afrique de deux langues auxiliaires, le français et l'anglais correspondant respectivement aux régions sous l'influence de l'une et l'autre langue.

Mais, le souligne le programme d'éducation de l'Unesco, il ne s'agit pas tant d'apprendre à lire et à écrire aux peuples illettrés que de leur apporter sur tous les plans (agriculture, hygiène...) un minimum d'instruction qui leur permette d'élever leur niveau de vie et de s'engager dans la voie du progrès qui leur était jusqu'ici interdite. C'est ainsi que l'Unesco devra travailler en étroite liaison avec l'organisation mondiale de l'Agriculture et avec d'autres agences spécialisées des Nations Unies.

Le projet qui sera mis en route au Nyassaland sera en ce sens plein d'intérêt. Le gouvernement britannique va tenter d'appliquer sur ce territoire un vaste plan de culture des arachides. L'Unesco profitera en quelque sorte d'une expérience importante de mécanisation de l'agriculture pour étudier les problèmes qui se posent dans

une collectivité arriérée (maladies, sous-alimentation, ignorance et préjugés, analphabétisme généralisé), et tenter d'y apporter une solution rapide, susceptible d'être appliquée ailleurs. Les experts pourront ainsi éprouver les méthodes d'enseignement les plus modernes (films, disques...) et la valeur de l'enseignement de l'anglais et de la langue indigène ; ils s'efforceront en tout premier lieu de former rapidement, parmi les indigènes eux-mêmes, des instituteurs et un personnel capables de promouvoir l'instruction en direction des masses. Ils chercheront particulièrement à susciter l'intérêt des indigènes pour la vie du monde extérieur et encourager le développement des métiers et des arts indigènes.

De ce point de vue également les difficultés apparaissent. Il s'agit tout autant, en effet, de sortir les collectivités arriérées de leur isolement, de leur permettre par l'instruction de se tourner vers l'extérieur, que de respecter leurs coutumes propres, les aider à découvrir leur originalité et les empêcher de se renier au contact de la civilisation moderne. Pour mieux dire, il ne s'agit pas d'assimiler purement et simplement mais d'adapter le progrès au milieu.

L'expérience du Nyassaland doit pouvoir être généralisée peu à peu dans l'ensemble de l'Afrique. D'autre part, comme nous l'avons dit, des expériences du même ordre vont être tentées dans d'autres parties du monde (l'une à Haïti, l'autre en Chine). D'ores et déjà les gouvernements intéressés à la lutte de l'analphabétisme, que ce soit le Brésil, la Chine, les Etats-Unis, la France, l'Iran, le Mexique, la Norvège, les Pays-Bas, la Pologne, le Royaume-Uni ou l'Union Sud-Africaine, ont accueilli avec enthousiasme le programme d'éducation de l'Unesco. Le mouvement d'ascension vers la culture des collectivités les moins évoluées est actuellement en train de s'ébaucher. Ce mouvement de longue haleine doit finalement amener l'ensemble de l'humanité à accéder à un mode de vie plus complet et plus libre et à prendre conscience de ses droits véritables.

PRESENCE AFRICAINE

LES COLONIAUX DOIVENT-ILS CONNAITRE LES LANGUES AFRICAINES ?

De tous les Européens qui vivent au contact des Indigènes dans les territoires d'outre-mer : colons, commerçants, fonctionnaires, militaires et missionnaires, ces derniers seuls sont astreints, par les règlements de leurs Ordres, à l'étude obligatoire des langues indigènes. Aussi eux seuls pénètrent-ils assez profondément, grâce à la pratique de ces langues, l'âme des indigènes, et, de ce fait, font œuvre féconde et durable dans leur mission de la christianiser.

Les fonctionnaires et les militaires ont cette excuse de l'ignorance de nos langues qu'ils ne sont pas sûrs de retourner toujours dans le même territoire. Pourquoi donc s'imposeraient-ils, pendant des mois, et parfois même pendant un ou deux ans, sinon plus, une assez dure discipline intellectuelle pour acquérir les rudiments d'une langue indigène s'ils ne seraient pas appelés à la pratiquer longtemps par un long séjour sous nos cieux ?

Quant aux colons et commerçants, ils sont à peu près certains, eux, de servir longtemps dans le même pays surtout s'ils y sont établis à leur propre compte.

La connaissance de la langue indigène leur sera très utile. Elle leur permettra d'étendre le champ de leurs affaires et, les circonstances aidant, de les faire prospérer.

Le colon qui dirige une exploitation agricole pourra, s'il parle la langue de son personnel indigène, lui donner des ordres directs, clairs et être compris et obéi. Cela a beaucoup d'importance pour la bonne marche et le succès de son entreprise.

Le producteur indigène qui vient traiter une affaire avec le commerçant européen préfère souvent un entretien sans interprète, c'est-à-dire sans témoin, car c'est pour lui la garantie que l'affaire ne sera pas ébruitée et qu'il n'aura pas de concurrent.

Mais cet entretien en tête à tête n'est possible que si le producteur parle la langue de l'Européen ou si le colon pratique la langue indigène.

Rien ne les y obligeant, certains Français n'apprennent nos langues que facultativement. Ils en tireraient pourtant d'appréciables profits moraux, tant pour eux-mêmes que pour l'accroissement de l'influence de leur nation sous les cieux africains.

C'est bien ce que semble avoir compris le gouvernement anglais qui impose à ses nationaux l'étude des langues des territoires d'outre-mer, tout au moins dans la Haute Nigeria, en Afrique Noire (c'est le dialecte ahoussa) puis aux Indes.

Il faut reconnaître que le gouvernement français n'est pas en reste sur son allié ; il impose en effet, lui aussi, à ses fonctionnaires l'étude des langues, tels que l'indochinois et l'arabe, et il attache une récompense à leur connaissance. Mais seule l'étude des langues écrites, dans les territoires d'outre-mer, où il en existe, est encouragée.

Cependant nous signalerons, en passant, une heureuse initiative due à un jeune administrateur des colonies, M. R..., qui a groupé autour de lui certains de ses compatriotes qu'il a su intéresser à l'étude du fon, dialecte de l'ancien royaume du Dahomey, un des principaux donc du territoire. L'auditoire se composait, au début, de fonctionnaires, de militaires et de commerçants. D'autres Européens ne tardèrent pas à se joindre à eux (missionnaire protestant d'origine suisse, commerçants anglais). Même des dames européennes ont fréquenté ces cours et assez assidûment au début de leur ouverture.

Le professeur dahoméen, qui est un heureux mélange de la culture française et de la tradition de son pays, s'efforce de rendre ses cours attrayants en les agrémentant d'anecdotes sur l'histoire et les coutumes locales.

Les missionnaires catholiques, nouveaux venus en Afrique, apprennent obligatoirement, dans les six premiers mois de leur arrivée, la langue de la population dans laquelle ils doivent exercer leur ministère.

Des anciens qui pratiquent bien cette langue leur font passer ensuite un examen. Aucun missionnaire n'est autorisé à confesser dans la langue indigène s'il n'est jugé suffisamment versé dans sa connaissance.

Nous avons là l'une des raisons de la grande réussite des missionnaires dans leur œuvre d'évangélisation de l'Afrique Noire. Pratiquant la langue des populations, ils en pénètrent bien, de ce fait, l'humanisme et, à travers lui, l'âme de l'Indigène et ils contribuent mieux que les autres coloniaux à la faire évoluer rapidement.

C'est, en quelque sorte, la pratique de la langue indigène qui permet de se faire Africain avec les Africains ou Asiatiques avec les Asiatiques pour les comprendre et il faut comprendre pour aimer et aimer pour pouvoir faire beaucoup de bien.

La connaissance des langues indigènes est donc nécessaire pour les Français, pendant tout au moins une période de transition qui, dans l'œuvre de civilisation entreprise par eux en Afrique Noire, et plus exactement au Dahomey, peut aller de cinquante à cent ans. Car il faut espérer que le progrès de la diffusion de la langue française ira s'affirmant, de sorte que les Africains d'éducation française ne penseront plus qu'en français d'ici un siècle.

Il est vrai que, dans ce résultat désiré, il faut compter avec la bonne volonté de certains Français qui s'effraient de ce qu'ils nomment la « haïtisation » et qui font tout pour que le Noir soit retardé le plus longtemps possible dans la voie du progrès. Ceux-là voudraient même que le français fût considéré comme une langue sacrée qui doit être protégée contre la profanation des fils des territoires d'outre-mer.

En attendant cette époque, si ardemment souhaitée de nous, de la

PRESENCE AFRICAINE

diffusion de la langue française sous nos cieux, quelles langues africaines les coloniaux doivent-ils apprendre ? Naturellement, la plus répandue dans la population au milieu de laquelle ils sont appelés à vivre.

Je sais que certains Africains, et non des moins imprégnés de la culture française, voudraient, sous prétexte de simplifier le problème des langues dans le bloc de l'Afrique Noire Occidentale, voir imposer à tous ses habitants (Européens et Africains) l'étude d'une ou de deux grandes langues africaines considérées comme langues véhiculaires, et ils ont porté leur choix sur le haoussa, et, je crois aussi, sur le bambara.

Leur thèse, qui relève d'un certain patriotisme, est séduisante. Mais, en matière de langues à diffuser, ce n'est pas, à notre humble avis, le cœur qui doit décider. On ne me convaincra de la grande supériorité du haoussa ou du bambara sur les autres langues de l'Afrique Noire que lorsqu'on m'aura montré les traductions qui sont possibles et parfaites en ces langues de l'humanisme occidental, ou autre, pour enrichir celui de l'Afrique Noire.

La connaissance de la langue d'une population a encore une utilité pour l'Européen : elle lui facilite l'étude de l'histoire et des coutumes de cette population et la compréhension de son âme. Et, s'il veut en laisser un témoignage écrit, son ouvrage sera plus profond et plus véridique que celui d'un auteur qui n'aurait entrevu cette âme qu'à travers l'image que lui en aurait présentée un interprète.

Ainsi, pour mon pays — le Dahomey — le meilleur ouvrage d'histoire et d'ethnographie sorti de la plume d'un Européen est, incontestablement, *L'Ancien royaume du Dahomey*, œuvre de l'administrateur des colonies Le Hérissé, ancien résident à Porto-Novo, puis à Abomey, qui parlait nos dialectes à la perfection.

Au Bas et Moyen Dahomey, on compte deux principaux groupes de dialectes : d'une part, le mina, le fon et le goun, dérivés de l'éhvé ; d'autre part, le yoruba ou le nago importé de la Basse Nigeria.

L'étude de ces langues ne va pas sans quelques difficultés qui rebutent certains débutants.

La première réside dans la phonétique, puis dans l'absence d'écriture pour nos langues, et, partant, dans le manque d'ouvrages bien appropriés à leur étude.

Les langues européennes — le français en l'espèce — n'ont pas tous les sons de nos langues africaines.

Signalons, en passant, que, dans nos langues, la lettre U se prononce comme OU ; la lettre H est toujours aspirée ; il n'y a pas de E muet, nos langues ont par contre deux E fermés, etc.

Il faut très souvent des emprunts aux langues européennes, tel l'espagnol, pour compléter certains sons dans les langues dahomé-

ennes ; il faut même inventer des signes conventionnels pour des sons qui n'existent pas dans une langue européenne, ou pour certains sons nasalisés.

Une autre difficulté se trouve dans les tonalités de nos langues. Ainsi, selon la façon dont il est prononcé, le mot HU, formé de deux lettres sans aucun accent sur la voyelle U pour en modifier la prononciation, signifiera : rincer, tuer, héritage, mer, gros rat.

Quand, dans ce mot, la lettre U est nasalisée (ce que nous indiquerons par une sorte d'accent circonflexe sur U) le sens du mot varie encore et l'on a Hû (pirogue), Hû (tambour), Hû (cœur), Hû (prendre ce qui est liquide ou en grains), Hû (sang), Hû (ouvrir). Le sens du mot varie selon la tonalité.

Une autre difficulté encore : dans nos langues africaines, la logique n'est pas la même que pour le français.

Ainsi, l'épithète suit toujours le nom dans nos langues, tandis qu'elle peut précéder ou suivre le nom en français ; le nombre précède toujours le nom en français ; il suit invariablement le nom dans nos langues.

Quand le Français dit : cueillir dix beaux fruits, le Dahoméen dira : gbin (cueillir) atisisin (fruits) dagbe (beaux) wo (dix). L'épithète, comme en le voit, suit le nom, le nombre suit l'épithète et termine la phrase dans les langues dahoméennes.

La meilleure méthode pour l'étude de nos langues est de commencer par le vocabulaire (corps humain : partie extérieure, puis organes intérieurs) ; les qualificatifs pouvant s'appliquer à ces parties : gros, petit, long, grand, court, large, étroit, fin, dur, mou, etc. ; les termes désignant les différents âges (enfance, adolescence, jeunesse, vieillesse) ; les mots suggérés par la mort ; les aliments ; les animaux ; l'habitation ; le mobilier, etc. Etudier en même temps les pronoms personnels, possessifs, les verbes, etc. Faire faire des versions et des thèmes. Profiter des leçons pour expliquer certains usages et coutumes, certaines croyances, certains proverbes.

Il faut, dans l'étude d'une langue africaine, faire appel constamment à la mémoire auditive puis à la mémoire visuelle, se servir pour cette dernière de tableau noir. Il faut prononcer le mot bien près de l'oreille de l'auditeur, le lui faire bien répéter, parler lentement, ne pas passer à un nouveau mot tant que celui que l'on étudie n'est pas compris et répété par l'auditeur.

Grâce à cette méthode qui a fait ses preuves, l'Européen, avec un peu de bonne volonté et de la persévérance peut, en très peu de temps, acquérir assez de vocabulaire pour comprendre les phrases simples et faire assez correctement quelques traductions et surtout réussir à bien prononcer les mots car c'est là que réside la vraie difficulté.

Faire toujours réviser les leçons passées avant de commencer une nouvelle. Avec le progrès de l'auditeur, on pourra, au bout de quelques semaines, commencer la leçon directement en langue indigène,

PRESENCE AFRICAINE

écrire les mots au tableau noir, les prononcer et les bien faire prononcer, donner la traduction en français.

Il faut beaucoup d'efforts à un Européen pour se faire comprendre, c'est-à-dire pour prononcer à la perfection les mots de la langue indigène, donner l'intonation nécessaire.

La pratique de la langue avec l'entourage indigène (ouvriers dans les factoreries, domestiques dans les ménages, internes dans les missions religieuses, tirailleurs dans les camps, travailleurs dans les exploitations agricoles, etc.) fait progresser rapidement dans l'étude de cette langue. On réussit de cette manière à apprendre ce que nous pouvons appeler la langue courante, la langue vulgaire. Mais il faudra plus de temps pour posséder toutes les finesses de la langue, surtout pour comprendre les chants, les proverbes, etc. Ce serait déjà assez si l'Européen pouvait suivre ou soutenir une conversation courante, sans grande profondeur dans les idées, sans recherche dans les expressions, sans ces images dont le Dahoméen aime à fleurir son langage. Ce serait déjà assez, surtout si l'Européen pouvait se faire comprendre des Indigènes en donnant aux mots qu'il prononce la tonalité convenable.

Voici à ce propos une petite aventure amusante arrivée à un missionnaire catholique au début de son ministère dans nos populations et qu'il nous avait contée. Alors qu'il croyait, lui, posséder suffisamment notre dialecte et le bien pratiquer, il s'adressait un jour à un indigène en yoruba. Mais son interlocuteur de l'interrompre avec un certain regret dans la voix : « Emi o gbo flanse ! » (« Je ne comprends pas le français ! »)

Pour cet Indigène, c'était le français que lui parlait le missionnaire. Une telle confusion venait de ce que, ne donnant pas aux mots africains toute la tonalité voulue pour indiquer leur vrai sens, l'Européen n'a pas réussi à se faire comprendre ; son interlocuteur croyait donc de bonne foi que c'était le français qu'on lui parlait.

On reconnaît dans le pays, à leur seul parler, les Africains étrangers à la région où ils vivent. Il leur est difficile de prononcer tous les mots avec toutes les inflexions de voix voulues par l'usage, parce qu'ils ont commencé trop tard à pratiquer une langue qui n'est pas la leur.

N'en est-il pas aussi de même de nous, Africains, quand nous apprenons le français sur le tard ?

En résumé, l'étude de nos langues est surtout affaire d'oreilles et des organes de la voix. Quand l'oreille et les muscles de la voix n'ont pas été habitués dès l'enfance à ces sons (à les sentir et à les répéter fidèlement) il leur est difficile, arrivés à un certain âge, de s'assouplir, de bien saisir les nuances existant entre les sons et aussi de les rendre convenablement.

Mais une longue pratique avec grande attention aux sons et avec surtout la volonté de les rendre fidèlement, permet de parler à peu près bien les dialectes dahoméens.

PAULHA.
(du Dahomey).

NOTES DE LECTURE

POÉSIE.

FAVIEN RANAIVO, POÈTE MALGACHE

Une mince plaquette — 28 pages — au titre léger : *L'Ombre et le Vent*, par Flavien Ranaivo (préface de O. Mannoni, illustrations de Audriamampianina).

Quand je la reçus, il y a un mois environ, je regardai d'abord les illustrations. Finesse et grâce du dessin, sobriété aussi, comme des collines de l'Imérina. Puis je commençai de lire, non sans appréhension, le premier poème ; je ne m'arrêtai qu'avec le dernier. Et je restais sur ma soif.

J'avais l'impression d'avoir découvert un authentique poète. Ranaivo avait pris la poésie malgache d'expression française au point précis où l'avait laissée le regretté Rabearivelo et lui avait fait franchir un pas décisif. Je parle du Rabearivelo de *Traduit de la Nuit*, de *Presque-Songes*, de *Vieilles chansons des pays d'Imérina*.

Je ne suis pas sûr que les lecteurs européens partagent d'abord mon impression, bien que la critique de la Grande Ile ait réservé un accueil presque sans réticence à *L'Ombre et le Vent*. D'aucuns ne manqueront probablement pas de faire au poète malgache un double reproche, celui de rester un poète folklorique et, en même temps, de ne pas se libérer plus complètement des influences françaises. C'est le reproche classique — et contradictoire — fait aux jeunes poètes d'outre-mer qui ont jeté par-dessus bord les oripeaux de la littérature « créole ».

J'avoue que les apparences sont contre Ranaivo. L'objet de cette chronique est précisément de briser l'os des apparences pour pénétrer la succulente intimité du poème.

M. Mannoni nous apprend, dans sa préface, que Ranaivo a commencé par là où commencent naturellement les écrivains ultramarins. Il a imité les poètes consacrés : les grands romantiques et symbolistes, sans oublier les grands créoles. C'est dire que sa décou-

PRESENCE AFRICAINE

verte de la poésie populaire malgache a été, plus qu'un enrichissement, un approfondissement de sa personnalité. D'autant que cette découverte était plutôt un retour aux sources. Aussi bien, l'enfance du poète a-t-elle été essentiellement une enfance malgache. Il ne parlait pas le français avant l'âge de quatorze ans. Il n'a jamais quitté Madagascar et il ne le regrette pas comme faisait Rabearivelo. Sa vie jusqu'à ce jour, il l'a passée, comme il l'écrit, « à Tananarive et dans sa banlieue, entre les hautes murailles de latérite, sous les arceaux des manguiers, à travers les sentiers accrochés aux pentes abruptes qu'abritent mal les lilas de Perse de leurs branches nues élevées vers le ciel comme pour implorer des dieux invisibles ». La poésie de Ranaivo s'abreuve donc aux sources. Et la tâche du vrai poète n'est-elle pas précisément de découvrir les trésors cachés au royaume d'enfance pour en faire don aux hommes, ses frères ?

Mais la poésie de Ranaivo n'est pas traduction. Elle a assimilé la technique française. D'où des poèmes d'un souffle plus ample que celui des *hain-teny*, d'une pensée et d'une émotion plus irradiantes, bien que les thèmes et l'imagerie, en un mot, la substance — voire le style profond — reste malgache. Qu'on relise seulement *Vêpres imériniennes* :

O nuit
D'Imerne,
Qui pourra sonder l'abîme de tes mystères ?
Imerne, qui m'a vu naître,
J'aime à chanter ma tristesse dans ton sein
Sous le sourire moqueur
De ta lune
Et les regards timides
De tes tremblantes étoiles,
La nuit.

Mais c'est précisément à propos de ce dernier poème et de *Coups et Flambeaux* que le reproche d'imitation semble le moins dénué de fondement. Mais il y a là apparence plus que raison : dans les titres, dans le vocabulaire, dans le ton plus intime.

On ajoutera peut-être : dans le style. Et de relever l'usage jusqu'à l'abus de certains procédés : antithèses, parallélismes et dissymétries, surtout inversions, ellipses et syllepses. Et de parler d'influences symbolistes. Pour moi, c'est à certains poètes de la Renaissance que je songe d'abord, dont le charme est « violence et douceur », sourire et gravité mêlés. Encore une fois, ce ne sont là qu'apparences. Il se trouve que la sensibilité madécasse est proche de celle de la Renaissance française. Il se trouve que les « figures » sont en nombre limité et à peu près les mêmes dans toutes les langues. Il se trouve enfin que Ranaivo écrit en français et que « c'est imiter quelqu'un » que de parler français.

En vérité, le style de notre poète est essentiellement madécasse ; c'est celui de la poésie populaire, des *hain-teny*, si proche du style

de la poésie négro-africaine. Chez nous aussi, les griots et les chanteurs populaires suppriment les mots-outils, tous les mots inutiles en général, et font un usage constant de l'« expéditif », mode de l'économie. De sorte que nous avons une « poésie de temps forts », des comprimés de poésie. C'est ce que fait Ranaivo, qui se sert de toutes les ressources de la langue française. Parfois même, il lui fait violence au grand scandale des puristes :

*Elle était fière ;
 Était-ce parce qu'elle portait un lamba épais
 Et affublée de coraux
 Ou parce qu'ils sont nouveaux-conjoints ?*

(Chanson de jeune femme.)

Ou encore :

*Aimez-moi comme un beau rêve,
 Votre vie la nuit,
 Mon espoir le jour ;
 Comme une pièce d'argent,
 Sur terre ne m'en sépare,
 Et pour le grand voyage
 Fidèle compagne ;
 Comme laalebasse,
 Intacte, sert à puiser l'eau,
 En morceaux, chevaux pour valiha.*

(Vulgaire chanson d'amour.)

Ce n'est pas, en tout cas, Jean-Paul Sartre qui le blâmera, qui écrit, parlant des écrivains ultra-marins dans le premier numéro de *Présence africaine* : « Une langue étrangère les habite et leur vole leur pensée ; mais ils se retournent en eux-mêmes, contre ce vol, ils maîtrisent en eux ce bavardage européen et, finalement, en acceptant d'être trahis par le langage, ils le marquent de leur empreinte ».

Le refus de Ranaivo (de se laisser assimiler) et son effort « pour se conquérir dans et par le langage hostile des colonisateurs » vont plus loin. Il ne s'est servi de la technique française que pour aller plus avant dans la démarche de la pensée madécasse, de cette pensée qui progresse par bonds, sur les ailes de l'image. Car l'imagerie n'est pas ici simple badinage, description pittoresque ! Le poète se livre, à travers l'énigme et le proverbe, au jeu grave de l'image-symbole. Il va du signe au sens pour tirer de son moi profond, du royaume d'enfance, les richesses fabuleuses du rêve, dont se nourrissent les hommes.

*L'espace sera mon domaine,
 La lune mon belvédère,
 Le ciel mon jardin,
 Les étoiles mes fleurs.
 Je vous ferai signe*

PRESENCE AFRICAINE

A l'orée de la nuit :
J'agiterai le pan de mon lamba.
Empruntez alors
Le chemin que nous faisons ensemble,
Repassez à gué
La rivière que nous rencontrerions.
Et, lorsque vous aurez
Pour moi
Poussé un soupir,
Les figues tomberont...

(Chercheuse d'eau.)

Poésie malgache, poésie française. Poésie ancienne, poésie moderne aussi, n'est-ce pas ?

Léopold Sédar SENGHOR.

ESSAIS.

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUITE

par Simone DE BEAUVOIR

(Ed. N.R.F., « Les Essais », XXVI, 223 pages)

Le livre de Mme de Beauvoir est un livre attendu. On avait élevé des doutes sur la possibilité d'une morale existentialiste. On peut dire que, en gros, ils sont dissipés. Non pas que Mme de Beauvoir apporte à l'existentialisme des données particulièrement nouvelles, mais, ces données déjà connues, elle sait à merveille les transposer sur un plan moral et les pourvoir d'un sens actuel et direct. On remarquera d'ailleurs le détail de plusieurs analyses, dont l'originalité n'est pas contestable (p. ex. : la conscience enfantine, p. 52 ; la situation de la femme, p. 55 ; les politiques conservatrices, p. 12-133 ; le malaise français actuel, p. 194-197 ; etc.).

Il serait paradoxal, remarque Mme de Beauvoir, qu'une philosophie définissant l'homme par la liberté exclusivement ne puisse aboutir à une morale. En d'autres termes, ce serait prétendre que « du moment où un homme se reconnaît comme libre, il lui est défendu de rien vouloir » (p. 33). Selon Mme de Beauvoir, en fait, non seulement une morale existentialiste est possible (p. 15-24), mais elle est la seule possible (p. 48), car il n'y a de morale, au vrai sens du mot, que dans la création des valeurs et dans le primat des sujets particuliers (p. 21-26).

Sans doute cette exclusive cache-t-elle un postulat. Et c'est ici la difficulté du livre de Mme de Beauvoir. Il faut admettre à la base, en effet, que le problème moral est celui du « pouvoir » de

l'homme. Il faut admettre (car Mme de Beauvoir l'admet plus qu'elle ne le prouve) que le problème moral ne peut se formuler ni comme celui du devoir, ni comme celui d'une thérapeutique des passions. Ceci admis, les notions classiques tombent, et la morale commençant par la liberté se termine aussi par la liberté.

Seulement, la grande force de Mme de Beauvoir est de ne pas s'être contentée d'une définition formelle. Ce qu'elle cherche, c'est la « matière » de la moralité (p. 38). Et cette matière, c'est l'« ambiguïté » de la situation humaine qui va la fournir. Il ne faut pas se laisser surprendre par ce mot, et lui donner son sens habituel. Il signifie simplement qu'au moment même où l'homme est dans le monde, le monde est en l'homme, et vice-versa : d'une part, l'homme est mortel, il naît, il a une enfance, et, dans cette enfance, évolue dans un monde tout fait, qui ne l'a pas attendu ; d'autre part, il pense le monde, est un sujet unique et souterrain, trace des chemins dans le monde en y agissant, en y lançant ses projets. (Finalement, cette ambiguïté n'a rien que d'honorable ; mais nous verrons qu'elle n'en est pas moins dangereuse.) En termes existentialistes, l'homme est « manque d'être, mais il y a une manière d'être de ce manque, qui est précisément l'existence » (p. 19). Plus simplement, cette ambiguïté, on peut la voir encore dans ce fait qu'il y a une pluralité d'hommes, que je ne suis pas seul au monde, et que si ma liberté est illimitée, mon pouvoir est limité (p. 85 ; p. 41-42). Or, selon Mme de Beauvoir, cette présence d'autrui suffit à donner une matière à la moralité : sera dite morale l'action où la liberté de l'agent se prolonge en celle d'autrui (nous simplifions beaucoup).

Mme de Beauvoir définit l'immoralité en deux sens. D'abord, c'est le refus d'« exister », c'est-à-dire d'assumer ce manque d'être, la simple volonté d'« être », comme une chose. Tels sont les tièdes (p. 63-65), les sérieux (p. 66-70), les fanatiques (p. 71-73), les peureux (p. 73). Les nihilistes (p. 75-80) sont d'une sorte un peu différente : comme les précédents, ils ne veulent pas exister, mais ils ne veulent pas être non plus. L'autre aspect de l'immoralité consiste à ne pas reconnaître autrui. Par exemple, le « passionné » (p. 90-93) ne voit dans le monde qu'un ensemble de moyens ou d'obstacles, « à travers lesquels il s'agit d'atteindre la chose dans laquelle (il) a engagé son être ». Par exemple aussi, l'« aventurier », dont nous signalons l'analyse (p. 85-90) comme l'une des plus brillantes du livre. « Chez l'aventurier, c'est le contenu qui ne réussit pas à s'accomplir authentiquement ; tandis que chez le passionné, c'est la subjectivité, qui échoue à se confirmer elle-même » (p. 90). Le tort de l'aventurier, c'est d'affirmer solitairement son existence, d'être « abstrait », puisqu'il rencontre toujours autrui sur son chemin, dont il se sert dès lors comme d'un moyen. Il est donc encore dans l'immoralité, mais il en est l'extrême pointe, et touche à la vraie morale ou du moins la pressent. Il semble que Mme de Beauvoir conçoive le héros moral sous la forme d'un aventurier géné-

PRESENCE AFRICAINE

reux, type Lawrence, qui respecte la liberté des autres et les aide à se libérer (p. 85).

Nous avons remarqué que c'était simplifier beaucoup la pensée de Mme de Beauvoir de dire que la présence d'autrui suffit à donner à la moralité sa matière. En effet, la matière de la morale, c'est moins une série de recettes sûres qu'une méthode vivante, par laquelle on prend conscience avant tout des « antinomies de l'action ». Ce que Mme de Beauvoir reproche au pessimisme nihiliste comme à l'optimisme rationaliste, c'est de cacher ces antinomies (p. 148). Par exemple, pour reconnaître autrui et prolonger ma liberté dans la libération des opprimés, je suis contraint de sacrifier les oppresseurs, de les traiter comme des choses, à leur tour (p. 138). Bien plus, je dois me sacrifier moi-même, et ceux qui luttent avec moi. « Aucune action ne peut se faire pour l'homme sans se faire aussitôt contre des hommes » (p. 139). Ce qui rend le problème difficile, c'est qu'« il s'agit de choisir entre la négation d'une liberté ou d'une autre » (p. 158). Si bien que cette première antinomie va se transformer en une autre, d'expression plus générale : l'opposition possible entre la valeur de l'avenir et l'existence d'autrui (p. 190).

On pourrait dire que la morale existentialiste, selon Mme de Beauvoir, doit se construire sur ces trois notions : de liberté, d'autrui et d'avenir. Mais ce qu'on ne fait pas sentir ainsi, c'est combien cette construction prend son intérêt profond en plongeant aux sources de l'actualité.

BAUDELAIRE

par J.-P. SARTRE

Baudelaire par J.-P. Sartre. (Ed. N.R.F. « Les Essais », XXIV, 224 p.; précédé d'une note par Michel Leiris.

Les lecteurs de *L'Être et le Néant* se souviennent de la distinction que faisait Sartre entre la vie authentique et la vie inauthentique ou mauvaise foi. En ce sens, ils savent donc déjà ce que Sartre, en quelque sorte, attend de Baudelaire : l'exemple d'un être génial, assez près de la vie authentique pour en faire surgir le thème ou les thèmes fondamentaux (pp. 42-44), assez loin aussi pour la fuir à chaque instant et se constituer une multiplicité de conduites inauthentiques. Sartre nous présente ainsi l'existence (l'existence plutôt que la vie) de Baudelaire, comme une espèce de jeu, mais de jeu tragique où tout l'être est parié, se déroulant au fond de sa conscience, à l'arrière-plan. Parfois le jeu est conscient, et c'est le « dandysme » (pp. 153-157 ; 173-176) ; parfois moins conscient, et c'est le « dolorisme » (pp. 103-108). Et de moins en moins conscient, jusqu'au besoin que Baudelaire a toujours éprouvé de

constituer les autres comme ses juges (pp. 68-79) et surtout, jusqu'au « choix originel », qui est celui-ci : revendiquer sa propre solitude, mais de telle façon qu'elle apparaisse à lui-même comme elle apparaît aux autres (pp. 20-27 ; 77-78). L'analyse de Sartre se fait singulièrement pénétrante, quand il s'attache à montrer pourquoi Baudelaire accepte de tout son être la morale ecclésiastique et bourgeoise qui le condamne (pp. 48-57).

En un mot, s'il nous semble incontestable que Sartre attend quelque chose de Baudelaire, comme une nourriture pour sa propre philosophie, et se sert de lui, il n'en reste pas moins que ce n'est là qu'un aspect du livre, et sûrement le plus superficiel, le moins important. Plus profondément, ce qui se constitue sous nos yeux, c'est un certain Baudelaire, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est certes « possible », et même plus probable que le Baudelaire de beaucoup d'autres critiques précédents. Le livre de Sartre n'a rien d'une biographie ; il s'agit plutôt d'une genèse logique de Baudelaire. Et mettant en pratique une méthode personnelle et nouvelle, il implique une nouvelle conception du rapport du poète à son œuvre (pp. 49-57).

Sartre montre, en effet, comment le choix qui détermine et constitue l'existence de Baudelaire est aussi « le fait poétique baudelairien » (p. 200). Baudelaire a voulu essentiellement revendiquer son propre isolement, pour qu'il « lui vienne au moins de lui-même, pour n'avoir pas à le subir » (p. 20) ; il se veut unique et singulier, veut saisir sa propre singularité. Mais comme celle-ci apparaît seulement aux autres, qui le voient du dehors, et à lui-même échappe, il faudra qu'il soit dès lors à lui-même ce qu'il est aux autres. En notant ici l'idée centrale de Sartre, nous ne laissons guère deviner la richesse des analyses concrètes, qui portent surtout sur l'horreur de la nature chez Baudelaire, le culte de la froideur et de la frigidité et le dandysme (p. 114 sq.). Mais ce que nous voulons simplement indiquer, c'est que, selon Sartre, le choix par lequel Baudelaire constitue ainsi son existence, détermine en même temps le fait poétique baudelairien. Car ce fait, c'est « le spirituel » (p. 200). « Tout l'effort de Baudelaire a été pour récupérer sa conscience, pour la posséder comme une chose dans le creux de ses mains et c'est pourquoi il attrape au vol tout ce qui offre l'apparence d'une conscience objectivée : parfums, lumières tamisées, musiques lointaines, autant de petites consciences muettes et données » (p. 203). Les raisons du primat du parfum chez Baudelaire « non pas, comme l'ont prétendu quelques plaisantins, parce qu'il a l'odorat particulièrement développé » (201), et surtout les raisons de l'emploi constant du symbolisme et de l'analogie (pp. 204-207) sont développées de façon brillante et souvent profonde.

Sartre est parfois amené à dissiper certaines légendes entourant Baudelaire : par exemple son prétendu christianisme (pp. 66-68) ; par exemple aussi la nature exacte de ses souffrances et leur signification (pp. 103-107). Est-ce à dire qu'en tout point cette image de Baudelaire qu'on nous propose est exacte ? On peut ne pas le croire.

PRESENCE AFRICAINE

De toutes façons, il faudra convenir qu'elles est partiellement vraie, et qu'elle est totalement possible. Et en tout cas, cette espèce de gageure qui consistait à confronter son propre système avec l'existence d'un poète, Sartre a su la tenir d'une façon remarquable.

M.-M. DAVY.

(de Paris).

ROMANS.

LANGSTON HUGHES

ou « LE TRAIN DE LA LIBERTÉ »

*« Quand il franchira en fumant la Caroline du Sud
Est-ce que les lyncheurs de Greenville s'occuperont de lui ?*

*Et ces douze hommes du jury qui ne les ont pas jugés
Est-ce qu'ils tourneront leur tête, en crachant le jus de
[leur pipe ?*

*Je me demande s'ils cracheront
Sur le train de la Liberté ? »*

Interrogé sur le problème racial, Armstrong répond, selon Goffin, « Je ne peux oublier qu'il y a eu des blancs qui ont été chic pour moi ! » — et voilà le problème résolu sur le plan individuel ; et sur le plan collectif, un de ses amis lui dit : « Ce sont des types comme toi, Lewis, qui résolvent le problème en forçant l'admiration des blancs. »

Langston Hughes, lui, attend encore pour lui et pour ses frères de race la solution de ce problème. L'égalité, « la liberté qu'ils baladent dans ce train de la Liberté, — est-ce pour de vrai ? ou du chiqué, une fois de plus... ? » La Liberté, la liberté d'être nègre et d'être un homme, d'être un homme tout en étant nègre, « Seigneur ! ce qu'il a pu l'attendre ! »

Et « Les Grandes Profondeurs » nous retracent, après Mac Kay, avant Wright, cette quête de la Liberté, poursuivie de pays en pays, de continent en continent, mais à la différence du sage Ulysse, quand il revint dans sa patrie, le vieux chien raciste... de lui se souvient et lui refuse l'ice-cream soda, puisqu'il est nègre et non américain, — et le chien de garde de l'Université de Columbia alerte l'état-major avant de prendre la responsabilité de le laisser entrer dans la chambre qu'il y a louée. Plus heureux que Roy Williams, le virtuose, qui a laissé la gloire en Europe pour trouver une corde aux doigts d'une vieille dame blanche qui lui tend la main, un soir (Hist. de Blancs).

Mais ne cite-t-on pas aux U.S.A. des écoles, des universités créées pour *un seul* élève de couleur, afin qu'il ne souille pas les bancs des blancs ! Mais à Ziguinchor, en Casamance française, Dieu ne sépare-t-il pas ses enfants blancs des noirs, dans son église, comme le colonel Norwood dans sa maison ; mais peut-on même accorder à la fille, née d'une pauvre blanche, ce qu'on accorderait à un poulain né d'une jument ?

La liberté — non pas l'égalité, mais l'indifférence à son teint, à la couleur de sa peau, à la nature du cheveu, Langston Hughes l'a trouvée hors de son pays. « En Europe et au Mexique, j'ai vécu avec des blancs, travaillé, mangé et dormi avec eux, et personne ne semblait s'en trouver plus mal. Mais, à Washington, je ne pouvais pas voir une représentation parce que les théâtres ne voulaient pas vendre de billets aux nègres. Il m'était impossible d'avoir une tasse de café par un jour froid parce qu'aucun restaurant « blanc » n'aurait accepté de servir un nègre. Je ne pouvais pas voir les derniers films, parce que les cinémas nègres ne les donnaient pas. »

Et c'est cet horizon fermé, barré qui créera le BIGGER de Richard Wright, comme c'est la cage qui crée le fauve.

Mais le Mexique a ses « Indios », l'Europe ses juges, et la vie des noirs dans nos colonies est très semblable à celle des noirs aux Etats-Unis.

Ce ne sont pas quelques « bons blancs » ou quelques « bons toubabs » qui résoudront ce problème. Il ne suffit pas de « demander — et de trouver — des volontaires pour s'asseoir à côté des nègres » pour dénouer le problème racial ; il faut une meilleure compréhension réciproque, et peut-être une révolution économique.

Ce ne sera pas non plus le fait d'une bande de snobs qui s'extasieront sur un quarteron de noirs ou de mulâtres ; ni le couple Carraway, qui n'ont pas de préjugés raciaux, ni Mrs Dora Ellsworth, ni la Dame de Park Avenue et leurs « balivernes à eux z'aut'es blancs » sur l'Afrique, la jungle, la naïveté et la sauvagerie.

Ni ceux qui vont à Harlem, pensant que les nègres étaient enchantés de les y voir parce qu'ils leur font la charité d'être « naturels » avec eux, de se conduire comme avec des blancs — ni ceux qui font de la bienfaisance, du mécénat, ouvrent des Universités Lincoln : un corps professoral composé uniquement de blancs faisant des cours à des étudiants noirs.

... Faisant des cours à des étudiants noirs... pour les mener à quoi ? — en tout cas, pas à être professeurs à l'Université de Lincoln.

La question sera résolue par la masse, quand elle aura brisé les barrières qui lui sont imposées par certains intérêts et qu'elle aura appris la connaissance mutuelle ; la question sera résolue aux U.S.A. quand l'homme de couleur ou le nouvel émigré ne sera plus une concurrence économique pour l'« ancien Américain » — c'est-à-dire quand la justice économique sera établie.

La question sera résolue pour l'Union Française, quand on cessera d'étouffer la voix de ceux qui veulent faire connaître le peuple de France — ou la France du peuple — à la colonie, et quand on fera connaître au peuple de France ses frères de couleur. Mais cela, des intérêts puissants s'y opposent, qu'il faudra bien balayer un jour.

P. M.

MANIERE DE BLANC

de Marthe ARNAUD

vu par René MARAN

Rares sont les ouvrages régionalistes d'expression coloniale tout pénétrés de beauté calme et d'humanité fraternelle. Ces deux qualités parent de leurs vertus conjuguées *Manière de Blanc*. Ce roman, que Mme Marthe Arnaud a fait paraître peu avant la guerre, se déroule en Afrique australe, le Liambaï dont il est parlé dans ce livre — on l'appelle aussi Louambézi, Ambézi ou Zambézi, selon les régions qu'il traverse — étant le seul grand fleuve qu'on rencontre en cette partie du continent noir.

On voudrait bien savoir, le Liambaï ou Zambèze s'étendant sur 2.700 kilomètres de long, où se trouve la station protestante de Kakotomboué Hill, qui a servi pendant tant de mois d'observatoire à la curiosité patiente de Mme Marthe Arnaud. Faut-il la chercher sur les salubres plateaux qui dominent le point où le Kafoué mêle ses eaux à celles du Moyen-Zambèze, ou beaucoup plus loin, au delà des chutes de Gonyé, dans la région où la Liba, affluent d'importance, se jette dans le Haut-Zambèze ?

Il est vraiment dommage qu'on n'ait rien fait dans ce sens pour faciliter les recherches des lecteurs de bonne volonté. La moindre carte schématique leur eût permis de situer avec précision les principaux centres d'évangélisation ou de repérer approximativement la plupart des localités qui émaillent çà et là le cours de ce récit. *Manière de Blanc* n'eût alors manqué de rien pour plaire. La clarté en tout est la plus précieuse des qualités littéraires. Les ouvrages de ce genre ne portent sur le public que s'ils en sont saturés.

Mme Marthe Arnaud n'explique que dans la deuxième partie de son roman le titre quelque peu sibyllin qu'elle lui a donné. Il semble dans la première qu'elle se soit plus ou moins sciemment appliquée à confirmer le message que le grand et noble Livingstone a confié à ses *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe* le soin de transmettre à l'Europe. « *La bonté dont ces populations font preuve à mon égard, y souligne en particulier l'ancien petit ouvrier fileur de Blantyre, le respect qu'ils m'accordent et que m'ont témoigné toutes*

les tribus du centre de l'Afrique, me permettent d'affirmer qu'on sera toujours bien reçu, bien traité par les indigènes de ces provinces toutes les fois qu'on aura l'intention de leur faire du bien. Ils pourront combattre la doctrine, la repousser entièrement, ils n'en seront pas moins respectueux envers celui qui l'apporte. »

On assiste, dans la seconde, à ce que Victor Hugo se serait plu à appeler le combat du jour et de la nuit. Lise Faucherre, l'héroïne de *Manière de Blanc*, est de nouveau affectée, au retour du congé de convalescence qu'elle vient de prendre en Amérique, à la station protestante de Kakotomboué Hill. Que les temps sont changés ! Il a suffi de quelques mois pour bouleverser de fond en comble une région naguère encore paisible et hospitalière. Les agents du gouvernement anglais viennent y recruter de force la main-d'œuvre que réclament les districts miniers. La famine, la désolation et la maladie exercent maintenant partout leurs ravages. Des commerçants européens ont monté à quelques kilomètres de là des factoreries. L'exemple donné par ces gens de sac et de corde a été néfaste. La jeune femme blanche dont les nègres admiraient autrefois les cheveux roux, les beaux yeux volontiers rieurs, et le fin visage tavelé de taches de rousseur, rencontre, à présent, en parcourant les villages situés aux alentours immédiats de sa résidence, pour y prodiguer des soins médicaux, « des regards insolents, des sourires cyniques auxquels elle n'avait point été habituée. Elle croise, en outre, des bandes d'hommes titubants qui tentent de l'encercler ».

Ce changement d'attitude l'étonne d'autant plus que « jamais auparavant elle n'avait vu d'indigène ivre, car c'est une honte pour l'homme de la brousse de perdre le contrôle de ses membres et de ses sens, et il se cache quand cela lui arrive ».

— Cela, lui avaient alors expliqué quelques femmes qui, rieuses, avaient observé la scène, c'est faire « *Manière de Blanc*. »

Faire « *Manière de Blanc* », c'est donc, pour les noirs des colonies anglaises de l'Afrique australe, comme du reste pour tous les noirs de l'Afrique noire, se livrer à l'orgie et à la débauche, à propos de rien, par paresse ou par plaisir. C'est se conduire en faunes ou en satyres envers les femmes que l'on convoite. C'est enfin s'enivrer comme seuls les « Blancs » peuvent et savent le faire.

En France, on ne peut administrer la vérité vraie, sans que l'on crie aussitôt au pamphlet. Où trouver pourtant roman plus objectif et plus nu que *Manière de Blanc* ; sorte de journal de poste et de livre de raison où l'auteur enregistre au jour le jour tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle sent ou devine, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'on lui fait, et tout ce qu'elle réussit à arracher de l'âme de ses bons amis noirs, à force d'intuition patiente et de compréhensive douceur ?

Ce n'est pourtant la faute ni de Mme Marthe Arnaud ni celle de Lise Faucherre si, parmi les missionnaires protestants qu'il leur a été donné de connaître, soit à Kakotomboué Hill, soit à Kachini Valey, soit dans les divers autres centres de mission qu'arrose le Liambaï,

PRESENCE AFRICAINE

le ménage Mac'Mere, l'austère miss Sutton et le révérend Selfridge ont été les seuls à leur rappeler Livingstone et à répondre à l'idée qu'elles se faisaient de leur aposolat.

Ce n'est pas non plus la faute de Mme Marthe Arnaud, ni celle de Lise Faucherre, son porte-parole, si la plupart des commerçants blancs établis dans les parages de Kakotomboué Hill valaient moins encore que le sieur Swanny, surnommé Carotte, espèce de forban cordial et lubrique qui, lorsqu'il ne sombrait pas d'un seul coup dans les délices de la plus crapuleuse ivresse, allait, certains soirs, danser dans les villages nègres le *sipélou*, danse tout particulièrement ithyphallique, après quoi il se plaisait à violer en série, qu'elles fussent pubères ou non, les petites négresses qu'exigeaient sa frénésie de stupre et sa passion de chair fraîche.

Ce n'est pas enfin sa faute si, prise par cette Afrique qui l'envoûte de son animalité solaire et de toutes les sèves de son irrépressible jouvence, Lise Faucherre, qui est toute sensibilité et toute délicatesse, se laisse aller, malgré elle, à éprouver une telle tendresse pour son ami l'instituteur noir Sandongo, qu'elle finit par se murmurer un soir, en procédant à son examen de conscience :

— *La vie est étrange. Des êtres s'appellent. Et c'est tout. Ils doivent rester éternellement séparés.*

Cette pensée poignante, qui consitue, parce que les Européens tiennent à ce qu'il en soit ainsi, une sorte de tabou ethnique, rappelle celle que Pearle S. Buck prête au principal personnage de *La Famille dispersée*, le Chinois Wang Yuan : « *Il n'est ni sage ni bon, déclare celui-ci, que deux êtres de races différentes s'unissent.* » Elle rappelle aussi le début de la « Ballade de l'Orient et de l'Occident », un des plus beaux poèmes que Rudyard Kipling ait enchâssés dans *Chansons de la chambrée* et, avec « Mandalay », un des plus justement célèbres.

Oh ! l'Orient ! trouve-t-on dans la première de ces deux « Chansons », est l'Orient et l'Occident est l'Occident, et jamais les deux ne se rejoindront,

Jusqu'au jour où Terre et Ciel se présenteront devant le tribunal du grand jugement de Dieu.

On a malheureusement tort de s'en tenir toujours là. Rudyard Kipling, poussant, en effet, plus loin, ajoute :

Mais il n'est pas d'Orient, ni d'Occident, ni de frontière, ni de race, ni de naissance,

Quand deux hommes forts se rencontrent face à face, alors même qu'ils viendraient des confins de la terre.

La leçon enseignée par ces vers est profonde. Il n'est ni de frontière, ni de race, ni de naissance pour les cœurs courageux. Préventions et préjugés ne peuvent rien contre eux. La passion qui les anime les rapproche et les unit. Elle est leur seule patrie. Tout se plie devant son pouvoir. Ils lui sacrifient tout, à jamais, et d'abord eux-mêmes.

On voudrait pouvoir citer de longs extraits de *Munière de Blanc*. Ce roman est le plus remarquable ouvrage traitant des questions de

racés qu'on ait publié, en France, depuis *Des Inconnus chez moi*, de Lucie Cousturier. Rien de ce qui ressortit aux méthodes de la politique coloniale anglaise et à l'œuvre des Missions protestantes en Afrique australe n'y est laissé dans l'ombre.

Ce récit tout en nuances, qui suggère mais n'accuse jamais, qui débride les plaies mais s'étonne de voir des chrétiens les soigner en dépit de la plus élémentaire humanité, aborde, tantôt de front, tantôt par la bande, les problèmes coloniaux les plus délicats, et les analyse les uns après les autres, les dénuide et les dissèque avec un doigté, une lucidité et une impartialité confinant à la maîtrise.

Blancs et Noirs y sont jugés, comme ils méritent de l'être, par une femme qui soumet à tout moment sa sensibilité aux plus strictes disciplines de la justice et de la raison chrétiennes. On s'enfonce, à sa suite, d'un mouvement continu, comme la machine à explorer le temps de Wells, dans les ténèbres d'un monde sordide, dont on pourrait dire, avec Anatole France : « *Au tableau que vous m'en faites, je reconnais la barbarie. Elle est moins cruelle que la civilisation.* »

R. MARAN
(de Paris).

TOUS COMPTES FAITS

Par Georges BALANDIER Ed. « Le Pavois ».

Tous comptes faits est une œuvre autobiographique, presque un journal, s'étendant des premiers souvenirs de l'enfance jusqu'à la fin de l'adolescence, jusqu'à « l'Age d'homme » (1), dont ce livre semble procéder par tant d'aspects.

Un livre comme celui-là, issu de la passion d'être authentiquement écrit, d'ailleurs, dans une langue directe, vivante, concrète, vaut surtout par son « intentionnalité » ; je veux dire qu'il se pose moins comme fin en soi que comme un exemple à suivre, et c'est par là que ce document particulier atteint peut-être une valeur générale, qu'il échappe aux vains rabâchages des avatars d'une conscience, aussi intéressante qu'elle soit. Je sens, en effet, tout au long du livre de Balandier la volonté de dépasser une certaine pesanteur du moi qui le ferait naturellement se complaire en lui-même. Il y a là toutes les possibilités de libération que peut donner le souci de sincérité et la prise de conscience claire de soi.

Que cette conscience lucide puisse encore s'approfondir, c'est ce qu'on nous fait pressentir à la fin de *Tous comptes faits*, et c'est ce que nous proposera *Tir à blanc*, le prochain livre de Balandier, où nous la verrons engagée dans un milieu social particulièrement complexe : celui de l'Afrique noire d'aujourd'hui.

J. H.

(1) « L'Age d'homme », par Michel Leiris (Gallimard).

JAZZ.

HUGUES PANASSIE - LOUIS ARMSTRONG (1)

CINQ MOIS A NEW-YORK (2)

Le torchon brûle chez les amateurs de jazz. Le Hot Club de France est déchiré par une nouvelle « querelle des Anciens et des Modernes » et Hugues Panassié se voit violemment attaqué par les jeunes fanatiques du « bebop », le nouveau style dont la vedette est Dizzy Gillespie. Comme l'on sait que l'aphorisme : « la musique adoucit les mœurs » est une flagrante contre-vérité, la querelle a pris un ton passionné à l'extrême et l'on tend à se montrer très injuste à l'égard de Panassié. Il ne faudrait tout de même pas oublier que le grand critique a plus fait pour la connaissance du jazz que tous ceux qui le vilipendent aujourd'hui. Il pourrait dire, comme Degas : « Ils nous fusillent, mais ils fouillent nos poches. »

Prenons donc une ingratitude en patience et lisons plutôt le petit livre, si utile et si agréable, que Panassié vient de consacrer à *Louis Armstrong*. Avec beaucoup de verve, il nous raconte l'enfance agitée du jeune Louis, son séjour dans une maison de correction pour une stupide affaire de coup de feu en l'air tiré avec le revolver du grand-père, l'apprentissage chez King Oliver... Dans cette Nouvelle-Orléans grouillante de vie et de musique, où les orchestres ambulants, transportés par camion, se livrent à des championnats en pleine rue, Louis fait ses premières armes avec un modeste groupement de six musiciens, puis chez Kid Ory. On le retrouve plus tard à bord du *Dixie Bell*, un de ces bateaux à roues qui descendent et remontent le Mississipi, et Panassié cite à ce propos une page étonnante du trombone blanc Jack Teagarden : il se promenait au point du jour au bord du fleuve et entendit soudain le chant merveilleux d'une trompette lointaine. Un bateau surgit du brouillard et Teagarden vit un noir qui jouait à la proue, debout dans le vent. « C'était Louis Armstrong, descendu du ciel comme un dieu. » Panassié suit pas à pas la carrière triomphale de Louis : Chicago avec King Oliver, New-York avec Fletcher Henderson, la tournée en Europe. Il nous le montre dans la vie de tous les jours, aussi dynamique et joyeux que dans son jazz, adorant son plat de « haricots rouges avec du riz à la créole », ou envoyant d'in vraisemblables télégrammes : « Vieux pote : c'est vendredi que je swinguerai à nouveau ma bonne vieille trompette Selmer à New-York... Ha, ha, ha !... » La biographie de Louis Armstrong n'est que la première partie du livre de Panassié qui comprend, outre une abondante illustration, une étude sur le style du grand musicien noir, ainsi qu'une analyse détaillée de son œuvre enregistré.

(1) Ed. du Belvédère.

(2) Ed. Corrèa.

Cinq mois à New-york, journal du voyage que fit Hugues Panassié à la fin 38-début 39 aux Etats-Unis, n'a d'autre prétention que de nous donner quelques impressions de la vie new-yorkaise et de croquer sur le vif quelques-uns des maîtres du jazz d'outre-atlantique : Basie, Lunceford, Webb, Ellington et l'expansif Fats Waller. Piloté par le fidèle Mezzrow dans toutes les boîtes de Harlem, Panassié serait parfaitement heureux sans cette satanée nourriture américaine qui ne parvient pas à calmer son appétit et sans les préjugés racistes contre les nègres, dont il nous donne quelques scandaleux témoignages

Henri-Jacques DUPUY.

(de Paris).

REX STEWART A LA SALLE PLEYEL

Quel plaisir, après des années de sevrage, que d'avoir pu entendre, en décembre dernier, Rex Stewart et ses musiciens, à la salle Pleyel, lors d'un concert organisé par le Hot Club de France. Avant même qu'ils n'aient terminé leur premier morceau, on sentait le public conquis, ou reconquis, par cette atmosphère d'aisance, de fraîcheur et de spontanéité qu'un orchestre de musiciens noirs sait donner — sans même s'en douter ou s'en apercevoir — par la seule manière dont ils savent faire leur musique et se comporter sur scène. Pas la moindre tension, pas la moindre raideur, pas d'attitudes compassées, pas de laisser-aller non plus. Il y avait simplement, sur la scène, six musiciens en train de jouer du jazz, pour leur plaisir et pour le nôtre. Comme cette musique est leur musique, les noirs la jouent avec ce naturel qui exclut toute impression d'effort apparent et pénible.

Rex Stewart, large d'épaules, trapu, dirige ses boys et joue sa partie en véritable chef. Extraordinairement maître de son instrument, il sait être, à la trompette, tour à tour puissant et doux, sérieux et plein d'humour, tendre et rageur, exploitant au maximum les ressources de sa technique, de la sourdine et... du micro.

Sandy Williams, le trombone, a conquis l'auditoire par l'accent typiquement « noir » de ses inflexions, la classe qui se dégage de sa personne, l'élégance du geste contrastant avec l'éclat sauvage de sa sonorité et la force de ses phrases simples et émouvantes. Sandy Williams est, en outre, très spectaculaire et sait attirer rapidement la sympathie amusée du public. Ce musicien est d'une trempe qui tend, hélas ! à disparaître de la scène du jazz, très attaché à sa musique et profondément ancré aux racines du jazz.

Par opposition, deux des musiciens de l'orchestre, plus jeunes ceux-là, le saxophoniste ténor Vernon Story et le batteur Ted Curry, sont plus poussés, musicalement, à s'exprimer dans cette nouvelle forme du jazz qu'on appelle « be-bop ». Tous deux ont su faire passer

PRESENCE AFRICAINE

dans l'auditoire le souffle chaud de leur dynamisme et l'enthousiasme avec lequel ils jouent.

Le pianiste Don Gals exécuta, debout devant son clavier, un « boogie-woogie » des plus spectaculaires.

En tout, six musiciens — et la charmante chanteuse Honey Johnson — et pourtant l'orchestre sonnait « plein ». C'est que Rex a appris, à l'école de celui qui fut longtemps son chef — Duke Ellington — l'art de doser les sons de manière à donner aux ensembles et aux arrangements une plénitude et un équilibre des plus agréables.

En admettant que tout n'ait pas été assez parfait pour satisfaire sans la moindre restriction certaines oreilles sévères ou desséchées du besoin de tout critiquer, la présence sur scène de ces musiciens noirs a su chasser, en les pulvérisant, les miasmes d'un intellectualisme morbide qui finirait bien par achever d'anéantir dans sa sève un public épuisé par des années de malheur. Et s'il en est qui — à froid et après le concert — firent la fine bouche en critiquant fielleusement quelques points de détail, l'enthousiasme fut, ce soir-là, général et la salle comble. Car on avait retrouvé enfin, grâce à ces musiciens noirs et pour quelques heures, un genre d'émotion dont nous sommes, hélas ! tant privés, celle qui vient de l'amour de ce qu'on fait, de la beauté du vrai, et de la joie profonde d'avoir pu, pour une fois, respirer à pleins poumons. Une fois de plus, Rex Stewart et ses musiciens nous donnèrent l'occasion d'admirer en l'aimant cette merveilleuse et inépuisable vitalité de la race noire.

Madeleine GAUTIER.

ART.

A LA GALERIE MAEGH. BAYA : AUTOUR DU PARADIS

Il était une petite fille arabe si pauvre dans le plus pauvre quartier d'Alger qu'à douze ans elle travaillait chez les Blancs. Elle ignorait l'existence des fées jusqu'au jour où elle découvrit une boîte de couleurs — et toute sa vie en fut illuminée.

Elle a maintenant quatorze ans, et tout Paris déferle devant cette infante de rêve, pensive et comme dépossédée par le miracle. Elle fuit les journalistes qui ne songent même pas à la rejoindre, transparente en chacune de ses toiles. Les marchands se l'arrachent vainement, les plus grands couturiers du monde s'émerveillent. Et la Critique tresse des guirlandes d'empailement : découvrir, pour elle, c'est mettre les scellés, le barbelé de ses théories.

Mais Baya, c'est Baya et c'est la vie... Ne croirait-on plus à la vie ? Le voici pourtant le « vert paradis des amours enfantines » où les correspondances s'enchaînent et se délivrent. Baya peint tou-

NOTES DE LECTURE

jours le même tableau et toujours différent... ruissellement d'oiseaux, de femmes, de papillons, de corolles *inséparables* d'une danse éblouissante, dont les figures sont infinies — un monde d'allégresse où l'objet n'existe pas, mais des farandoles d'objets perdus, retrouvés et qui exaltent l'œuvre à force de s'effacer les uns pour les autres.

Ainsi, l'Art crée spontanément une communion universelle. Cette époque troublée, meurtrie par la guerre et les désordres sociaux, égoïste jusque dans l'angoisse, vouée à un excès d'analyse, reconnaîtra-t-elle à l'approche de Noël l'innocence qui la peut sauver ?

ANDRÉ MAIRE ou UN ART DECORATIF

(Galerie ROYALE)

André Maire expose, à la Galerie Royale, une série de peintures et de gouaches prises au cours d'un voyage à travers le Soudan, le Niger, le Dahomey (Bourse d'Etudes de juin 1946 à février 1947) — l'Afrique ne se livre pas aussi vite. Sensible au pittoresque des choses et des gens, André Maire en fixe une image adroitement construite, mais presque toujours extérieure. Cette nature vierge et sauvage le dépayse. Non qu'il soit peintre d'atelier, le tête à tête métaphysique avec la pomme, la guitare, le compotier lui répugne. Dès l'âge de 20 ans, il est parti en Indochine (Angkor), dans l'Inde ensuite avant de passer en Italie et en Espagne. Ses études sur l'art Khmer et la Renaissance italienne l'ont orienté vers une conception architecturale de la peinture. Construits en fonction de monuments, les paysages d'André Maire gardent aussi un caractère mural, décoratif — l'Afrique l'oblige à un renouvellement — ici plus de ruines, plus de palais, mais des montagnes, des fleuves, des arbres — le temple cède à la flore. Fromagers, banyans et surtout baobabs sont les coordonnées fantastiques de tous ses tableaux. La silhouette humaine donne à cette nature excessive, trop vibrante de couleurs, une échelle, un rythme de ponctuation. S'il lui arrive de traiter des personnages pour eux-mêmes, il joue de tissus amples, multicolores, contrastant avec la flexibilité des membres, l'étirement des visages et des corps. Plus décoratif que mystique, l'art d'André Maire voudrait s'inspirer des leçons du Gréco, et c'est là qu'il faut voir, en marge de cet exotisme de circonstance, le tempérament secret du peintre.

UNE EXPERIENCE en dehors de L'ART

Jean DUBUFFET

DE LA FETE foraine au désert d'Afrique

Allô ! Galerie Drouin... Scenic Railway...

Quoi ? « nuls masques, nuls serpentins, baguettes fusées »... et ces messieurs de l'exploitation en veston de ville, quand ils devraient por-

PRESENCE AFRICAINE

ter « robes toutes peintes d'astres et de signes ». La mise en scène est à faire :

« Amuseur, montreur de tours n'oublie pas tes mouches, tes colliers de clochettes »...

Voici Jean Dubuffet, ses séries de portraits à ressemblance seconde « extraite », « cuite », « confite » ou « éclatée »... visages ronds, plissés, lampions crevés dansant à bout de fil dans une rosée de tracts roses, averses d'étincelles écrasées sous les cabrioles.

Et tous les écotiers de rire ! (rire supérieur) et de crier scandale (il faut une rubrique amusante à côté du sérieux des vérités rentables).

Et le public de rire — plus fort encore — Dubuffet, Dubuffet, un farceur doublé d'un commerçant avisé... Quel sens de la publicité !

Oui ? Eh bien essayez de le joindre et de l'interviewer. Il ne vit que pour quelques intimes. Pas de gares pour l'atteindre, pas d'extrêmes et pas de moyens. D'un coup d'œil discret, il troque les frontières du Ritz pour le désert d'Afrique. Vous ne l'« aurez » jamais. Tout l'homme est dans le mouvement, la rapidité du mouvement ; où vous ne voyez que des contradictions, il a déjà bouclé une infinité de cercles, sautant comme un acrobate pour ne pas s'y laisser enfermer. Et le rencontreriez-vous d'aventure, il est si loin, si différent que vous ne saurez même pas qu'il est resté *le même*, lui-même : brut, intellectuel, solaire, glacé, orgiaque, ascète, sérieux, hableur, tapageur, solitaire, en perpétuelle incandescence entre des pôles contraires. Qu'on ne parle pas d'un vrai et d'un faux Dubuffet : le hasard et la volonté tirent une corde unique. D'honnêtes couleurs boueuses expriment la joie de vivre. Et l'homme continue de parler, comme les autres hommes ou d'écrire (1) avec une savoureuse coquetterie classique, ce n'est pas le moins inquiétant.

Le fait est que Dubuffet ne perçoit pas les contradictions, il leur oppose l'opacité d'un corps simple. Seul le naturel le guide, il s'abandonne à la vie comme à un jeu, le plus naïf des jeux.

Sa première réaction s'exerce contre l'esprit de chapelle caillé dans l'ennui académique. S'il conserve le mot « Art » (ce mot qui tue immédiatement son objet), c'est en l'élargissant à l'infini. N'importe qui devrait, selon lui, l'apprécier et le pratiquer. La seule règle sera de n'imiter personne. Avec la fantaisie jaillira la fête, la fête publique (repues franches) qui veut qu'on rie et qu'on ait peur. Il ne s'agit pas de se faire admirer, ni d'exprimer autre chose que l'instant, l'exprimer tel que l'on est, avec les matériaux, les outils les plus à portée de la main. Car l'homme doit parler, mais l'outil aussi et le matériau aussi. Liberté, simplicité sont les clefs de ce langage neuf.

Un tableau reste une aventure : lutter contre les caprices de l'huile, les maladresses de la main, les imperfections de la toile, c'est châtrer

(1) Prospectus aux amateurs en tous genres par Jean Dubuffet (N. R. F. 1946).

l'image. Il n'y a pas de dessin spécifique d'un objet. L'important, c'est la « continuité de tout objet à tout autre, le chemin qui les joint ».

« Je veux faire figurer dans mon tableau tous les objets qui hantent ma pensée... Je veux figurer le jardin qui est derrière la maisonnette pour le regard caché par elle, et qu'on comprenne aussi l'embarras où s'est trouvé là le peintre et par quelle improvisation il a résolu le problème. »

De même pour les couleurs : ni système, ni tyrannie, ni esclavage. « Elles ont moins d'importance que la manière de les apposer. » Un tableau peut être riche d'une seule couleur diversement frottée, séchée, grattée et surtout enduite. En insistant sur le côté *ouvrier* de son art, Jean Dubuffet maintient un itinéraire spirituel précis : de la parade foraine (tambour magnétique de foules bariolées) à l'immobilité nue, silencieuse, incolore du désert : c'est la même quête de simplicité, le même effort de dépouillement par éliminations successives.

« Ce n'est pas d'être homme d'exception qui est merveilleux, c'est d'être un homme »... nègre, chinois, européen, qu'importe. Il ne croit pas au mythe d'une civilisation occidentale souveraine et définitive. « Le pôle du beau change un peu chaque jour »... « Rien dans l'absolu que le vide absolu »... Telle est la grande leçon finale que par fidélité à soi-même et à ce pays d'Afrique qu'il connaît (l'hiver dernier il passait encore deux mois à El Golea, il a partagé également la vie des Arabes dont il parle la langue), telle est la leçon que Dubuffet veut approfondir aujourd'hui. Les expériences techniques ou esthétiques, en rapport avec ses propres préoccupations d'artiste (dessin, déformations, magie naturelle des matériaux, langages des surfaces, spontanéité de l'art brut), s'effacent pour un retour à l'homme.

Dès lors, qu'il ait échoué ou non dans sa peinture, qu'elle y perde ou qu'elle y gagne aux limites de cette ascèse, nous paraîtra sans intérêt. La peinture n'est qu'une expression de la vie entre mille autres, et la vie seule commande toute l'aventure de Jean Dubuffet, merveilleusement disponible, sage par folie et fou par sagesse, n'écrit-il pas lui-même :

« ...C'est par le détour de l'erreur, qu'on parvient quelquefois, la chance aidant, à arracher un petit cheveu sur la tête de la vérité. Et cela s'explique : l'erreur est beaucoup plus vaste, elle comporte tant de chemins. »

Avant de quitter Paris pour l'A.O.F., Jean Dubuffet assistait au vernissage du Salon d'Art Brut, dont il est l'animateur avec Marcel Tapié. Désormais, la galerie Drouin offre une exposition permanente de ces « petits ouvrages » occasionnels, généralement dédaignés pour leur « scandaleuse simplicité ». La « Nouvelle Revue Française » publiera périodiquement les cahiers de cette enquête à laquelle le public s'associera en informant les organisateurs de tous les travaux susceptibles d'intéresser ce nouveau domaine.

PRESENCE AFRICAINE

BIBLIOGRAPHIE

Textes cités : extraits du « Prospectus aux Amateurs », par Jean Dubuffet (N.R.F. 1946).

Michel Tapié : « Mirobolus, macadam et Cie » ; « Hautes Pâtes », de Jean Dubuffet (Drouin 1946).

Louis Parrot : « Jean Dubuffet » (P. Seghers, éditeur 1944).

IRMA STERN ou LE MYSTERE HUMAIN (Galerie des Beaux-Arts)

Enfin voici l'Afrique noire dans sa profondeur et sa diversité. Mme Irma Stern n'a que faire d'un exotisme facile, l'excuse des peintres touristes. Elle est née en Afrique même dans une ferme du Transvaal à Schweizereneke. Ses dernières expositions parisiennes datent de 1929 et 1932. Mais de New-York à Vienne, de Genève à Johannesburg, d'Amsterdam à Francfort et à Washington, Irma Stern est reconnue comme le peintre africain par excellence, le peintre de toute l'Afrique.

Les Rythmes du Congo, du Zanzibar, de Natal, de Madère, de Rhodésie brûlent littéralement ses toiles de musiques sauvages et infinies. Mais c'est le regard humain qui importe le plus dans cette œuvre où tout s'ordonne en vue d'une représentation de l'homme. Richesse documentaire, variété ethnographique prennent ici une valeur d'âme. Femmes Watussis, mères, épouses, reines, enfants, musiciens, prêtres, dormeuses poursuivent sur la toile un rêve insaisissable. Quel contraste avec la frivolité des visages européens. Il y a du Baudelaire dans cette peinture agressive jusqu'à la limite calme du mystère. L'expressionnisme d'Europe centrale ajoute encore au pathétique. A travers des orgies de soleil et des fleurs, Irma Stern épingle ses affamés, ses faibles, et traque la tristesse jusque dans les mains oisives des riches marchands. Si elle accentue la douleur ou les malformations, ce n'est jamais pour abaisser, mais pour grandir. Plus enflammés, ces yeux malades des indigènes de tout l'Est africain semblent fixer les transparences éternelles de l'au-delà à travers l'angoisse, la résignation de la terre. Art de nature, art sain : Irma Stern veut ignorer les complications et les symboles. Seule la Vie... L'arabesque saisit le mouvement sans l'immobiliser et la pâte généreuse échappe au style.

L'actuelle exposition du Palais des Beaux-Arts récapitulait l'activité de l'artiste depuis 1939... Moissons, fleurs, carnaval, vendanges y dansent en liberté, dans leurs cadres si inattendus... fragments de meubles, de temples, de tapisserie, témoins originaux d'un amour passionné de tous les arts indigènes (1).

J. CAILLEUS.

(de Paris).

(1) Mme Irma Stern a ramené de ses longues randonnées de nombreuses collections d'art nègre. Elle rapporte également deux ouvrages écrits et illustrés par elle relatifs à ses voyages au Congo et à Zanzibar.

LES REVUES.

Poésie 47 - N° 41.

Dans « L'Anthologie des revues américaines », J. Kanapa fait, une critique, à la lumière de la revue marxiste « Mainstream », d'une certaine littérature noire américaine. Selon J. Kanapa, le nègre de la littérature américaine « est toujours vaincu et vaincu à l'avance », ce qui ne « correspond pas du tout à l'actuelle attitude politique de lutte des travailleurs nègres ». En attaquant plus particulièrement R. Wright, la « Mainstream » avance : « C'est une évidence indiscutable que ce ne sont pas les Bigger (1) qui reflètent le caractère de la réaction des noirs à l'oppression et au préjugé racial... Leur lutte contre l'oppression est une lutte positive et non une révolte aveugle, anarchique qui est en réalité synonyme de défaite. Les noirs progressent et progresseront grâce au développement de leur alliance avec le prolétariat blanc. »

Cette évidence n'est pas indiscutable et le moins qu'on puisse dire, c'est que ces assertions mériteraient d'être nuancées, car la révolte chez R. Wright n'est pas simplement individuelle, souvent elle s'intègre et prouve son efficacité dans une action collective : ainsi dans la nouvelle « Le Feu dans la nuée » ; ainsi également dans « Claire étoile du matin » que nous publions, où, précisément, les héros Johnny Boy et Suc' complotent avec les communistes blancs et nègres.

La « Revue Internationale » - N° 16 - Juin 1947.

Publie un article très documenté et du plus haut intérêt sur la situation sociale agraire dans le sud des Etats-Unis : « Les métayers noirs du Cotton Belt », par R. Dumont.

Dans les n° 16 et 18 (juin et octobre 1947), les pages de C. L. R. James : « La Guerre d'indépendance à Haïti » relatent les principaux épisodes de la « grande guerre » déclenchée par l'arrivée des troupes du général Leclerc — le mari de Pauline Bonaparte, qui commandait l'expédition militaire entreprise en 1802 par le gouvernement de Bonaparte — et qui se termina deux ans plus tard par la proclamation de l'indépendance. Ces pages sont extraites d'un livre à paraître aux Editions Gallimard : « Jacobins noirs » (extrait de la présentation du texte de C. L. R. James, traduit de l'anglais par Pierre Naville).

Christianisme social - Octobre-Novembre 1947.

Madagascar, terre de souffrances et d'espoirs, par Jacques Martin.

Lettres de Madagascar.

L'auteur cite cette remarque d'un Malgache : « Savez-vous

(1) Bigger Thomas héros du *Native Son*, de R. Wright.

PRESENCE AFRICAINE

ce qui m'étonne souvent? C'est le nombre de Français compréhensifs qui, malgré cela, ne peuvent rien changer des injustices coloniales ».

Puis, commentant, J. Martin ajoute : « Aujourd'hui, tous les problèmes s'inscrivent, qu'on le veuille ou non, dans le cadre des réalités internationales inéluctables. Il dépend de nous que le problème malgache soit bien ou mal posé. Les « droits de conquête » sont du passé. Il ne faut pas que l'Union française soit le dernier recours de notre impérialisme qui se déguise. C'est ainsi qu'elle apparaît à bien des peuples de couleur. C'est pourquoi ils demeurent sceptiques et méfiants et répondent à notre nationalisme par leurs jeunes nationalismes. Nous n'avons nul droit de leur en faire reproche si nous ne savons pas nous dégager de nos particularismes et de nos intérêts ».

Zaïre - Juillet 1947.

Publie une étude de P. Coppens sur la situation actuelle du mulâtre au Congo. L'auteur examine le problème des points de vue anthropologique, juridique et social, et conclut que l'existence du mulâtre est un fait qui représente pour les Européens « d'imprescriptibles devoirs ». « Car, si le mulâtre existe, avec ses tares et ses misères, c'est à nous seuls, les Européens, que la faute en incombe. »

« Nous sommes responsables de *nos* mulâtres, de ceux que nous avons faits, de ceux que nous aurions pu faire. La voie pour l'accomplissement de ce devoir consiste dans l'adoption du mulâtre par le milieu européen. »

Dans la même revue, signalons encore l'article de M. O. de Bouveignes : « La Muse et le Congo », où il s'agit des sources de nouvelles « étrangères » que donnait J. Loret, auteur de « La Muse historique », en 1665.

Et celui de M. A. Kagame, qui étudie la composition et les origines de la poésie pastorale au Rwanda, consacrée à la louange de la vache à longues cornes : Inyambo.

Jeunesse de l'Eglise - N° 7.

L'Homme primitif devant le salut, par P. C. L.

L'un des mérites de cette étude est que l'auteur se place devant le « primitif », non pas en « civilisé », mais en homme. « Nous devons l'aborder, dit-il, en nous trouvant compromis avec lui dans une même vocation humaine ».

P. C. L. montre alors comment le primitif se trouve en déséquilibre entre la civilisation occidentale qui sépare et distingue, et sa vie mythique faite de communions et de participations ; déséquilibre assez violent pour le conduire parfois au suicide (cf. Leenhardt : « Les gens de la grande terre » et « Le Catéchumène canaque »).

Aussi, ce qu'il faut apporter au primitif, selon P.C.L., c'est moins une manière de penser et une éthique qu'une foi, celle que propose le Christianisme.

Le Monde non chrétien - Avril-Juin 1947.

Un poème mystique soudanais, par Th. Monod.

L'auteur du poème est Bahamma dit Mâbal (né en 1884), le « plus ivre des élèves » de Tierno Bokar, Maître Bokar (mort en 1940), tailleur-brodeur à Boudiagara.

Le poème : le Sorsorewel est formé de 43 strophes de quatre vers de six-huit pieds dont les premiers riment entre eux et dont le quatrième, sorte de refrain, se termine quarante-trois fois par le même mot : « kala » (tout). Ce texte religieux présente, selon M. Monod, trois aspects principaux :

- 1° La louange du Prophète (exemple dans la strophe n° 1) :
*Notre Seigneur ! Combien nous fut-il providentiel !
 Lui qui par amour nous a créés.
 Il ne (nous) a pas égarés, (mais) nous a fait reconnaître
 Son Prophète, l'Eminent par-dessus tous.*
- 2° Mabal et son Dieu (exemple dans la strophe n° 17) :
*Dès lors l'Ennemi de Dieu s'est enfui,
 Me laissant en paix.
 Mes péchés tombés, je suis dans la joie :
 Loué sois-tu pour tous tes dons !*
- 3° Traces d'ésotérisme (exemple dans la strophe n° 32) :
*J'implore par les trois portés à quatre,
 Les six portés à dix,
 Par leurs enfants et petits enfants.
 Tous de noble race.*

M. Th. Monod note enfin l'identité de ce phénomène religieux avec ceux auxquels sont familiers les chrétiens, et pense que cette « convergence » est « un motif de plus pour croire à l'Unité, en Dieu comme dans les hommes ».

Rythme du monde - N° 4 - Octobre 1947.

La Femme noire, par Sœur Marie-André du S.-C.

L'auteur dénonce une crise issue des bouleversements de la guerre qui atteint la femme noire. Jadis uniquement consacrée au foyer, celle-ci est maintenant emportée dans le courant de la « civilisation » dont elle risque, nous dit-on, de ne retenir que l'aspect le plus superficiel.

Il serait urgent, maintenant, de donner aux Africaines une « éducation adaptée aux tâches futures, comportant une large part d'enseignement ménager », « un minimum de culture scientifique et littéraire », ainsi qu'une initiation aux problèmes sociaux tels qu'ils se posent en Afrique.

Sœur Marie-André du S.-C. — dont on connaît le livre : « La Femme noire en Afrique occidentale » (Payot, 1939) — forte en particulier de son expérience des religieuses africaines, montre combien ce programme n'est pas utopique.

J. H.

ÉDITIONS DU PAVOIS

SERVICE DE VENTE: 3, AVENUE SULLY-FRUDHOMME

PARIS-VII^e = TÉLÉPHONE : INVALIDES 18-61 et CI-65

COLLECTION
" LE CHEMIN DE LA VIE "
DIRIGÉE PAR MAURICE NADEAU

GEORGES BALANDIER

TOUS COMPTES FAITS

ROMAN

TOUS COMPTES FAITS est classé parmi les romans. Il faut bien donner aux livres une raison sociale, nous aimons être renseignés par étiquettes ; pour le confort de notre esprit. Il aurait aussi bien pu porter la rubrique « livre-journal » — si elle était admise par les éditeurs — puisqu'il s'agit d'un bilan ; celui qui se dresse au moment des faillites ou des changements de propriétaire.

G. Balandier établit le sien bien avant de prendre contact, au cours de diverses missions, avec les civilisations africaines. C'est le bilan d'une génération, celle qui a poussé son adolescence à l'époque de la confusion. Si l'on accepte, pour cet ouvrage, la qualité de roman, on reconnaîtra que les personnages essentiels sont cette époque même et l'auteur, G. Balandier a, utilisant simplement l'ordre chronologique, présenté ses « expériences » essentielles à partir de son plus lointain souvenir d'enfance. Et, faisant le compte des profits et pertes, il a pu « tirer un trait, additionner et poser zéro ». Il n'a rien voulu posséder en commun avec ce « monde puant ». Il s'est voulu sans reliquat, remis à neuf, pour le temps de son voyage en Afrique.

Il vient de l'achever et, maître d'une richesse neuve et vive, se prépare, à la faveur d'une intrigue romanesque, à nous faire savoir si son espérance fut déçue..

La franchise de l'ouvrage, qu'il ne faudrait pas prendre pour de l'exhibitionisme, en constitue l'attrait majeur. C'est un document autant qu'une œuvre littéraire. Le style, parfois violent, est à la mesure même de cette franchise — et aussi, de toutes les rancœurs et dégoûts entassés chaque jour. Il est dru, riche, déroutant, étonnamment personnel. Il est d'un écrivain qui marquera. Rédacteur en chef de la revue « Présence Africaine », homme de recherche, G. Balandier ne sera jamais parmi les danseurs de corde de la littérature.

Un volume in-8 couronne de 240 pages..... 180 fr.

Critique

SOMMAIRE DU N° 19 - DÉCEMBRE 1947



ALBERT BEGUIN	Saint-John Perse, Poète de
MAURICE SAILLET	Saint-John Perse, Poète de Gloire (III).
WLADIMIR WEIDLE	Les origines de la littérature soviétique.
GEORGES BATAILLE ..	De l'Existentialisme au Pri- mat de l'Economie.
ANDRE KAAH	Empire et Cité.
JEAN PIEL	L'avenir du Capitalisme et la théorie de la « Maturité économique ».
GEORGES AMBROSINO..	Ce que signifie la Nature pour la Science.

NOTES

Vue d'ensemble : Paul Valéry, par ALBERT BEGUIN.

Notes diverses de JACQUES BONNEFOY, ROLAND CAIL-
LOIS, NOEL LEON, JEAN PIEL.

Table générale des tomes II et III (1947).

DES ETUDES ORIGINALES
DONNANT LA SUBSTANCE
DES MEILLEURS LIVRES

CALMANN-LEVY, Editeurs - 3, rue Auber - PARIS-9°

Critique

SOMMAIRE DU N° 20 - JANVIER 1948



MALCOLM DE CHAZAL
et JEAN PAULHAN ..

Une lettre de Malcom de
Chazal annotée par Jean
Paulhan.

GEORG.-ALBERT ASTRE

Un jeune et grand poète.

MAURICE BLANCHOT ..

La littérature et le droit à
la Mort.

GEORGES FRIEDMANN .

Machinisme et psychologie
du travail.

GEORGES BATAILLE ..

Le sens de l'industrialisation
soviétique.

NOTES

Vue d'ensemble : Cervantes, par NOEL LEON.

Notes diverses de GEORGES-ALBERT ASTRE, ROLAND
P. CAILLOIS, JEAN MAQUET, SIMONE PETREMENT,
JEAN PIEL, LOUIS RENOU, A.J.P. TAYLOR, WLADIMIR
WEIDLE, ERIC WEIL.

DES ETUDES ORIGINALES
DONNANT LA SUBSTANCE
DES MEILLEURS LIVRES

CALMANN-LEVY, Editeurs - 3, rue Auber - PARIS-9^e

LES TEMPS MODERNES

SOMMAIRE

Novembre 1947

ALBERT LAFFAY : L'Opinion.

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER : Le mois de la pire souffrance.

JEAN LUDE : Les Noces de Federico Garcia Lorca.

FEDERICO GARCIA LORCA : Poeta en Nueva York.

GEORGES VALLIN : Erreur et Poésie.

VIOLETTE LEDUC : L'Affamée (fin)

PIERRE URI : Problème français.

DOCUMENTS

ROBERT FRANCES : Monsieur Schusterman de Paris.
Lettres d'Allemagne.

EXPOSÉS

ETIEMBLE : Chronique littéraire : Peste ou péché ?

JEAN POUILLON - L'optimisme de Camus

MAURICE MERLEAU-PONTY - Le cinéma et la Nouvelle
Psychologie

BORIS VIAN - Chronique du Menteur

NOTES

JEAN POUILLON - Lettre à François Mauriac,
par Maurice Bardèche

JEAN H. ROY - Karl Jaspers, par Michel Dufrenne
et Paul Ricœur

Rédaction, Administration : 5, rue Sébastien-Bottin
PARIS

Délivrance de l'Homme

Cahier 7, Jeunesse de l'Eglise, 184 pages, 160 fr. Franco 175 fr.
Jeunesse de l'Eglise, Rond-point du PETIT-CLAMART (Seine)

Par la science, la technique, l'art, la politique... le chrétien collabore avec l'Histoire au salut temporel de l'Humanité. Il s'interroge cependant sur la portée réelle de cette activité profane.

Si le seul salut de l'Humanité est un salut gratuitement accordé par Jésus-Christ, toute cette activité n'est-elle pas, en fin de compte, illusoire ? A moins que le salut de Dieu soit tel qu'il puisse utiliser aussi l'effort gigantesque par lequel l'homme cherche à se sauver ?

Question capitale qui, à l'heure présente, prend toute son acuité !

L'intérêt du nouveau fascicule que vient de publier Jeunesse de l'Eglise réside incontestablement dans l'ampleur avec laquelle cette question cruciale se trouve abordée.

Une première partie montre, en quelques exemples précis, l'effort de l'homme qui se délivre. Deux documents assez exceptionnels : un témoignage communiste sur la Libération par le Marxisme (J. Dumazedier) ; une étude du P. Geiger O.P. sur l'existentialisme de Sartre et le Salut chrétien. Des témoignages aussi sur la libération de l'homme par la poésie (G. Mounin), l'expression (J. Maigne), la fraternité dans le combat (G. Ferry).

Une deuxième partie, ouverte sur des perspectives vraiment « catholiques », montre l'œuvre de Dieu qui sauve. Contentons-nous de signaler quelques titres : la part du « Païen » dans le mystère du Salut (F. Rideau S. J.), le Salut, œuvre de Dieu dans le barthisme (le Pasteur Maury), le Salut de l'Islam (Louis Massignon), le thème de la délivrance dans l'Indhouïsme (Olivier Lacombe), le Primitif devant le Salut (P. C. L.).

Et, encadrant cette vaste confrontation (rarement part plus large fut faite à l'audience des non-catholiques et des incroyants), deux études : l'une (l'éditorial) où le P. Montuclard, reprenant le thème sous-jacent à l'Eglise et les valeurs modernes (Cahier V), présente sur le rôle de l'Eglise et de l'Histoire dans l'œuvre du Salut des vues d'une réelle fécondité ; l'autre, en conclusion de J. Roze, où se trouvent présentées, critiquées les diverses attitudes du chrétien devant ce double salut, celui que poursuit l'Histoire et celui que donne Dieu.

Nul doute qu'un si riche ensemble n'aide le lecteur, selon la remarque de l'avant-propos, à découvrir et vivre mieux le christianisme comme une religion qui sauve !

PRÉSENCE AFRICAINE

Administration et rédaction : 16, rue H.-Barbusse, Paris-5^e

Téléphone : DANton 78-57

Chèques postaux : Paris 59.36.25

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné,

demeurant

à département :

souscrit un abonnement ordinaire, de soutien (1), à six numéros
de " PRESENCE AFRICAINE ".

à partir du mois d 194

A, le 194

Signature :

PRIX :

Le numéro : 80 francs

Abonnement pour 6 numéros :
ordinaire : 450 francs - De soutien : 800 francs

Pour l'étranger : Abonnement à 6 numéros : 500 fr.
de soutien : 1.000 fr.

(1) Rayer la mention inutile.

PRÉSENCE AFRICAINE

organise un concours entre médecins, pharmaciens et vétérinaires africains sur le sujet suivant :

" De l'alimentation en Afrique noire et de son influence sur le rendement du travailleur (intellectuel et manuel) ".

Le meilleur texte, choisi par un jury constitué à Paris, sera publié par les soins de " Présence africaine " et l'auteur recevra un prix.

Les textes devront être adressés avant le 1^{er} avril 1948 à " Présence africaine ", 16, rue H.-Barbusse, Paris-5^e.

PRESENCE AFRICAINE

- demande des dépositaires en Afrique française et étrangère.
- accueille tous les textes littéraires africains en toute langue ou tout dialecte.

16, rue Henri-Barbusse, Paris-5^e

LA REVUE INTERNATIONALE

SOMMAIRE DU N° 19

Pour le 30^e anniversaire de la Révolution d'octobre 1917

Lettre de LENINE au Comité Central du Parti Bolchévik. —
Résolutions et Proclamations du 2^e Congrès des Soviets. —
Lettres de Jacques SADOUL sur la Révolution. — La
Nationalisation des banques, par BONTCHBROUEVITCH. —
Le Drapeau Rouge au début de la Révolution, par
M. DOMMANGET.

- PAUL M. SWEEZY Les illusions de la "révolution directo-
riale".
- THEO BERNARD — Eretz-Israël ou Palestine.
- PIERRE NAVILLE La guerre du Viet-Nam (VII). Pers-
pectives vietnamiennes.
Revue d'ouvrages sur le Viet-Nam.
- JACQUES PUGNET Essai de sociologie musicale.

CHRONIQUES DU MOIS

VIE SOCIALE

- GILLES MARTINET De Gaulle et la guerre.

SCIENCES

- PIERRE YVAN Sur deux livres de logique scientifique

PHILOSOPHIE

- KARL KORSCH La conception marxienne de la nature
humaine selon V. Venable.

LETTRES

- PAUL CHANCEL Le Nègre et le Juif aux Etats-Unis.

LES IDEES ET LES LIVRES

par P. BESSAIGNET, CH. DELASNERIE, H. FERAUD,
M. ROUX, L. SCHMITT, G. SUTER

PRIX DU NUMERO : 60 FRANCS

Abonnements (nouveaux tarifs) , 6 mois : 450 francs

Rédaction-Administration : 18, Favart Paris-2^e - Tél. Ric. 69-46

PARU

Dans le numéro de décembre :

Eluard, poète de l'innocence et de l'expérience,

M. Merleau-Ponty et ses lecteurs,
Visite à Jacques Deval,

par Aimé PATRI
par Robert CAMPBELL
par Jacques CARAT

Bibliographie des livres d'enfants et les articles et chroniques
de Joe Bousquet, André Bourin, Michel Collinet, Pierre Minet,
Pierre Pascal, Magdeleine Paz, etc.

L'ACTUALITE LITTERAIRE INTELLECTUELLE ET ARTISTIQUE

Donne chaque mois des analyses critiques de toute l'édition :

ROMANS - POESIE - THEATRE - ESSAIS - LITTERATURE
HISTOIRE - GEOGRAPHIE - CINEMA - ARTS - SCIENCES
MEMOIRES - PHILOSOPHIE - RELIGIONS - FOLKLORE
ECONOMIE - URBANISME

ainsi qu'une très complète revue des revues, une bibliographie
de toutes les nouveautés, un résumé des derniers événements
littéraires et des chroniques du théâtre et des arts.

PARU lit pour vous tout ce qui paraît

En vente dans les kiosques et chez les libraires
Le numéro (France) 65 fr.

Direction littéraire : 13, rue Beudant - PARIS (17^e)

Administration : EDITIONS ODILE PATHE,

13, rue Florestine, MONACO.

Collection **RENCONTRES**

LES KURDES ET LE DROIT

par L. RAMBOUT.

Pétrole et morale internationale. 1 vol. **90 fr.**

LE NATIONALISME MAROCAIN

par F. TAILLARD.

Un livre court mais précis, parfaitement
documenté et qui vient à son heure... **110 fr**

Les EDITIONS du CERF, 29, Bd Latour-Maubourg, Paris-7^e

Les manuscrits ne sont pas retournés.

Les opinions émises dans les articles n'engagent que leurs auteurs.

Nouveau Prix 100 Frs
Prochainement

PRÉSENCE AFRICAINE

publiera

DES NUMÉROS SPÉCIAUX CONSACRÉS

1. A une enquête sur « Le Mythe du Nègre » et « Le Mythe du Blanc ».
2. Aux valeurs africaines.
3. A la vie et aux aspirations des étudiants noirs dans le monde.
4. Au Nègre à travers la littérature européenne.
5. A la vie quotidienne du Nègre dans l'Afrique actuelle.

Des articles de :

HENRI LEFEVRE - ANDRE BRETON.

J.-P. SARTRE : Du paternalisme et réponse à l'enquête.

A. PATRI : A. Césaire et L.-S. Senghor.

Etude sur « La Philosophie bantoue » du P. Tempels.

D.-H. KAHNWEILER : « L'Art nègre et le cubisme ».

Alioune DIOP : « Attitudes devant le monde exotique » :

1) Psichari, P. Valéry, A. Camus.

M. WATTEAU : « Situations raciales et condition de l'homme dans l'Wuvre de J.-P. Sartre. » (fin)

Michel LEIRIS.

Albert CAMUS.

XXX... : « L'Homme selon le Christ. »

A. BAYET : « La Colonisation romaine en Gaule. »

Le Nègre dans Faulkner.

Le Nègre dans le cinéma italien, par Ed. FREZOULS.
Etc..., etc...